BnF Gallica

Quatre nouvelles, par Mme la princesse Zénéide Volkonsky, née Psse Béloseslky

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Volkonskaa, Zinaida Aleksandrovna (Pcesse). Quatre nouvelles, par Mme la princesse Zénéide Volkonsky, née Psse Béloseslky. 1819.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

INVENTAIRE
Y 2 23723

QUATRE NOUVELLES.

PAR Mme LA PRINCESSE

ZÉNÉIDE VOLKONSKY,

née Pse BÉLOSESLSKY.

Ceno oy i Mam Tzuchem

i Shanesieem Bi'ch

ew higaei Bam: Tzi ok

ch

QUATRE
NOUVELLES.

PAR Mme LA PRINCESSE

ZÉNÉIDE VOLKONSKY,

NÉE Psse BÉLOSESLSKY.

MOSCOU,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE SEMEN.

1819.

Y2

73723

Печатать дозволяется съ тѣмъ, чтобы по напечатаніи, до выпуска въ публику, представлены были въ Цензурный Комитетъ: одинъ экземпляръ сей книги для Цензурнаго Комитета, другой для Департамента Министерства Духовныхъ дѣлъ и Народнаго Просвѣщенія, два экземпляра для Императорской публичной Библіотеки и одинъ для Императорской Академіи Наукъ. Іюля 14 дня, 1819 года. Книгу сію разсматривалъ Экстраординарный Профессоръ, Коллежскій Совѣтникъ

ТИМОѲЕЙ ПЕРЕЛОГОВЪ.

A MA BELLE-SOEUR

LA PRINCESSE

SOPHIE VOLKONSKY.

Mon Amie,

C'est à toi que je dédie ces bluettes. J'y ai semé quelques-unes des réflexions que le monde et mes lectures m'ont inspirées. J'ai tâché de peindre, dans ma nouvelle américaine, la simplicité des enfans de la nature; et dans ma nouvelle d'Afrique, la barbarie d'un peuple dégénéré. En mettant sous tes yeux, dans ma nouvelle asiatique, un épisode de la vie d'un méchant, j'ai voulu, pour en adoucir l'horreur, t'offrir, dans le même cadre, quelques détails sur une religion bizarre,

mais poétique. Enfin, dans ma nouvelle d'Europe, j'ai essayé de retracer quelques-uns des traits qui, dans la société, t'ont souvent frappée comme moi, et sur-tout de peindre la légèreté coupable avec laquelle on y porte les jugemens.

Relis quelquefois ce volume, faible don de mon amitié; et si cette lecture te fait sourire ou rêver un moment, mon cœur aura atteint son but.

Ton amie à jamais dévouée,

ZÉNÉIDE.

LAURE,

NOUVELLE EUROPÉENNE.

Le portrait de Laure venait d'être terminé : l'artiste avait parfaitement rendu l'expression de ses grands yeux noirs voilés par une tendre langueur; son nez grec, sa bouche enfantine, cet ensemble de mélancolie et de gaîté qui inspirait l'intérêt le plus doux, s'y retrouvaient comme dans un miroir fidèle.

Madame de Sivry, vieille tante de Laure, posant son ouvrage sur sa table, regarda ce portrait avec une pédantesque ignorance, porta quelques jugemens plus obtus les uns que les autres, et congédia le peintre étonné, en lui répétant plusieurs fois

qu'il était singulier qu'aucun peintre n'eût pu saisir encore l'expression des traits de sa nièce. Madame de Sivry était de ces personnes qui sont désobligeantes par dignité. Le portrait de Laure fut envoyé au comte Hyppolite d'Eriant; et, malgré la judicieuse critique de la tante, il fut reçu avec des transports de surprise et de joie par un mari qui trouva, dans le plus joli visage, les traits de sa femme, qu'il avait quittée presque enfant. Leur union avait été formée au moment où des affaires de famille exigeaient la présence du comte à Paris. Il s'était séparé de son épouse huit jours après son mariage; et madame de Sivry avait exigé qu'elle restât sous sa surveillance.

Laure n'avait que quinze ans : orpheline depuis l'âge le plus tendre, sa tante avait sur elle tous les droits d'une mère. Laure avait passé son enfance

dans la gêne et les contrariétés ; elle avait tout supporté avec une résignation paresseuse, jusqu'au moment de son mariage, ayant fondé son espérance sur cette époque si décisive, qui est regardée par les demoiselles, comme l'est un avancement en grade par les jeunes militaires : mais son mariage ne l'avait point soustraite à l'autorité de sa tante; et le départ d'Hyppolite avait fait évanouir ses rêves de bonheur. Madame de Sivry, qui semblait avoir deviné ses projets de révolte, lui prouvait tous les jours qu'elle n'était qu'un enfant, et Laure en était réellement inconsolable.

Le château de Sivry, situé non loin de Toulouse, ressemblait fort à un couvent. Le genre de vie qu'on y menait n'était guère plus varié : les plaisirs fuyaient épouvantés, à la vue de ce sombre donjon, de ces énormes fenêtres, de ces salons aussi

vastes que vides, et de ces meubles couverts d'étoffes décolorées; et la présence de la vieille châtelaine n'était pas faite pour les ramener.

Laure, avec un cœur aimant, avec plus d'imagination que d'esprit, ayant dans le caractère autant de faiblesse que de vivacité, aurait eu besoin d'être bien dirigée : mais madame de Sivry, qui se vantait de l'avoir élevée elle-même, n'avait su ni lui inspirer l'amour de l'étude, ni développer les qualités de son cœur. Elle l'accablait sans cesse de ses lourds sermons; parlant toujours sur ce qui n'était pas et ne voyant pas ce qu'il fallait prévenir. Rien ne rend distrait comme l'ennui : aussi Laure avait-elle pris l'habitude d'écouter sans entendre, et lorsque, par momens, elle voulait prêter quelque attention aux discours de sa tante, la nullité de ce

qu'elle entendait la rejetait aussitôt dans un vague d'idées, qui ressemblait à un engourdissement moral. L'ennui, comme le mauvais air, entre par tous les pores ; l'esprit de Laure en était pénétré, et son existence était devenue un bâillement presque continuel. Son imagination luttait souvent contre un état si peu naturel à son âge: alors, cherchant à deviner quel serait son avenir, elle s'égarait dans ses projets, dans ses desirs, et demandait au ciel le retour de son mari, qu'elle attendait comme un libérateur.

Hyppolite, isolé au milieu des plaisirs de Paris, n'ayant aucun goût pour tout ce qui tient à la dissipation, était impatient de rejoindre sa femme : il n'ignorait pas ses ennuis ; il se les figurait bien plus grands encore. Laure lui peignit un jour avec tant de feu ses prétendus

malheurs ; et les contrariétés qu'elle éprouvait prirent tellement, dans sa lettre, le caractère d'une véritable persécution, qu'il se hâta de remettre ses affaires en des mains étrangères, et de partir pour le château de Sivry, bien persuadé qu'il venait délivrer un être opprimé et malheureux, et que sa présence allait enfin rendre le repos à une femme dont il devait être l'appui : sa loyauté s'en exaltait, et son amour pour elle en devenait plus tendre.

A peine arrivé au château de Sivry, qui lui paraît une affreuse prison, il concentre son indignation contre madame de Sivry, et court à l'appartement de sa chère Laure, dont le visage riant et le teint frais le rassurent déjà : il la serre contre son cœur, lui adresse mille questions; et par le tableau qu'elle lui fait du passé, et par les projets de plaisirs qu'elle

forme pour l'avenir, il voit que sa colère contre madame de Sivry était tout aussi mal fondée que la compassion que lui avait inspirée sa jolie femme, dont l'ennui était le seul et l'unique chagrin. Il lui était facile de le dissiper entièrement : il rit de sa méprise, et se dit, en écoutant les plaintes de Laure, que toute femme est poëte quand elle raconte sa propre histoire. Son cœur prend, cependant, l'intérêt le plus tendre aux confidences naïves de Laure ; il jouit de l'idée qu'il dépend de lui de la rendre contente, et ne songe plus qu'au moyen de la retirer doucement d'entre les mains de madame de Sivry, pour la conduire à Montpellier, chez sa mère, dont l'indulgente bonté ne connaissait ni l'exigence ni la gêne.

Le départ fut fixé au surlendemain. Il fallait l'annoncer à madame de Si-

vry. Laure attendait ce moment dans la plus grande agitation ; elle craignait que l'humeur négative de sa tante ne mît obstacle à ce qui causait sa joie : mais Hyppolite sut si bien envelopper leur résolution des mots *de devoirs, d'usages reçus* et *de convenances*, que madame de Sivry n'y put rien trouver à redire ; elle ne manqua pourtant pas de prendre sa revanche, et consacra la veille du départ aux sentences prophétiques; mais comme une autre Cassandre, elle ne fut pas écoutée. Malgré la joie qu'éprouvait Laure en songeant aux plaisirs de la ville, elle ne put se séparer de sa tante sans verser des larmes sincères; et l'habitude, si souvent en contradiction avec nos goûts, lui fit regretter même ce vieux donjon qu'elle détestait : mais bientôt ses regrets sont affaiblis par la pensée enchanteresse et trompeuse

qu'elle peut désormais disposer de toutes ses actions : son cœur est plein de reconnaissance pour celui auquel elle croit devoir sa liberté ; et voyant le but à l'entrée de la carrière, la connaissance qu'elle va faire du grand monde lui semble le vrai bonheur. En effet, *le grand monde*, à l'âge de quinze ans, est synonyme de douceur de la vie ; c'est l'idole de la jeunesse, qui en ignore les illusions ; c'est le tyran des êtres faibles qui adorent cette figure creuse, tout en la connaissant, et qui déposent à ses pieds leurs goûts, leurs inclinations, et même leurs sentimens.

La conversation d'Hyppolite, aussi tendre que spirituelle, n'intéressait Laure que faiblement ; toute préoccupée de l'avenir qu'elle se créait à son gré, ses idées étaient si confuses, pendant tout le temps du voyage, qu'en apercevant les clochers de la

ville, elle crut se réveiller; alors, adressant à Hyppolite mille questions à-la-fois sur l'appartement qu'elle allait occuper, sur les sociétés de Montpellier, sur les personnes qu'elle allait connaître, elle ne lui laissait pas le temps de lui répondre, lui serrait les deux mains, riait, le questionnait encore, et avait toutes les peines du monde à s'empêcher de sauter de joie.

Laure, en arrivant à l'hôtel de la comtesse d'Eriant, oubliait qu'il fallait commencer par remplir un devoir. Hyppolite l'en fit souvenir en la conduisant chez sa mère, qui lui fit un accueil de bonté : mais l'aspect tranquille et serein de la comtesse ressemblait au premier abord à de l'indifférence. Laure, qui s'imaginait qu'à l'âge de Mme d'Eriant, on devait toujours mettre obstacle aux plaisirs de la jeunesse, fut plus frappée de la

froideur apparente de sa belle-mère, que de tout ce qu'elle lui dit de tendre et de flatteur, et ne songea plus, dès ce moment, qu'à éviter de nouveaux sermons qu'elle craignait sans aucun fondement. Hyppolite interrompit ses réflexions, en la conduisant dans l'appartement qu'il lui avait fait préparer. Tout fut oublié au moment où elle se vit dame et maîtresse d'un charmant boudoir, où l'élégance et le goût l'avaient précédée, où tout était frais comme son teint. La même soirée et les jours suivans furent employés à arranger, à déranger, et puis à arranger encore. Les vieux livres du château de Sivry furent placés entre les *souvenirs* : les nouveautés ou bluettes littéraires qu'Hyppolite avait apportées de Paris pour elle, furent toutes feuilletées dans une matinée, et ensuite parsemées sur une grande

table avec un désordre de bon goût. On demandera peut-être qui lui avait appris *le bon goût*, si rare en province ? quelques mots d'une femme de chambre parisienne avaient suffi pour lui donner une idée de cette science imaginée à Paris, qui, ainsi que la roue de la fortune, tourne et roule sans cesse dans toutes les classes de la société, et ne parcourt les pays lointains que pour proclamer en tous lieux le nom de sa mère-patrie.

Hyppolite jouissait dans son cœur du contentement qui brillait dans les yeux de sa jolie femme. Il se mettait à la portée de ses quinze ans, et s'intéressait à tous ces *petits riens* qui rendaient Laure si heureuse et si reconnaissante.

Hyppolite, plus âgé que Laure, avait beaucoup plus de raison qu'elle, sans avoir plus d'expérience

du monde : il avait traversé les tourbillons qui obscurcissaient la France, dans l'âge où tout ce qu'on voit se grave dans la mémoire. Madame d'Eriant, restée veuve à trente ans, belle, vertueuse, ayant un esprit éclairé, avait su prévenir son fils de la peste générale, et conserver dans son cœur le feu sacré de la piété. Entourée de débris et de crimes, n'ayant pour défenseur que son fils dont elle était le guide, elle avait su en imposer aux méchans par sa prudence et par son courage. La vue des malheurs de cette bonne mère, et les convulsions du dehors, avaient modéré, dans le cœur d'Hyppolite, l'effervescence de la jeunesse : il était si habitué à rester calme au milieu des orages, que les petites agitations de la vie étaient à ses yeux des misères indignes de troubler l'esprit d'un homme ; à vingt ans il était déjà

philosophe: l'étude des mathématiques, à laquelle il se livra de préférence, acheva de lui donner la justesse de raisonnement et l'aplomb de l'âge mûr: cependant, la connaissance du monde avait entièrement échappé à sa philosophie un peu dédaigneuse. Hyppolite avait étudié le cœur humain dans les livres; mais la théorie ne tient pas lieu d'expérience, et l'ancien voyageur enseigne bien mieux les routes que le meilleur géographe.

Laure, uniquement occupée pendant plusieurs jours du plaisir de commander pour la première fois de sa vie, s'en dégoûta tout-à-coup; et son imagination fut toute entière à la société et au desir de la connaître. Il fallut commencer par les visites d'usage; madame d'Eriant, à la prière d'Hyppolite, en traça le cérémonial: il avouait qu'il était parfai-

tement étranger aux choses de convenance, et disait que les hommes qui croient s'y entendre, s'en acquittent avec autant de maladresse que ceux qui veulent travailler à des ouvrages de femmes.

Laure, plus heureuse et plus belle que jamais, se prépare à voir tous les plaisirs réunis, et son imagination leur prête des formes enchanteresses : c'est dans cette disposition d'esprit qu'elle commence son *cours de politesse*. Après quelques visites aussi courtes que cérémonieuses, elle a peine à croire à l'ennui qu'elle éprouve : « Est-ce-là, se disait-elle, ce monde que je cherchais ? sont-ce là des plaisirs ? » Ensuite, pensant qu'elle se trompait, elle n'en dit rien à Hyppolite, et voulut suspendre son jugement : ils parcoururent plusieurs sallons, plus tristes les uns que les autres, où l'on se plaignait dans le

désert du peu de goût que la génération nouvelle a pour la bonne société ; où la froide étiquette n'a jamais permis de déranger un fauteuil ni de changer de place. Laure perdit enfin toute patience, et malgré l'accueil qu'on lui faisait, et les invitations qu'elle recevait de toute part, elle était sur le point de demander à son mari de terminer une épreuve qu'elle trouvait trop longue, lorsqu'ils arrivent à la porte de l'hôtel de C***. Une jeune femme qui débute dans le grand monde donne l'éveil à toutes les maîtresses de maison, qui, comme autant de puissances, se font une guerre active, ou secrète ou déclarée : cette confédération de petits états cherche à se nuire, à s'affaiblir par mille moyens, pour céder ensuite, en masse, à une seule puissance plus forte ou plus adroite : telle était la supériorité de madame

de C***, non qu'elle fît beaucoup de frais pour attirer la foule chez elle; mais elle avait pris *des jours*; et l'on sait que c'est fonder un pouvoir à-la-fois despotique et populaire. Le sallon de madame de C*** était le point de ralliement du beau monde, troupeau indivisible, qui se laisse dominer par le nom qu'il porte avec orgueil. Madame de C***, toujours sérieuse, entièrement garrottée par les convenances, présidait son cercle avec la dignité d'un dictateur romain. Ses trois filles, assises dans un coin du sallon, cherchaient à imiter leur mère, et, par leurs courtes et froides réponses, éloignaient d'elles tous ceux qui se hasardaient à les approcher: on les aurait prises volontiers pour des cariatides égyptiennes, tant elles étaient fortes et guindées. Monsieur de C***, homme jovial, rond comme le globe, avide de bruit et de

foule, attendait toujours le moment de la réunion avec une impatience et une angoisse qui duraient jusqu'au moment où ses sallons étaient remplis de monde; riant aux éclats, faisant la cour aux jeunes femmes, chantant des vaudevilles aussi vieux que sa voix, il allait, venait, était tout à tous, et mettait en mouvement toute la société, excepté son immuable famille.

Laure, fatiguée de ne trouver que de l'ennui, là même où elle cherchait des plaisirs, entre chez madame de C***, parfaitemènt découragée: l'éclat de mille lumières, le bruit confus, le mouvement que son entrée occasionne, et tous les regards fixés sur elle, raniment son attention endormie. Pandore, présentée à l'Olympe, ne produisit pas plus d'effet: on la suit des yeux, on répète à demi-voix les mots de *jolie*,

de *graces*, de *délicieuse tournure*; et soudain les hommes abordent son mari, et l'accablent de complimens sur la beauté de Laure. Les jeunes femmes l'examinent de loin, les plus coquettes l'accueillent pour ne pas montrer qu'elles l'envient en secret; et la congrégation des tantes et des mères prépare ses doctes sentences. Un essaim de fats de tout âge et de toutes figures, qui croient qu'elle n'est là que pour eux, forme ses plans d'attaque, tandis que des gens d'un certain âge, estimables et indulgens, lui sourient avec intérêt comme à un doux souvenir de leur jeunesse passée. Bientôt le bruit de sa beauté se répand dans les autres salons; on déserte les tables de jeu pour la voir de plus près. Les conférences sont suspendues, les coteries se séparent; elle est l'objet de la curiosité générale. Madame

de C** la présente aux dames ; et chacune d'elles, desirant connaître si elle sait causer, cherche à s'en assurer en lui faisant mille questions, qui ressemblent à des examens. Mais Laure, trop occupée du tableau général pour faire attention à des phrases, ne leur répond que par des monosyllabes, et les dames s'éloignent d'elle, extrêmement choquées de son laconisme. Laure ne le remarque seulement pas ; elle ne pense point, elle regarde par-tout, tout la frappe vivement, mais avec confusion, comme une grande clarté qui éblouit la vue. Elle ne se rend raison de rien, tout lui paraît merveilleux, et son ame suit ses regards. Monsieur de R***, fat bel-esprit, dont on cite les bons mots et dont on admire l'aisance, se détache du groupe des hommes, et affectant le geste d'un homme entraîné et sub-

jugué, il prononce à haute voix : « Elle est ravissante, il faut absolu- » ment que je lui parle. » Il s'approche et se place auprès de Laure, qui, frappée de son exclamation, le considère attentivement. Elle est d'abord étonnée des complimens qu'il lui fait ; mais bientôt elle y sourit avec complaisance, et sa légèreté aux ailes de plomb lui semble remplie de grâce et d'amabilité. Les jeunes étourdis, voyant le succès des fadeurs que monsieur de R*** lui débite, viennent se mêler de la conversation, et Laure se trouve, pour ainsi dire, bloquée au milieu d'eux.

Tandis que, dans ce cercle joyeux, on continue à faire assaut de calembourgs et de bons mots, qui excitent la plus franche gaîté, les jeunes femmes, ne pouvant pardonner à un enfant de quinze ans de captiver ainsi l'attention de leurs adorateurs,

s'en vengent en critiquant et en blâmant ses manières: Hyppolite, placé de façon à ne pas être vu par ces dames, entend le nom de Laure et prête l'oreille à leurs discours. « C'est une jolie petite femme, disait-» on, mais bien mal élevée. — Elle » rit d'une manière scandaleuse, et » ne sait pas dire deux mots de poli-» tesse.—Que dites-vous de son assu-» rance avec les hommes ? — Assu-» rance, dites-vous ? j'appelle cela » de l'effronterie. — Et quoi! dit » une de ces dames, en apercevant » Hyppolite qu'elle ne reconnaissait » pas, vous ne suivez pas le torrent » qui nous enlève tous ces mes-» sieurs ? — Non, Madame, ré-» pond-il en souriant; car le *torrent* » est ma femme. » La jeune étourdie, honteuse de sa distraction, balbutie quelques mots, et se penche vers l'oreille de sa voisine pour cacher

sa rougeur : on se regarde, on sourit, on garde le silence. Hyppolite, pour prouver combien il fait peu de cas des propos qu'il vient d'entendre, essaie de tourner la chose en plaisanterie ; mais s'apercevant de l'embarras que sa présence occasionne, il se retire en faisant ses réfléxions sur la médisance vigilante des femmes, toujours armées contre leurs semblables.

En cherchant à se rapprocher de Laure, Hyppolite a le malheur de rencontrer un amateur passionné d'*aparté*, qui depuis long-temps guettait une victime, et qui s'empare du pauvre comte, et le garde pendant plus d'une heure dans l'embrâsure d'une fenêtre : en vain attend-il un moment *lucide* pour lui échapper ; il prend enfin le parti de feindre de vouloir le présenter à sa femme, et, pendant que l'éternel causeur se

prépare à faire des phrases à la jolie comtesse, Hyppolite donne tout bas à Laure, le signal de la retraite. La fourmilière aux bons mots l'accompagne jusqu'au milieu du salon; et monsieur de C***, qui souffrait le martyre lorsqu'il voyait prendre, chez lui, le chemin de la porte, se précipite au devant d'Hyppolite et de Laure, qui ne parviennent à s'en débarrasser, qu'en lui promettant formellement de ne pas manquer de venir à une fête qu'il avait le projet de donner: l'époque en était encore éloignée; mais, pour avoir le plaisir de s'en occuper d'avance, il en parlait déjà depuis long-temps; bien persuadé que cette fête deviendrait le sujet de plus d'un entretien, il s'était assuré, par là, quelques semaines de bonheur.

Laure ne songe plus qu'à la fête annoncée par monsieur de C***;

elle l'attend avec l'impatience d'un enfant qui soupire après le jour où ses études feront place aux jeux de son âge.

Hypolite, malgré sa philosophie, repassait souvent dans son esprit ce qu'on avait dit, en sa présence, au sujet de Laure. Il ne voulait pas lui en parler; il ne se serait jamais pardonné de lui causer un seul instant de déplaisir; son naturel, sa naïve gaîté, qui contrastait si bien avec sa physionomie mélancolique, son imagination vive et enfantine, sa manière d'être avec lui, si franche et si confiante, cet ensemble de gentillesse et de grâce, étaient sans prix à ses yeux : décidé à ne gêner en rien son innocente liberté, persuadé que cette liberté est la sauve-garde d'une femme dont le cœur est pur et dont l'esprit est aussi loin d'une pensée dépravée, que la candeur

l'est de la corruption, il jure plus de mépris que jamais à ce tribunal capricieux qui s'empare d'un réputation, et qui la forme et la brise avec la même facilité.

Laure passait la moitié de ses journées à projeter des parties de plaisir, et l'autre à les exécuter : c'était la toilette, c'étaient des promenades, c'était un tissu de momens agréables qu'Hyppolite embellissait encore par de petits soins et de jolies présens ; et comme les *riens*, si précieux pour Laure, réalisaient seuls tous ses rêves de félicité, son mari n'était pour elle qu'un aimable accessoire. Sans s'arrêter à cette idée, qui aurait pu affliger son cœur, celui-ci jouissait de la voir contente ; il écartait loin d'elle tout ce qui pouvait atténuer sa gaîté, et lui sacrifiait même ses goûts, abandonnant, pour lui plaire, ses livres, son cabinet

d'étude, et se laissant entraîner par elle, au milieu de la foule qui l'obsédait.

Laure poursuivait gaîment sa carrière, suivie des jeunes-gens les plus aimables ou les plus étourdis de Montpellier: fuyant la gêne, elle ne songeait qu'à s'amuser, et ne recherchait que ceux qui la faisaient rire, soit par leurs ridicules, soit par leurs saillies. Elle avait rencontré plusieurs fois la baronne de Saint-Elly, et sa conversation l'avait entièrement captivée. Elle l'admirait de tout son cœur, et trouvait son esprit si supérieur à celui des autres, que, lorsqu'elle la voyait dans le monde, elle n'écoutait plus qu'elle, et ne trouvait rien de si désirable que de lui ressembler.

En effet, la baronne de Saint-Elly avait ce qu'on appelle de *l'entraînement*, et possédait au suprême degré

l'art des *à-propos*. Ses manières adroites et réservées avaient mis son inconduite à l'abri du blâme public. Elle n'avait jamais fait une imprudence, et l'aplomb qu'elle avait su conserver au milieu de ses intrigues, la faisait regarder dans le monde comme un être extraordinaire : on nommait tout bas ses amans; mais on la jugeait, comme on juge ses supérieurs, en secret et sans scandale. Lorsqu'elle quittait ses amans, elle cherchait à gagner et à conserver leur confiance; son esprit insinuant y réussissait toujours, et s'assurait ainsi de leur discrétion. Elle savait en imposer à tous sans tromper personne; car personne ne l'estimait: mais, entre la considération et l'estime, il y a la même nuance qu'entre ce qui est dû aux grands et ce qui est dû aux justes. La jeune Laure, portant sur tous ces objets la candeur de son

ame, était la seule qui la croyait un modèle de vertu. Hippolite, plus instruit qu'elle sur ce point, voyait pourtant cette liaison se former sans y trouver aucun inconvénient; il était bien aise que Laure préférât la conversation de la baronne, qu'il regardait comme une école d'amabilité, à celle des étourneaux dont il trouvait les saillies de fort mauvais goût. Ce qui l'avait empêché de faire connaître à sa femme la conduite de la baronne, c'était la crainte de ternir la pureté de ses pensées, qu'il trouvait véritablement précieuse.

La baronne de Saint-Elly n'était plus de la première jeunesse ; ses grands moyens de séduction étaient dans son esprit, aussi original qu'entraînant. Elle avait observé qu'une femme d'esprit, qui perd beauté et fraîcheur, devient facilement bavar-

de; redoutant le ridicule par-dessus tout, la crainte d'en être atteinte sans s'en apercevoir, lui avait fait adopter un genre de conversation assez extraordinaire : ses phrases étaient toujours courtes ; elle évitait de raconter ; et si, par hasard, elle se laissait aller à faire quelque récit, il était rempli de réticences et d'hésitation. Ce singulier genre d'amabilité aurait pu devenir fatigant pour les autres, si l'originalité de ses idées et ses mots piquans, que l'on pouvait nommer des étincelles de génie, ne lui avaient tenu lieu d'une amabilité plus soutenue. Personne ne savait mieux écouter, ni mieux interrompre un discours ennuyeux ou trop long ; et c'était avec tant d'adresse, que le conteur lui en savait presque autant de gré, que les personnes qui étaient condamnées à l'écouter. Elle faisait sa principale

étude de plaire à tous sans distinction, et de primer dans tous les cercles, sans qu'on pût s'en offenser, ni même s'en apercevoir : on la recevait partout avec égard, avec empressement; son esprit faisait le charme de toutes les sociétés; mais l'esprit seul n'attache pas, et la baronne n'avait pas une amie : son cœur froid ne pouvait en sentir la privation; mais c'était un triomphe qui manquait à sa vanité : aussi, lorsqu'elle vit paraître Laure dans le monde, fit-elle usage de tous les moyens de captiver qu'elle possédait, pour tâcher de lui inspirer de l'amitié. Elle était habituée à faire naître le sentiment de l'amour, en restant elle-même indifférente; mais l'amitié n'est point comme son frère; elle est juste, elle veut l'égalité, elle commande l'abnégation. L'esprit conquérant de la baronne parvint à prendre un en-

tier ascendant sur celui de Laure; elle s'en fit une admiratrice et non pas une amie.

Laure, à l'âge de quinze ans, n'écoutait que sa volonté; et son premier mouvement l'entraînait toujours loin de la gêne, sur la route des plaisirs, où jamais aucune idée sérieuse n'était venue l'atteindre. Ses seules sauve-gardes étaient l'innocence et la gaîté; l'une l'empêchait de voir et de comprendre le mal; l'autre la garantissait des passions: Mais ces deux guides peuvent bien être comparés à deux enfans qui conduisent un aveugle. La vie dissipée qu'elle menait, et son goût pour les plaisirs, qu'elle ne dissimulait pas, la faisaient regarder dans le monde comme une femme inconséquente; on lui donna bientôt le nom de femme légère: les ennuyeux, sur-tout, ne lui pardonnaient pas les soins

qu'elle prenait de les éviter, et s'étaient alliés, contre elle, aux méchans, pour lui faire du tort dans l'esprit des personnes impartiales, et de celles que sa jeunesse et sa beauté avaient prévenues en sa faveur.

Le jour de la fête que monsieur de C*** préparait à grands frais, et qui était devenue la nouvelle de Montpellier, est enfin arrivé. Dès le matin, l'hôtel de C*** semblait être une place publique, tant il y avait de gens qui allaient, venaient et le traversaient en tous sens. Le jardin, encombré d'échafaudages, n'était pas reconnoissable; tout y avait changé de face et d'emploi. Les allées étaient bordées de décorations; celle du milieu, qui conduisait à une jolie chambre de bain, représentait une colonnade, et le bain était à son tour métamorphosé en temple d'Hébé. Une fontaine, qui servait ordi-

nairement d'abreuvoir aux chiens, fidèles gardiens de la maison, portait en ce jour le nom de *fontaine de Jouvence*, écrit en lettres transparentes: vis-à-vis de la fontaine, on achevait de placer les pièces d'un feu d'artifice, qui devait être un des plus beaux qu'on eût jamais vus dans le Languedoc. Ici, l'on plaçait de grands vases d'orangers en fleurs; là, des banquettes; plus loin, des ouvriers entourés et couverts de couleurs, achevaient de donner les dernières touches aux décorations intérieures du temple. Monsieur de C***, au milieu de ces métamorphoses et de ces inventions si ingénieuses, qu'il avait dirigées lui-même, se croyait Ovide, ou pour le moins Dumoustier: il ordonnait, contremandait, ruminait en se frottant les mains, et se tourmentait horriblement pour l'amusement des autres.

L'heure des plaisirs sonne, l'hôtel brille de lumières. Madame de C*** est à son poste ; ses filles se préparent à la danse avec leur calme imperturbable, et les salons commencent à se remplir. Les employés, les juges, les professeurs et les officiers arrivent en troupe, donnant la main à leurs femmes. Après un long intervalle, les employés supérieurs et les femmes élégantes commencent à défiler : vient ensuite un essaim de danseurs dont chacun se croit des ailes aux pieds, et s'imagine entendre dire de tous côtés, ce que Dupaty disait en voyant le Mercure de Florence: « Re- » gardez-le, car il s'envole ». Les mises les plus baroques, les modes parisiennes renforcées, la toilette la plus simple à côté de la plus éclatante, des femmes plaquées de rouge, et d'autres affectant la *pâleur qui marque une ame tendre*, un mélange de ridi-

cule, d'élégance, de couleurs tranchantes, de laideur surchargée, et de grâces négligées; voilà ce qui forme le tableau sans harmonie qu'offre cette nombreuse réunion. On parle de la fête qui va avoir lieu; on questionne, on raconte des détails qu'on ignore, mais qu'on devine; on se demande mutuellement ce qui occasionne le retard dont on se plaint tout haut; une légère rumeur se répand dans le salon, le préfet arrive, et le signal est donné.

Les mots d'*arrivée*, de *commencement* et de *fête* volent de bouche en bouche. Tous se précipitent à-la-fois vers la porte du jardin, et deviennent badauds comme le peuple dans les rues. Une attention stupide s'empare de leurs esprits; ils regardent sans voir, se laissent entraîner vers un but qu'ils ignorent, où plusieurs d'entre eux vont sans plaisir et pres-

que sans curiosité ; mais chacun cède à l'impulsion générale.

Le jardin brille de mille feux. Monsieur de C***, à la tête du cortége, conduit, d'un air triomphant, les dames auprès de la modeste fontaine qu'on avait pompeusement baptisée du nom de *fontaine de Jouvence* ; en leur faisant remarquer l'inscription qu'elle portait, il ajoute d'un air léger et satisfait : «C'est un monument » dont ces dames voudront bien a» gréer la dédicace » : en disant ces mots, il les regarde en dessous pour quêter un compliment ; mais, malgré la droiture des intentions de M. de C***, sa galanterie fut prise pour une épigramme par les femmes passées, et fit sourire plusieurs de hommes, qui ne manquèrent pas d'en faire de malicieuses applications.

On suit monsieur de C*** le long de la colonnade illuminée qui con-

duit au temple mystérieux : rien n'indique encore le nom de la déesse dont il porte le nom. Monsieur de C* * * s'arrête à l'entrée du temple et a l'air de vouloir laisser deviner son secret, mais s'apercevant que les préparatifs qu'on fait ailleurs attirent l'attention de la foule avant le temps, il décline avec force le nom de *temple d'Hebé*, et ouvre les deux battans de la porte.

La jolie chambre de bain, spacieuse et ronde, éclairée par le haut, prête parfaitement à l'illusion d'un temple; on avait placé dans sa coupole un grand foyer de lumière qui répandait une agréable clarté sur tous les objets. Monsieur de C*** avait fait construire, tout autour de la ronde, quinze niches, comme un symbole de l'âge le plus charmant de la jeunesse. Chacune de ces niches contient une nymphe, vêtue de blanc et couronnée de boutons de roses.

Vis-à-vis de la porte d'entrée est placé un piédestal sur lequel s'élève un trophée des attributs de la déesse dont le temple porte le nom. Monsieur de C***, enivré de joie et presque de gloire, allait répétant à tort et à travers, aux jeunes femmes comme aux vieilles, que le piédestal n'était point occupé, parce qu'Hébé n'avait point osé se montrer au milieu de tant de rivales en beauté et en jeunesse. Ce compliment si simple, quoique si recherché, fit le meilleur effet; il effaça le souvenir de la fontaine, et même des sarcasmes auxquels elle avait donné lieu et qui, malheureusement, n'avaient pas échappé à l'oreille attentive des femmes que ces cruelles applications pouvaient regarder.

Le son de plusieurs instrumens se fait entendre; les Nymphes descendent des niches où elles étaient pla-

cées ; elles vont prendre des demi-cerceaux, garnis de guirlandes de lis, de chèvre-feuille et de roses. On se range, et elles exécutent la charmante danse languedocienne que l'on appelle *les treilles*. Toutes ces jeunes personnes ne sont pas également jolies ; mais celles qui n'ont pas de beauté ont de la grâce, et dans les autres la grâce est remplacée par le gaîté. Elles forment une voûte mouvante avec leurs demi-cerceaux, sous lesquels elles se cachent, passent et repassent, reparaissent ensuite en se tenant par la main, et en se balançant mollement, comme un buisson de fleurs agité par les Zéphyrs. La danse finit aux acclamations générales ; les mères reçoivent avec un air de modestie vaniteuse les complimens de monsieur et de madame de C*** sur les grâces de leurs filles, qui, après avoir fini de danser, viennent

se placer auprès de leurs mères, en rougissant de plaisir et d'embarras.

Laure, belle de grâces et de jeunesse, est l'objet des hommages de tous les hommes : la danse des jeunes demoiselles n'a point détourné d'elle l'attention et l'admiration de ce sexe sur lequel l'empire des yeux est tout puissant, et pour lequel regarder, admirer et brûler n'est qu'une seule et même chose.

Laure, enchantée, engouée de la baronne de Saint-Elly, était toujours auprès d'elle, lui faisait part de tout ce qui la frappait et des différentes sensations qu'elle éprouvait, en se trouvant pour la première fois de sa vie dans une assemblée aussi nombreuse et aussi bruyante. La baronne, ne l'ayant encore rencontrée qu'en très-petit comité, la voyait pour la première fois briller au milieu d'une foule d'adorateurs ; habituée à pri-

mer sans aucun partage, et à donner le ton par-tout où elle se trouvait, elle ne pouvait comprendre que la naïve Laure pût, en sa présence, jouer le premier rôle. Une secrète voix lui apprenait ce qu'elle aurait voulu ignorer. Un despote a toujours de la peine à abdiquer, et il cherche à se distraire de cette pensée, tant que la nécéssité au bras d'airain ne vient pas le contraindre à céder. C'était la première femme qui faisait ombrage à l'ambitieuse baronne : elle avait trouvé dans le monde et de jolies et d'aimables personnes ; mais l'attrait supérieur de son esprit les lui avait soumises sans effort ; elle n'en ressent que plus de dépit lorsqu'elle se voit contrainte à disputer aujourd'hui, à un enfant de quinze ans, les hommages qu'elle croit n'être dus qu'à elle. C'est en vain qu'elle met son esprit à la torture ; on regarde Laure

et on ne l'écoute guère. Quelques jeunes gens, voyant qu'elles étaient fort amicalement ensemble, fondent leurs espérances sur cette liaison ; ils viennent tour-à-tour faire leurs confidences à la baronne, qui, blessée, confuse, piquée au vif, s'empresse de cacher sous le langage d'une amitié exaltée, l'envie qu'elle est étonnée d'éprouver; et, par les éloges exagérés qu'elle donne aux attraits de Laure, elle encourage leur impertinente confiance, dont elle n'a pas le droit de se fâcher avec des hommes qui connaissent toute son immoralité. En déployant à leur égard une dignité tardive, elle risque de se couvrir de ridicule; en se prêtant à recevoir de pareilles confidences, et à jouer un rôle qui n'a rien d'honorable, elle tremble de perdre l'apparente considération que, par une faiblesse inexplicable, les femmes

n'avaient point encore osé lui ravir. Partagée entre l'incertitude et le dépit, elle prend le parti de tourner la chose en plaisanterie, de persifler les galants, de se servir enfin de la naïveté de Laure et de l'ascendant qu'elle a pris sur elle, pour la rendre aussi ridicule que possible, aux yeux d'un public toujours prêt à tirer sur un objet qui, de manière ou d'autre, se distingue de la foule. Rien n'était plus facile avec une femme de quinze ans; à cet âge, on a rarement du tact, cette faculté de l'intelligence, composée de nuances imperceptibles, boussole du monde, sans laquelle l'esprit nous égare, ne se développe et ne s'acquiert qu'à nos propres dépens. Le tact est comme le goût, c'est l'instinct perfectionné; on le forme en l'exerçant, en s'habituant à discerner, à choisir, à se rendre raison de tout; et lorsqu'on est à l'entrée de

sa carrière, on regarde, et l'on n'observe pas.

Laure, qui est, après monsieur de C***, la personne la plus heureuse au milieu de cette réunion, se laisse courtiser, sans prêter la moindre attention à tout ce que lui adresse l'essaim bourdonnant dont elle est entourée : le bruit l'étourdit, elle rit, et ne se doute pas des sentimens qu'elle fait naître. La baronne, fatiguée des succès de sa jeune rivale, forme le projet de rendre ridicule aux yeux de Laure les empressemens dont elle est l'objet. Elle lui fait remarquer l'air soumis de ces messieurs, leurs longs regards et leurs plus longs soupirs, leurs distractions, leur jalousie et leur allure moutonnière, et trouve si bien, en peu d'instans, le moyen de les ridiculiser, que Laure s'imagine avoir acquis le droit de les traiter en bouffons, et de s'en amu-

ser ouvertement. Toujours prête à saisir l'occasion de rire, encouragée, sous main, par la malicieuse baronne, elle fait mille enfantillages, met en mouvement tout ce qui compose son galant cortége ; appelle l'un, renvoie l'autre, les mystifie, les boude, se place de manière à ne pouvoir en être abordée, en rit aux éclats; et croit ne se permettre que des plaisanteries et des gentillesses du meilleur genre, puisque c'est la baronne qui les a dictées. Elle est de si bonne foi qu'elle regrette qu'Hyppolite n'ait pu l'accompagner à cette fête, pour être témoin de ce manége qu'elle trouve fort amusant : elle ne se doute pas que sa manière d'agir est celle d'une coquette, et ne remarque même pas le mauvais effet que ses inconséquences produisent sur tout le monde.

Monsieur de C***, après avoir répété jusqu'à satiété le sot compliment

qu'il avait fait aux dames sur la cause de l'absence d'Hébé, croyant n'avoir jamais assez dit une chose qui lui avait coûté plusieurs jours de travail, vint, avec un air de galanterie fine, assurer Laure qu'elle était la Déesse qu'on adorait en ce lieu, et que sa place devrait être le piédestal destiné à Hébé. La baronne feignit de trouver dans ce compliment autant de grâce que de vérité, et le ton de bonhomie qu'elle affecta, et qui aurait pu tromper le plus fin, trompa monsieur de C**, qui ne l'était guère. Fier de cette approbation, monsieur de C*** renchérissait encore sur ce qu'il venait d'avancer. Laure riait de sa sotte fécondité, et la baronne, interrompant tout-à-coup monsieur de C***: « Ne trouvez-» vous pas, lui dit-elle, que Laure » ressemble parfaitement à l'Hébé de » Canova. Ce sont ses traits; c'est

» sa tournure ; ses cheveux sont » arrangés de même. Voyez cette » taille élancée, ajouta - t - elle » en s'adressant à tous les hommes » qui entouraient la jeune comtesse, » ce cou, ces jolis bras ; ne vous » semble-t-il pas, messieurs, voir de- » vant vous le chef-d'œuvre du sculp- » teur de la grâce. » Monsieur de C***, qui n'avait aucune connaissance de cette statue, mais qui était amateur passionné de comparaisons mythologiques, trouva l'idée sublime, ainsi que les adorateurs de Laure. « Il est » fâcheux, reprit la baronne, qu'on » ne puisse pas l'engager à se mettre » un instant sur ce piédestal, dans » l'attitude de la délicieuse statue » de Canova; on pourrait alors bien » mieux juger de la ressemblance » qui me frappe. » Laure, qui ne connaît pas plus cette statue que monsieur de C***, est pourtant flattée de

la comparaison : elle rougit, baisse les yeux, et ne voit pas que la baronne se moque d'elle. « Eh ! pourquoi, » belle comtesse, s'écrie monsieur » de C*** avec enthousiasme, pour» quoi nous priveriez-vous du bon» heur de vous admirer, de vous » adorer ? » Tous les jeunes gens se joignent à lui pour presser Laure de céder à leur folle conspiration, en se plaçant sur le fameux piédestal ; un de ces messieurs, artiste distingué, se charge de la poser dans l'attide que le Phidias moderne a donnée à son Hébé, et Laure, surprise, émue, embarrassée, ne sait à quoi se résoudre : sa rougeur augmente avec son embarras, elle fait un pas, s'arrête, veut lire dans les yeux de la baronne ce qu'elle doit faire, y croit voir le conseil de céder aux instances de ceux qui l'entourent, et se laisse conduire vers le piédestal avec

une gaîté tout-à-fait enfantine. Elle s'y place dans l'attitude que l'artiste lui indique; on lui met, dans la main droite, le vase d'où elle semble se préparer à verser le nectar dans une coupe ronde qu'elle tient de l'autre main: elle incline légèrement son cou et sa tête, ses pieds posent à peine, les plis de sa robe blanche et légère suivent les contours gracieux de son corps: on croirait voir en effet l'Hébé de Canova. Les hommes la trouvent ravissante et divine; les femmes la traitent de folle: la baronne observe et jouit; et un jeune étourdi, dans son enthousiasme, ou peut-être par méchanceté, s'avise d'applaudir, en s'écriant: *bravo!* Laure s'y attendait si peu qu'elle en fut saisie: elle saute à bas du piédestal, veut se sauver dans le jardin: les jeunes gens la suivent et l'arrêtent. Laure, qui sent qu'elle s'est donnée

en spectacle très-mal à propos, répond à leurs fades complimens avec un ton d'humeur et presque avec les larmes aux yeux ; la baronne l'aborde, la rassure, et fait bientôt disparaître le nuage qui obscurcissait sa gaîté, en lui faisant remarquer, dans la foule, plusieurs de ces caricatures qu'on rencontre en province, et qui portent sur leurs visages, leurs vêtemens et leurs coiffures le type du ridicule.

La plaisanterie à laquelle Laure s'est prêtée occupe toute l'assemblée; les femmes la trouvent déplacée, ridicule, de mauvais goût, et décident que Laure est sotte et coquette ; aucune d'elles n'a songé qu'il faut avoir de l'usage du monde pour savoir repousser une mauvaise plaisanterie, et la faire, pour ainsi dire, replier sur elle-même. Heureusement pour la pauvre Laure, la politique qui se

glisse par-tout, même dans les temples des déesses, vient enfin remplacer la médisance: les *aparté* commencent, les discussions s'entament, et ne sont interrompues que par des valets empressés qui offrent de toute part des fruits et des rafraîchissemens. Les uns vont errer dans les allées du jardin, les autres s'arrangent en coteries pour causer, ou plutôt pour bâiller en liberté. Trois dames se sont éloignées de la foule pour écouter une énorme lettre, qu'une d'elles lit à haute voix; elle vient de la recevoir de Paris. A leur air occupé, à l'avidité avec laquelle les deux écoutantes suivent des yeux chaque ligne, et à l'importance avec laquelle celle qui lit s'arrête pour commenter chaque page, on croirait qu'il est question du bouleversement des empires. J'ai su depuis, cependant, qu'il ne s'agissait que des change-

mens qui s'étaient opérés dans les modes parisiennes : on avertissait les élégantes de Montpellier de mettre beaucoup de prudence dans le choix de leurs parures, à cause des événemens politiques, &c. &c.

Mais écoutons cette grande et belle dame qui, portant dans ses traits l'expression du calme et de la douceur, se promène les bras croisés, en long et en large, ayant à côté d'elle un vieux militaire en uniforme de général. J'entends une voix douce qui prononce les mots de justice et de vengeance, de sang et de punitions exemplaires : ces mots, qui contrastent si fort avec le son de cette voix, blessent mon oreille ; j'imagine d'abord que je me suis trompé, quand j'ai cru entendre la voix de la belle dame ; habitué aux fléaux de la guerre, le vieux général peut seul être familiarisé avec de pareils mots, c'est sans

doute lui qui a parlé. Ils reviennent sur leurs pas, je m'approche et j'entends distinctement. « Souffrez, ma-
» dame, que je vous répète ce que
» je pense. Une jolie bouche comme
» la vôtre ne doit parler que d'indul-
» gence, ne doit plaider que pour le
» pardon; laissons le langage con-
» traire à ceux à qui il appartient.
» Quant à moi, quoiqu'ayant tout
» perdu sans espoir de retour, je
» voudrais que la Seine devint le
» Léthé et que . . . . » le reste de la phrase m'échappe, ils s'éloignent; mais je vois avec peine que mon oreille ne m'avait pas trompée.

Qu'est devenu monsieur de C*** ? Il semble se multiplier; il est ici, il est là-bas, il est par-tout. Maintenant on vient de l'appeler, et il est sorti en toute hâte, a prié le monde de se réunir dans la rotonde, et d'y attendre son retour. Son air affairé a

fourni à la société un nouveau sujet d'entretien. Bientôt après on entend le bruit d'une fusée, l'illumination du jardin est éteinte, tout est dans les ténèbres, et monsieur de C*** paraît. On se place sur des banquettes préparées dans le jardin, où le silence règne avec l'obscurité. Dans le même moment où plusieurs gerbes de fusées s'élèvent avec fracas et retombent sans bruit en milliers d'étincelles, des sillons de feu font tourner une immense roue : tout-à-coup, le pied qui la soutient s'ébranle, se casse et tombe du côté des spectateurs effrayés. La roue toujours en mouvement, quoique renversée, les couvre d'une pluie de feu. De bruyantes fusées parcourent les rangs, brûlent les robes, renversent tout, et, toujours redoublant de force, semblent poursuivre malignement les dames, qui, jetant des cris aigus,

se poussent, se culbutent, et sautent par-dessus les banquettes renversées à travers les allées du jardin.

Qu'on juge, si l'on peut, du désespoir de monsieur de C*** : il marche au milieu du feu et des débris avec un courage héroïque; il veut absolument savoir la cause d'un tel désastre, et jure de faire éclater sa rage sur les ouvriers maladroits; mais combien cette rage devient plus forte, lorsqu'il apprend, par un de ses gens, que l'accident qui venait d'avoir lieu était la suite d'un ordre *économique* donné sous main par madame de C***, toujours disposée à gêner la magnificence de son mari. Pour construire et placer les pièces du feu d'artifice, on avait pris un mauvais ouvrier, au lieu de s'adresser à un homme entendu; et le pauvre monsieur de C***, tout occupé de ses allégories, ne s'en était pas

douté. Bien décidé à faire connaître à madame de C*** toute l'étendue de son indignation, il traverse le jardin pour aller la trouver. Ces lieux qui, quelques momens auparavant, étaient plus beaux pour lui que le jardin d'Armide, lui semblent maintenant un affreux désert. Persuadé qu'il va trouver dans sa maison la même solitude, il s'en approche tristement. Le son aigu de plusieurs violons qu'on accorde frappe son oreille: il voit du mouvement dans la salle de danse; il monte, et à l'aspect d'un bal aussi animé, aussi brillant qu'inespéré, il oublie entièrement et sa colère, et la chute de l'échafaudage, et son amour-propre blessé. O vous, aimables consolatrices, filles de la philosophie, douces compensations de la vie, où en serions-nous sans vos soins réparateurs, où en serait monsieur de C***

sans ce bal qu'il trouve chez lui, lorsqu'il n'y croyait rencontrer que la solitude et sa femme?

Le premier moment de la frayeur passé, tout le monde s'était rendu, du jardin, à l'hôtel de C*** : plusieurs personnes, que le feu d'artifice avait maltraitées, étaient parties en murmurant, tandis que cette mésaventure avait, au contraire, augmenté la gaîté de la jeunesse. Madame de C*** s'était retirée dans son appartement pour ôter sa robe, qui avait été entièrement abîmée par le feu; comme si le sort eût voulu venger son mari, en la rendant victime de sa propre lésinerie. Pendant son absence, Laure avait usurpé les droits de maîtresse de maison pour ne point souffrir d'intervalle entre une danse et l'autre. La grâce et la gaîté marchaient sur ses pas: les femmes qui avaient le plus d'éloignement

pour elle, se voyaient forcées, comme les autres, de céder à l'impulsion qu'elle leur donnait : l'accès de folie qu'on nomme la danse a pour moteur la gaîté et pour but le désir de plaire: tous deux inspirent une sorte de cordialité, une confiance momentanée qui distrait de l'envie, et suspend la médisance. Le desir de plaire, comme la gaîté, amène le sourire sur les lèvres, et la douceur dans le regard ; et une femme qui veut charmer, ne désenchante pas l'expression de ses traits par un regard envieux, ou par un sourire amer et sardonique.

Laure continue à être, pendant le reste de la soirée, la directrice et la reine du bal. Son triomphe est complet ; mais plus il est brillant, plus il va lui coûter cher. La baronne de Saint-Elly, active pour le mal, répand indirectement sur Laure le ve-

nin de sa jalousie. Assise auprès d'une table de jeu, à laquelle se trouvait une demoiselle de cinquante ans, espèce de journal accrédité, et qui se croyait en devoir de divulguer et d'augmenter les nouvelles qu'elle entendait raconter, la baronne parla de sa *jeune amie* avec l'air du plus tendre intérêt, en laissant apercevoir à travers ce voile perfide tout ce qui pouvait la perdre dans l'esprit de ses auditeurs: aussi l'impression qui leur en resta fut que Laure était pour le moins folle et coquette à l'excès. Dans une seule soirée, la baronne Saint-Elly avait su, d'un côté, la rendre digne de blâme et presque ridicule, malgré sa jeunesse et le charme de sa figure; et d'un autre côté, elle était parvenue à briser le sceptre de Laure en établissant, entre elle et ses adorateurs, le ton de la familiarité, que ces vassaux révoltés

avoient pris pour punir celle qui s'était amusée à leurs dépens.

La belle saison amenait beaucoup de monde à Montpellier. Trois voyageurs distingués, l'un Parisien, l'autre Anglais et le troisième Russe, venaient d'y arriver. Aussitôt toute la ville est en mouvement pour les voir et les connaître. Tous trois jeunes, tous trois agréables, leurs succès dans la société ne pouvaient être difficiles. Ce triumvirat s'était formé à Paris : malgré la différence de leurs opinions et de leurs caractères, ils s'entendaient parfaitement, car ils s'accordaient sur deux points essentiels dans ces sortes de liaisons, le desir de voir et de s'amuser.

Monsieur de Saint-Léon, que des circonstances particulières ont forcé de quitter le service, a consacré son existence à la littérature, aux arts et à la galanterie. Le beau sexe a tou-

jours été son idole. Un joli minois a tout pouvoir sur son esprit, et il a pour principe que tout, dans l'univers, doit être dépendant des femmes, qu'il appelle l'*attrait de la vie*. Son bonheur était donc de les servir et de les honorer. Le caractère de Saint-Léon est souple, ses pensées nobles, ses manières naturelles : son cœur, quoique sensible, est cependant incapable d'éprouver une grande passion; sa physionomie, comme son esprit, est fine, douce et sérieuse: son regard perçant aurait donné de la défiance, sans l'expression attrayante de son sourire et de son organe.

Le comte Vladimir, jeune Russe d'une belle tournure, ayant un bras blessé et en écharpe, un grand front, où semble siéger l'honneur, les cheveux arrangés *à la Charles douze*, une mise des plus élégantes, est en même

temps aimable, gai, un peu disputeur, et plus Parisien que les Parisiens mêmes pour l'urbanité du langage. Monsieur de Saint-Léon était devenu son ami intime; il le consultait sur tout, et voulait avoir l'air de se régler d'après ses conseils, quoique, d'avance, il fût toujours d'un avis contraire à celui de son ami, et ne fît jamais qu'à sa fantaisie. Vladimir n'avait fait aucune étude suivie, mais il avait effleuré toutes les études, comme tous les talens de société.

Il avait été frappé du ridicule que quelques-uns de ses compatriotes s'étaient donné en quittant la tournure guerrière et simple qui leur est naturelle, pour copier strictement les manières de telle ou telle autre nation. Il souffrait de voir en eux cette affectation qui contrastait si fort avec le caractère national russe, et

leur disait hautement qu'ils étaient devenus la charge de ceux qu'ils voulaient imiter. Lorsqu'on connaît un ridicule, on y tombe difficilement. Vladimir avait conservé les manières simples d'un militaire; il avait cherché à les embellir et non à les déguiser, convaincu que l'imitation servile est au-dessous de la dignité de l'homme. Toujours sûr de son fait, ne croyant pas qu'il fût possible qu'il regardât une femme sans lui plaire; fort mal vu, grâce à son assurance, par les dames de haute vertu, il était très-souvent puni par les moins rebelles de ne point désespérer de la réussite de ses soins.

Sir George Kley était au contraire l'amant le plus transi des trois royaumes. Toujours amoureux, il avait déjà langui et soupiré dans tous les coins de l'Europe; empressé et maladroit auprès des femmes, bon vi-

vant, original, et quelquefois spirituel avec les hommes. Ses deux amis avaient toutes les peines du monde à l'emmener d'une ville où il trouvait de la société, bonne ou mauvaise; il fallait chaque fois l'en arracher. L'habitude qui, chez les autres vient à la suite des temps, s'emparait de lui au bout d'un jour, et jetait aussitôt en lui des racines profondes. En arrivant à Paris, il avait débarqué à l'opéra; enchanté des tableaux variés et pleins de grâce qui s'y renouvelaient sans cesse, et ayant appris avec humeur qu'il ne pouvait les admirer que deux fois dans la semaine, il résolut de s'en éloigner le moins possible le reste du temps, en le passant dans la société des déesses et des coryphées de la danse. Le lendemain du jour de sa présentation chez la plus laide et la moins jeune d'entre elles, il soupirait déjà à ses

pieds. Quelques jours après, il lui offrit son nom, sa main et sa fortune; il était tout disposé à se tuer de désespoir d'avoir été inhumainement refusé, lorsque Saint-Léon et Vladimir vinrent le sauver de cette double sottise, en l'emmenant de Paris.

Sir George a déjà paru dans les meilleurs maisons de Montpellier, il y a vu la baronne de Saint-Elly : ses quarante ans, plus que son esprit, l'ont déjà captivé. Il disait qu'avant cet âge les femmes pouvaient se comparer à des fruits qui ne sont pas mûrs ; et qu'une femme de vingt ans ne peut pas plus être citée comme belle femme, qu'un fruit vert et âpre ne peut passer pour un bon fruit : mais laissons sir George parler à la baronne de son tendre martyre dans un langage aussi difficile à comprendre qu'à prononcer, et voyons ce que font ses deux amis.

Monsieur de Saint-Léon et le comte Vladimir passent les premiers jours de leur arrivée à voir les monumens curieux, les églises, les environs et les établissemens de Montpellier. Le premier examine tout en amateur et en observateur. Il n'était jamais allé dans les provinces méridionales de la France, et il s'appliquait à connaître en détail les différences qui existaient dans les mœurs de chaque province; celles des Languedociens l'intéressaient infiniment: la douceur de leur idiome, leur musique, leur costume, leurs traditions sur-tout, avaient de vrais charmes pour lui. Les traditions du peuple ont autant d'intérêt pour l'homme penseur, que pour l'homme simple et ignorant qui n'a jamais lu l'histoire de son pays. Ces narrations, pleines de naïveté, qui passent de bouche en bouche, de génération en génération, ga-

gnent, il est vrai, quelque chose de romanesque ; le merveilleux s'y glisse souvent ; mais, à travers ces voiles coloriés, on distingue la vérité; et c'est encore une agréable occupation pour l'esprit que de chercher à la démêler, à la dégager des fables qui la cachent. Les traditions étaient les seules archives de nos premiers pères, et sont encore aujourd'hui l'érudition du peuple.

Saint-Léon visite les professeurs distingués, les botanistes et les jardins, compare, examine les plantes, les fleurs rares, ne néglige rien, et revient tous les soirs déposer sur le papier ce qu'il a vu, éprouvé et appris. Le comte Vladimir, qui avait eu le projet de l'accompagner partout, essaie de porter son attention sur les objets qu'ils vont voir. Comme à l'ordinaire, il conçoit au premier abord avec une promptitude surpre-

mante ; bientôt son zèle se ralentit ; et il laisse son ami continuer tout seul ses courses scientifiques.

Notre Russe inspire la plus grande curiosité, non seulement aux gens du peuple, mais aussi aux personnes de la bonne compagnie. Le nom de Russe a l'avantage de produire encore au dix-neuvième siècle, dans le midi de l'Europe, la même curiosité qu'il produisait deux siècles auparavant : on y trouve que les Russes ont quelque chose de singulier et d'un peu barbare, qui réveille l'attention. Lorsqu'il sortait de chez lui, sa porte était assiégée d'hommes, de femmes et d'enfans. L'artisan quittait son travail pour le voir passer ; les enfans couraient après lui en se disant tout bas : *c'est un Russe!* Une vieille comère disait un jour à ses voisins qui le suivaient des yeux : « savez vous » bien que ce beau monsieur vient

» de la Russie ? C'est un pays qui est
» couvert de glaces pendant les douze
» mois de l'année.— Dame oui, re-
» prend une autre, mon fils m'a dit
» que ces pauvres Russes ne se mon-
» trent dans les rues qu'avec un mas-
» que chaud sur la figure.—Bah ! .. en
» ce cas, je ne voudrais pas y montrer
» la mienne ! — Je le crois bien, dit
» l'autre, le soleil ne connaît pas ce
» pays: on dit que les paroles mêmes
» y gêlent dans la rue.— Ah ! que
» n'êtes-vous dans ce beau pays ! »
dit un paysan ennuyé de leur caquet.

Le comte Vladimir ne s'était encore montré qu'aux promenades publiques. Il s'était rendu à la place de Peyrou à l'heure où s'y rassemblait le beau monde ; et par une coquetterie assez ordinaire dans les beaux hommes, il semblait ne point faire attention à l'effet qu'il y produisait. Il s'asseyait tout seul sur la terrasse,

du côté où l'on découvre une plaine immense et délicieuse. Il affectait un air ou rêveur ou distrait, et regardait autour de lui avec une indifférence marquée. Il n'en fallait pas tant pour monter des têtes languedociennes. De jolies coquettes, qui observaient tous ses mouvemens sans avoir l'air de s'en occuper, s'impatientaient de ce qu'un Russe n'était pas plus avide de voir et d'admirer les beautés piquantes du midi ; et les demoiselles, qui par-tout sont un peu exaltées et romanesques, prenaient sa feinte rêverie pour le symptôme d'une grande passion ; elles en faisaient déjà un héros de roman et se disaient en elles-mêmes :

Quoique Scythe et barbare il a pourtant aimé !

Monsieur de C***, qui, comme on l'a déjà dit, n'existait que pour attirer du monde chez lui, était sur les épines de voir que le comte russe n'a-

vait point encore cherché à lui être présenté : il aurait regardé comme un déshonneur pour sa maison qu'un étranger de distinction eût quitté Montpellier sans avoir été à ses assemblées ; mais Vladimir avait toujours envie de faire desirer sa présence, lorsqu'il pouvait remarquer qu'on le recherchait ; il n'en affectait alors que plus de sauvagerie et d'éloignement. Un jour que Vladimir admirait, ainsi que beaucoup d'autres, l'effet du coucher du soleil sur la place du Peyrou, monsieur de C***, impatienté de le voir si long-temps garder son air d'indifférence, vient se placer auprès de lui, et saisissant un moment où Vladimir a jeté les yeux sur lui : « Monsieur, vous me » faisiez l'honneur de me parler ? lui » dit-il. — Non, monsieur. — Mille » pardons, monsieur, de vous avoir » dérangé ; monsieur est Russe, m'a-

» t-on dit? — Oui, monsieur. — Com-
» bien de lieues y a-t-il d'ici là? —
» Mais, à peu-près la même distance
» que de Pétersbourg à Montpellier. —
» Ah! . . . . Souffrez, monsieur, que
» je vous fasse encore une petite
» question; a-t-on déjà chez vous
» des places et des promenades pu-
» bliques? — Oui, monsieur. — Sans
» doute monsieur n'a jamais vu de pro-
» menade qui approche de la beauté de
» celle-ci. — Si fait, monsieur. — Et où
» donc? — A Pétersbourg, à Berlin, à
» Vienne, et dernièrement à Paris. —
» Ah! monsieur vient de Paris. Oh!
» pour le coup, Paris a dû vous éton-
» ner; vos usages doivent être bien
» différens des nôtres. — Ils en dif-
» fèrent fort peu, au contraire;
» d'ailleurs, il n'est pas aussi aisé de
» nous étonner, que vous paraissez
» le supposer. » Vladimir prononça
ces derniers mots d'un ton si sec que

monsieur de C*** ne savait plus de quelle manière reprendre le fil de la conversation. Il parvint pourtant à la renouer, en offrant au comte de lui montrer de beaux tableaux qui se trouvaient chez un de ses amis. Vladimir, malgré son mouvement d'humeur patriotique, voyant qu'il n'était pas facile de se défaire d'un homme tel que monsieur de C***, accepta son offre. Cette course fut arrêtée pour le lendemain : monsieur de C*** ne manque pas de profiter de cette bonne disposition pour proposer à Vladimir de venir passer la soirée du lendemain chez lui. Le comte russe promit de s'y rendre : monsieur de C***, enchanté de cette promesse, court l'annoncer à ses connaissances, qui, tout en se moquant de son air de triomphe, se disposent à venir voir le voyageur russe avec autant de curiosité que s'ils allaient trouver en

lui une réunion de toutes les peuplades de la Sibérie.

Les manières de Vladimir plaisent généralement : les femmes sur-tout le trouvent superbe. Son bras en écharpe les intéresse, sa physionomie noble les charme, son parler facile et élégant les étonne : elles sont pourtant un peu blessées de son peu de galanterie, et du laconisme qu'il met dans ses réponses, malgré les peines qu'elles se donnent pour lui plaire : en attendant, les jeunes filles le regardent avec une attention marquée, et parlent de lui avec cet air de mystère, qui est ordinairement, chez les demoiselles, la preuve certaine de l'impression qu'on leur fait. Vladimir connut en peu de jours toutes les sociétés de Montpellier ; il s'attendait bien à y produire de l'effet, mais il était loin de penser qu'il deviendrait l'objet exclusif de l'attention géné-

rale ; un rôle si inattendu l'embarrassait et l'impatientait. Il n'est point rare de trouver cette sorte de timidité dans les êtres qui ont une forte dose d'amour-propre ; la crainte qu'il ont de rester-au-dessous de ce qu'ils veulent paraître, les rend circonspects, et les gêne dans leurs actions et dans leur manière d'être. Vladimir, fatigué d'être le point central des regards et de l'attention générale, résolut de s'éloigner des sociétés où les dames le condamnaient à causer, et possédaient beaucoup trop bien, selon lui, l'art de multiplier les sujets de conversation. Ce n'était certainement pas ce qui convenait au comte: non qu'il manquât de moyens, mais parce qu'étant rarement de l'avis d'un autre, il aimait à discuter vivement ; lorsqu'il était à son aise, il se laissait même aller souvent à la dispute : la bonne éducation qu'il avait reçue n'a-

vait pas pu détruire en lui ce défaut, qui était devenu presque un besoin; cependant le desir de se montrer toujours à son avantage, le tenait en garde contre lui-même, lorsqu'il se trouvait avec des personnes qui avaient le ton de la bonne compagnie; mais cette contrainte le faisait souffrir : aussi s'en dédommageait-il amplement dans l'intimité. Las d'entendre tous les jours des phrases et d'être obligé d'en faire lui-même, il se disposait déjà à ne plus fréquenter désormais que la mauvaise compagnie dans laquelle il trouvait plus de bonhomie, lorsqu'une circonstance fit évanouir son projet. Laure était retenue chez elle, depuis plusieurs jours, par une légère indisposition. Son absence, et surtout l'arrivée du comte russe l'avaient presque fait oublier. Vladimir rencontra le comte d'Eriant chez Saint-Léon, qu'Hyppolite avait connu

pendant son séjour à Paris. Le comte russe l'ayant trouvé fort à son gré lui demanda la faveur d'être reçu chez sa femme et sa mère : il s'y rendit le jour même. L'âge et l'air de bonté de la vieille comtesse d'Eriant firent une vive impression sur Vladimir : il crut, en la voyant, revoir sa mère qu'il chérissait, et cette ressemblance lui fit trouver la conversation de cette vieille dame mille fois plus aimable que celle des jolies femmes qu'il avait rencontrées jusque-là. Profondément touché de son accueil, il se promit de la revoir souvent. C'est dans cette disposition d'esprit et de cœur qu'il se rendit auprès de Laure. Son attendrissement prit auprès d'elle un autre caractère : sa tête s'exhalta, son cœur fut oppressé ; il craignit de ne plus avoir le courage de s'éloigner de cette maison. Laure, encore un peu souffrante, était à demi-couchée sur

un divan, dans un cabinet élégant et pittoresquement arrangé. Son petit bonnet formant une espèce d'auréole autour de son visage, son teint pâle, ses cheveux partagés sur le front, le schal bleu qui l'enveloppait et qu'elle serrait sur sa poitrine, lui donnaient l'air recueilli et noble que l'on trouve dans les vierges de Sasso Ferrato. La baronne de Saint-Elly, assise auprès d'elle, brodait à la lueur d'un flambeau à capuchon; et sir George, humblement agenouillé sur un marche-pied, tenait les ciseaux de la baronne, prêt à couper les bouts des fils de sa broderie. Vladimir, qui n'avait rencontré sir George dans aucune société, sourit en le retrouvant dans cette humble attitude. La conversation devient très-animée, on ne perd pas le temps à faire des phrases, on rit de bon cœur; et la baronne, fière d'avoir à ses pieds un

adorateur aveugle de ses attraits effacés, parle avec plus de grâce et plus de vivacité que jamais. Elle s'amuse comme à son ordinaire à taquiner sir George qui s'en défend comme il peut, et ne contribue pas faiblement à entretenir la gaîté dans cette aimable société.

C'était le premier anglais que Laure voyait de sa vie, son langage serré, cet abandon, ce bégaiement, lui paraissaient aussi singuliers que piquans. Vladimir fit bien moins d'impression sur elle, parce qu'elle ne lui trouva rien de singulier ni de risible, et que l'on sait que le rire était son plus doux passe-temps. Elle ne le trouva que bien, tandis que Vladimir, épris, enchanté d'elle, la tint pour la plus jolie femme de France et de l'Europe entière.

Avant de rentrer chez lui, il en était ou croyait en être déjà passionnément

amoureux ; et le résultat n'est-il pas le même? N'en voit-on pas la preuve dans les pays septentrionaux? Les têtes du nord sont aussi romanesques que celles du midi sont ardentes ; le cœur et la tête des habitons du midi s'enflamment au même instant; chez les habitans du nord, c'est l'imagination qui influe sur le cœur. De même que la terre, dans les climats glacés, exige plus de culture que sous un beau ciel, les sentimens d'un habitant du nord ont besoin d'être stimulés par des pensées romanesques et exaltées, tandis qu'un rien suffit pour allumer une vive passion dans un cœur du midi. Les poésies d'Ossian n'ont certainement pas le même caractère que celles de l'Arioste. On voit dans les premières une imagination vive, mais sévère comme le froid des montagnes, et forcée comme les productions

d'un sol ingrat: et l'on trouve dans les autres la fougue du génie qui a puisé sa source dans un cœur brûlant, et qui n'a point travaillé pour produire.

Saint-Léon, occupé à recueillir des notes intéressantes, ne s'était point encore présenté chez la comtesse d'Eriant : mais son ami vint lui parler avec tant d'enthousiasme de cette femme charmante, qu'il se hâta de quitter encre, plumes et papier, pour offrir ses hommages à la beauté, objet constant de son culte. Nous l'avons dit, Saint-Léon aimait à voir les belles femmes, comme on aime à considérer un chef-d'œuvre ; et ne se serait pas plus pardonné de manquer l'occasion d'admirer un beau visage, que de négliger celle de voir un tableau de Raphaël, ou la maison carrée à Nismes.

Les deux amis devinrent en peu de temps les habitués de la maison

d'Eriant. Laure les voyait tous deux avec plaisir ; mais la conversation de Saint-Léon lui plaisait d'avantage. Il était Français ; et toute langue, sur-tout la langue française, a ses demi-mots, ses choses de convention, ses *sous-sentendus* du langage familier qui échappent quelquefois à un étranger. Les livres où l'on apprend les langues étrangères, ne nous enseignent point les niaiseries fines du dialecte des salons ; et en amabilité comme en peinture, chaque école a son coloris. Saint-Léon racontait à merveille ; et Laure, dont l'instruction avait été négligée, et qui avait en conséquence fort peu lu, l'écoutait avec l'attention et l'intérêt qu'on apporte à la lecture d'un livre instructif et amusant. Saint-Léon avait encore un grand avantage sur son ami ; il n'était point amoureux, et l'on sait que l'esprit est rarement

libre quand le cœur ne l'est pas. Il admirait la beauté de Laure : sa bonté, sa gentillesse et ses grâces naïves l'intéressaient vivement ; mais il démêlait ses défauts à travers ses charmantes qualités : il l'aurait desirée plus instruite et moins dissipée; en effet, son imagination était trop vive pour son esprit ; et elle l'emportait beaucoup trop dans la balance. Cette femme intéressante, mal dirigée dans son enfance, traitée par son mari comme un enfant gâté, dont on néglige les défauts pour éloigner de lui toute contrariété, était effectivement telle que Saint-Léon l'avait jugée ; ce qui faisait qu'elle n'avait de mesure en rien, et qu'elle ne savait jamais ni s'avancer à propos, ni s'arrêter lorsqu'il le fallait.

Laure ne s'apercevait point de la passion qu'elle avait inspirée à Vladimir : le voyant successivement gai,

pensif, contrariant, silencieux ou empressé, elle lui croyait un caractère capricieux, et quelquefois il lassait sa patience. La pauvre Laure, victime d'un tribunal dont elle ne connaît ni la puissance ni la malice, continue à mener le même genre de vie, et Vladimir, quoique sans aucun espoir de faire partager son sentiment, puisqu'il n'était pas même parvenu à le faire remarquer de celle qui en était l'objet, est cependant plus amoureux de jour en jour; l'heure où il peut se rendre auprès de Laure est la seule qui compte pour lui dans la journée. Il ne desire que la regarder et l'entendre, et tout ce qui n'est point elle, ne lui est plus rien. Saint-Léon, dont il craignait les avis, et que, par conséquent, il évitait constamment, parvint un jour à lui parler de Laure. « Qu'es-» pérez-vous de vos soins, lui dit-il.

» Ne voyez-vous pas que vos vœux
» se sont mal adressés ? Pure comme
» un enfant, Laure ne sait même pas
» comprendre le sentiment qu'elle
» vous inspire, et si elle en était ins-
» truite, peut-être ne voudrait-elle
» plus vous revoir. J'ai bien étu-
» dié son caractère : elle a l'imagina-
» tion vive ; elle aime le monde, les
» plaisirs, tout ce qui l'occupe vive-
» ment ; mais il y a, entre elle et le
» mal, une barrière insurmontable ;
» cela est si vrai qu'elle ne croit pas
» même qu'il puisse exister. Mon cher
» Vladimir, renoncez à l'espoir de la
» séduire ; elle nous convertirait plu-
» tôt à la vertu, que nous ne pour-
» rions lui faire concevoir qu'on
» puisse y manquer. — Moi, préten-
» dre la séduire ! s'écrie Vladimir :
» non, non, Saint-Léon, ne le croyez
» pas : je l'adore, je la respecte, je
» ne prétends rien que l'aimer en si-

» lence, et lui consacrer toutes mes » pensées, ma vie entière. Je sais » qu'elle est sage : elle est mieux que » sage, elle est céleste . . . Et moi, je » suis le plus malheureux des hommes. » —Voila bien le langage d'un amant, » dit Saint-Léon, aimer sans espoir. » Ah ! mon cher Vladimir, cherchez » à vous guérir, et je vous croirai de » bonne foi. »

La baronne voyait avec dépit que malgré les noirceurs qu'elle répandait sous main, sur le compte de Laure, celle-ci était toujours la plus belle et la plus remarquée ; que même, malgré ses détracteurs, elle était fort accueillie par les personnes qui tenaient maison, parce que les plaisirs semblaient ne suivre qu'elle, et déserter tous les lieux qu'elle ne fréquentait point. L'artifieuse baronne imagina d'éclairer Laure sur la passion de Vladimir : entraîner

cette femme simple et naïve, et se venger de Saint-Léon, qu'elle supposait mal-à-propos être le rival du comte russe, étaient à ses yeux des raisons plus que suffisantes pour suivre son projet ; la naïveté et la vive imagination de Laure l'assuraient de la réussite de ce plan. L'esprit plein de ce méchant projet, elle se rend chez Laure ; son étonnement est égal à son dépit, en y rencontrant Saint-Léon, bien avant l'heure où il s'y rendait ordinairement. Il parlait bas à la jeune comtesse, qui l'écoutait avec beaucoup d'attention, et qui reçut la baronne avec froideur et embarras : celle-ci, affectant la gaîté, mais ne respirant que vengeance, parut ne pas s'en apercevoir, et Laure, en l'écoutant, reprenait peu-à-peu son air serein et son ton amical. Le moment désiré a sonné pour le tendre Vladimir ; il arrive, tout plein d'a-

mour, cherchant, comme toujours, à lire dans les yeux de Laure ce qu'elle éprouve en le voyant; mais à peine a-t-il fixé sur elle son langoureux regard, que la baronne, prétextant une affaire qui l'obligeait à rentrer chez elle, lui demanda de l'y accompagner. Furieux d'être forcée de s'éloigner de celle qu'il était si heureux de revoir, il maudissait, chemin faisant, et la politesse et l'usage, quand le baronne fit tomber la conversation sur le caractère de Laure, ses habitudes, ses défauts et ses qualités. Bientôt ces récits l'intéressent à tel point qu'il ne songe même plus à quitter la baronne : celle-ci cependant, sait, tout en l'entretenant de l'objet qui l'enflamme, diminuer par degrés, et même sans qu'il puisse s'en apercevoir, le respect que Laure lui avait inspiré. Elle dépouille adroitement l'idole de toutes les perfections que

lui prêtait un adorateur passionné ; mais discret ; et parvient, non seulement à lui faire avouer que Laure lui a inspiré l'amour le plus vif, mais même à lui faire concevoir des espérances coupables. La confiance qu'il avait en lui-même avait été ébranlée auprès de la pureté et de la candeur; l'amour l'avait presque éteinte : mais elle se réveilla tout-à-fait par les ruses de la baronne, qui, comptant sur le vague qui règne toujours dans les idées d'un homme bien amoureux, et craignant le mépris, non par honneur, mais par orgueil, affecta de prendre avec lui le ton de la bonhomie, et feignit de croire que Vladimir n'avait d'autre prétention que celle de se faire plaindre sans espérer rien de plus. « Elle cher-
» chera à alléger votre peine, lui dit-
» elle ; elle vous plaindra ; et quand
» on aime comme vous, a-t-on be-

» soin de plus ! — Aime-t-elle son » mari ? interrompit Vladimir en » tremblant.—Son mari! oh non ; elle » ne l'a jamais aimé, reprit la ba- » ronne ; et comme cette pauvre en- » fant n'a reçu aucun principe, il est à » craindre que le desir excessif qu'elle » a de plaire, ne l'entraîne plus loin » qu'elle ne pense. Il serait presqu'à » desirer qu'un sentiment tendre la » guérît de cette coquetterie que je » redoute pour elle. Il me semble la » voir courir au bord d'un précipice » dont elle ne connaît pas le danger, » tandis que si elle avait une passion » dans le cœur, elle serait plus sur ses » gardes, et par conséquent cour- » rait moins de risques. » Vladimir admira la justesse d'esprit de la baronne, et trouva la métaphore admirable, parce qu'elle flattait son amour et sa vanité.

Lorsque la baronne avait trouvé

Saint-Léon parlant bas à la comtesse d'Eriant, et qu'elle s'était aperçue de la froideur de son premier accueil, c'était d'elle dont il était question. Saint-Léon avait pris la parti d'avertir la trop confiante Laure des propos que la baronne avait tenus contre elle. Laure en fut affectée d'abord ; mais comme il lui en coûtait trop de renoncer à la bonne opinion qu'elle avait conçue de sa perfide amie, elle chercha, dans son esprit, mille raisons d'absoudre celle qui travaillait à la déshonorer ; et se persuada bientôt que les ennemis de la baronne l'avaient calomniée, et que Saint-Léon, qui ne l'aimait pas, les avait crus trop légèrement. Le desir de se venger fit commettre à la baronne la première maladresse qu'elle eût fait de sa vie. Elle, en qui tout est calcul, ne prévoit pas qu'un homme aussi fin que désintéressé, veille à la

sûreté de l'être confiant dont elle veut égarer l'innocence ; et elle se décide, dès le lendemain matin, à écrire ces mots à Laure :

Venez me voir, mon amie ; j'ai fait la folie de recevoir une confidence qui vous regarde plus que moi. Vous seule pouvez prévenir les malheurs que je redoute. Venez.

Laure est saisie d'effroi en lisant ce billet ; et sans hésiter, se rend chez la baronne, qui affecte le plus grand trouble. « Ah ! mon amie, » dit elle, je tremble pour vous. » —Eh ! qu'est-ce donc, s'écrie Laure ; » expliquez vous, par pitié ! — Le » comte Vladimir sort de chez moi ; » ce soir même il doit se battre pour » vous.— Pour moi, grand Dieu ! — » Oui : monsieur de R*** a tenu des » propos infâmes sur votre compte ; » il a osé soutenir hautement que » vous étiez bien avec monsieur de

» Saint-Léon.— Bien avec monsieur » de Saint-Léon ! et quel mal trouvez-» vous donc à ce qu'on dise que je » suis bien avec un véritable ami, » un honnête homme comme lui ? — » Vous ne me comprenez pas, Laure ; » *être bien* dans le langage convenu, » c'est être en liaison ; en un mot, » on a dit que Saint-Léon était votre » amant.— Quelle atrocité ! s'écria » Laure ; et qu'ai-je donc fait à mon-» sieur de R*** pour qu'il me traite » ainsi ? » A ces mots le visage de Laure est inondé de larmes, et la baronne profite de ce moment pour lui conter à la hâte que Vladimir avait su les propos de monsieur de R*** ; et que ne pouvant souffrir qu'on osât attaquer une femme qu'il adore, il s'était rendu de suite chez monsieur de R*** pour lui apprendre à la respecter : que celui-ci était absent de Montpellier ; mais

devait revenir le soir même, et que Vladimir voulait retourner chez lui aussitôt qu'il serait revenu. Laure, en écoutant ce récit, est émue par la crainte, la surprise et la reconnaissance. Son ignorance des choses du monde l'empêche de faire la réflexion que si Vladimir avait dû effectivement se battre, il ne serait pas venu en prévenir la baronne; qu'un homme qui veut punir un insolent d'avoir osé attaquer, par ses discours, la personne qu'il aime, n'en fait point la confidence à l'amie de celle qu'il veut défendre, s'il est de bonne foi; et sur-tout avant d'avoir exécuté ce que son amour et son honneur lui commandent. Laure ne sait quel parti prendre. La baronne, après l'avoir laissée flotter entre plusieurs projets qu'elle combat ou qu'elle rejette, la presse de se décider à parler à Vladimir. « Ecrivez-lui de venir chez

» moi, dit-elle à Laure : vous le ver-
» rez, vous le calmerez : enfin il
» faut à tout prix le faire renoncer à
» un duel, qui, par l'éclat qu'il au-
» rait, vous perdrait pour toujours.—
» Que parlez-vous de moi ? reprit
» Laure ; dois-je penser à moi, quand
» il s'agit d'un homme, qui, victime
» d'une passion que j'ai eu le malheur
» de lui inspirer, va exposer sa vie
» pour moi ? d'un étranger qui de-
» vient mon défenseur contre un
» Français ? . . . Je ne dois plus son-
» ger qu'au moyen de sauver sa vie ;
» oui, je vais lui mander que je le
» verrai chez vous. » Et aussitôt elle se met en devoir de lui écrire.

Sir George, qui ne sait jamais rien de ce qui se passe autour de lui, parce qu'il ne s'embarrasse que de ce qui se fait au parlement d'Angleterre, dans l'Inde et aux États-Unis, arrive en ce moment, plus tendre que ja-

mais, serre la main de sa dame, qui le salue à peine, et qui lui dit, d'un ton assez sec, d'aller l'attendre dans son salon. Sir George s'empare des journaux, et obéit sans répondre. Laure écrit, en peu de mots, à Vladimir de venir, vers le soir, la trouver chez la baronne; elle lui parle de sa reconnaissance, de l'intérêt qu'elle prend à son sort, et du desir qu'elle a de lui parler. La baronne, de son côté, raconte par écrit à Vladimir ce qu'elle a imaginé pour faire connaître à Laure la passion qu'il a pour elle, et pour la décider à le voir dans la soirée même. Elle lui apprend que le prétendu duel a produit le meilleur effet; et qu'il falloit nécessairement avoir recours à un événement de cette nature pour frapper une imagination telle que celle de Laure: « N'attribuez ma dé-» marche, ajoute-t-elle, qu'à la pitié

» que vous avez su m'inspirer en me
» dépeignant un amour aussi désin-
» téressé que tendre. Ne manquez
» pas de vous rendre chez moi à
» l'heure indiquée. Je dois, aujour-
» d'hui même, sortir pour terminer
» une affaire importante ; si je tarde
» à rentrer, Laure vous tiendra com-
» pagnie. Armez-vous de sagesse ;
» n'abusez point de la reconnaissance
» que j'ai su lui inspirer pour vous,
» et de ma confiance en votre ex-
» trême délicatesse. »

Les deux billets furent aussitôt portés à Vladimir par le docile Anglais, qui se garda bien de se permettre aucune question. La baronne lui défendit de revenir de la journée ; et sir George, après avoir rempli sa commission, alla tristement secouer son chagrin en trottant et en galoppant dans la plaine.

La baronne, qui croyait avoir tout

fait pour la réussite de son projet, n'avait pas songé à la confiance que Laure avait en son mari, et qu'il était bien difficile d'empêcher sans se compromettre. Elle s'en avisa encore à temps, et sut lui persuader qu'en faisant part à Hyppolite de ce qui devait se passer, elle pouvait être la cause d'un autre duel entre lui et monsieur de R***. Quant à Saint-Léon, il devait nécessairement ignorer, selon elle, une histoire dont il était la cause innocente. La crainte de susciter un duel à son mari fait trembler la crédule Laure ; elle consent à garder le silence. En quittant la baronne, le souvenir de ce que Saint-Léon lui a dit la veille, revient involontairement tourmenter son esprit : intimidée par la perfide, elle n'ose ouvrir son cœur à son mari, et craint de parler à Saint-Léon. Triste et pensive, elle rentre chez elle, et

demande en tremblant si Hyppolite est chez lui. L'idée de devoir lui cacher ses actions lui est insupportable; et pour la première fois de sa vie, elle est satisfaite en apprenant qu'il est sorti. « Vladimir m'aime, se dit-» elle : si j'allais, par l'entrevue que » je vais lui accorder chez la baronne, » lui faire croire que je partage son » sentiment ? . . . Pourquoi exige-» t-elle de moi ce pénible mystère? . . » Saint-Léon m'a dit de me défier » d'elle ; il la croit fausse . . . Dois-je » donc douter de son amitié pour » moi ? » Une réflexion en amène d'autres ; la chaîne des pensées se forme, et la vérité se développe à nos yeux. Laure, livrée pour la première fois à elle-même, passe, de la plus grande sujétion, de la plus entière confiance, au doute et même à la défiance.

Les heures s'écoulaient rapidement;

celle où elle doit se rendre chez la baronne n'est plus éloignée ; et sa pénible incertitude allait toujours croissant. On annonce Saint-Léon ; son nom la glace ; il entre, et son agitation se peint sur son visage. Elle craint de rompre le silence, et n'ose presque le regarder. « Je sais tout, » madame, lui dit-il; vous êtes indi- » gnement trompée. Voyez ce que » l'on tramait contre vous : lisez. » Il remet le billet que la baronne avait écrit à Vladimir pour accompagner celui de Laure. En prenant ce fatal billet, ses mains tremblent, et après l'avoir lu, elle le regarde fixément sans presque le comprendre: ce qu'elle sent fortement, c'est que le baronne est une femme perfide; et cette conviction la rend immobile, incapable de penser. Saint-Léon la supplie alors de ne point confondre, dans son indignation, Vladi-

mir avec la perfide baronne. Il lui apprend que son ami est véritablement inconsolable d'avoir donné lieu à cette trame odieuse ; qu'à la réception du billet de la baronne de Saint-Elly, tous ses sentimens d'honneur s'étaient soulevés contre l'idée de tromper une femme adorable ; qu'il était venu sur-le-champ lui remettre ce billet, en le priant de le porter à Laure ; et que jamais il n'aurait osé concevoir la moindre espérance sans les insinuations de la baronne, qui seule avait égaré sa raison ; « il ré-
» pète, ajoute Saint-Léon, qu'il ne
» se pardonnera jamais d'avoir pu
» flétrir, même par la pensée, un être
» comme vous : il se trouve indigne
» de vous revoir, et s'éloigne pour
» toujours de Montpellier. Mais il
» vous demande, madame, de ne pas
» le priver de votre estime, sans la-
» quelle il ne pourrait vivre. » Laure

écoute ce récit avec attendrissement; l'action loyale de Vladimir la touche; son imagination lui fait voir dans ce jeune étranger, un vrai chevalier, un Bayard, qui respecte la candeur et la vertu. Elle l'élève même au-dessus du héros-chevalier, en se disant que Vladimir est amoureux, et que Bayard ne l'était pas : la femme la plus vertueuse prend toujours une vive part aux chagrins qu'elle cause à un amant malheureux. En songeant au passé, Laure est étonnée elle-même d'avoir été si long-temps la dupe de la baronne; elle voudrait aller l'accabler de reproches; mais Saint-Léon l'en détourne, et elle se décide enfin à lui renvoyer le billet qu'elle a entre les mains, en y mettant l'adresse de sa propre écriture. Comme tout être faible, quand il prend un parti violent, Laure se trouve dans un état d'agitation dif-

ficile à exprimer. L'ascendant que la baronne a su prendre sur son esprit lui fait confondre l'empire de la séduction avec celui de l'amitié ; et cette méprise de sentiment rend sa situation plus pénible. Aussitôt qu'elle a renvoyé le billet à la baronne, l'idée qu'elle peut un jour la rencontrer, lui inspire presque de l'effroi : elle redoute l'esprit insinuant de la femme qui a su lui en imposer pendant si long-temps ; elle ne se croit pas en mesure de lui résister, et craint, en restant à Montpellier, de retomber sous sa dépendance malgré elle. En vain Saint-Léon cherche-t-il à la tranquilliser ; l'expression de la mélancolie se répand dans tous ses traits, et l'amitié est forcée de s'en remettre au temps du soin de ramener le calme dans ses esprits.

On sait que Laure avait écrit à Vladimir ; et son billet, tracé à la

hâte, dans un moment où elle tremblait pour sa vie, disait peut-être plus qu'elle ne le pensait elle-même. Elle eut un instant l'idée de le lui faire redemander ; mais ce léger scrupule s'évanouit devant la crainte de donner une marque de défiance à un homme qui venait de lui prouver sa loyauté. Peut-être aussi aima-t-elle mieux oublier son billet que d'être elle-même oubliée. Elle laissa partir Saint-Léon sans lui en dire un mot.

Lorsque Hyppolite apprit tout ce qui s'était passé, il fut sincèrement affligé des chagrins que sa chère Laure venait d'éprouver ; il la plaignit de tout son cœur, maudit la baronne, et se livra à des réflexions philosophiques sur le caractère des femmes, presque toujours extrême ; ou généreux, ou perfide, ou faible à l'excès.

Vladimir, cependant, s'éloigne de

Montpellier: son esprit est sombre, son cœur est serré ; mais l'honneur et son amour-propre sont également satisfaits : le premier lui ordonnait de dévoiler a Laure l'imposture inventée par le vice : il l'a fait ; il est content de lui-même ; le second lui fait éprouver la satisfaction que doit inspirer l'idée d'être aux yeux de la femme qu'on aime un vrai et loyal chevalier : il se flatte même de lui paraître un peu héros de roman.

La baronne de Saint-Elly, dévorée de rage, et voyant qu'elle est dévoilée aux yeux de Laure, projette une vengeance, et s'arrête à la plus facile, qui est la calomnie : plus prompte que la renommée, celle qu'elle a inventée se répand de bouche en bouche. On répète en tout lieu que Laure, après avoir partagé la passion de Vladimir, l'avait sacrifié à Saint-Léon, et que le comte russe

était parti de dépit. La baronne ajoute que le scandale de la conduite de Laure étant devenu insupportable, elle avait rompu avec elle pour ne plus en être témoin. Personne ne veut croire à la pruderie de la baronne, mais on croit à la calomnie, et cela lui suffit.

Hyppolite et Saint-Léon, préparés à sa vengeance, et attentifs à la repousser, apprennent bientôt les horreurs qu'on débite sur le compte de Laure. Hyppolite, plus affligé du chagrin de sa femme que de ces bruits qu'il méprise, court chez la baronne de Saint-Elly, l'accable de reproches, et la quitte en lui déclarant que si elle ne dément pas hautement la calomnie qu'elle a répandue, son portrait, écrit avec toute l'éloquence du ressentiment, serait mis dans les papiers publics, et son nom livré au mépris général.

La baronne, anéantie, confondue, se voyant forcée à démentir ce qu'elle avait avancé, dit à tout le monde qu'elle a jugé Laure trop légèrement, que les apparences étaient seules contre elle, et que tout récemment elle en avait eu la preuve. On apprend bientôt l'histoire telle qu'elle s'est passée; et la baronne, honteuse du rôle qu'on lui a fait jouer, se décide à partir pour Paris, dans l'espoir de rester inconnue au milieu de ce petit univers, où tous les individus, bons et méchans, sont confondus et oubliés. Elle emporte avec elle le mépris des uns et la haine des autres; et s'exile à jamais de la ville témoin de sa gloire et de son avilissement.

Laure, malgré les soins d'Hyppolite et de Saint-Léon, ne peut se consoler d'avoir été si indignement calomniée. Toujours exagérée, elle

prend en horreur le monde et les hommes; et déclare qu'elle veut se retirer pour la vie, dans le triste château de Livry, chez sa vieille tante; persuadée qu'en restant à Montpellier, elle y mourrait de chagrin. Hyppolite, effrayé, consentit à tout sans replique, mais se promit bien, tout bas, de chercher à la distraire d'un pareil projet. Il mit Saint-Léon dans ses intérêts; et ils couvinrent entre eux d'essayer de lui donner le goût de la lecture: on l'engagea à se former elle-même une bibliothèque, composée de livres agréables et instructifs, pour l'emporter dans sa retraite. Comme toute nouveauté, cette occupation produisit en elle un enthousiasme qui diminua bientôt le desir qu'elle avait d'aller vivre dans le château de sa tante. Hyppolite et Saint-Léon l'initiaient, de jour en jour, dans les se-

crets de l'étude, sans qu'elle pût se douter que c'étoit pour la dégoûter de son projet. La curiosité de Laure, qui avait été jusque-là ou éteinte par l'ennui, ou dirigée vers des objets futiles, saisissait avec empressement les lumières qu'on voulait lui donner: bientôt elle n'aima que l'étude ; et son seul regret fut de ne pouvoir tout embrasser à la fois.

Les dames de Montpellier, qui avaient répété les calomnies inventées par la baronne de Saint-Elly, se gardaient bien de s'avouer coupables en lui faisant la moindre avance. Elles attendaient qu'elle vint les trouver, et lui savaient mauvais gré de son nouveau genre de vie, tandis que les jeunes gens la regardaient comme une reine détrônée, dont on parle encore avec un reste d'égards, mais qui n'a plus de droit à des hommages.

Laure ne se montre dans aucune société, et ne vit que dans ses livres; elle apprend à connaître avec Saint-Léon tous les grands poètes français. Son mari s'occupe avec elle de l'histoire et de l'astronomie; il ne peut s'empêcher d'y glisser aussi quelques notions de la science qu'il préfère à toutes les autres, celle des mathématiques: mais il fallut bientôt qu'il y renonçât pour ne pas perdre le fruit de tous ses soins; car l'imagination de Laure fut effrayée des logarithmes et des racines carrées; et les leçons d'Hyppolite commençaient déjà à la faire bâiller; son zèle allait diminuer, lorsque Saint-Léon s'avisa de lui faire lire les beaux vers de Pétrarque: il parla de Vaucluse. De ce moment, Laure n'eut d'autre idée que celle d'aller visiter ces lieux consacrés à Pétrarque, dont le souvenir est tout amour, génie et grâce.

L'histoire de ses amours poétiques occupa tous ses esprits. Elle voulut partir. Il fut décidé qu'on irait voir ensuite les monumens antiques qui se trouvent à Nismes ; mais ce dernier projet l'occupait faiblement. Elle se souciait peu des anciens et des ruines ; les uns lui paraissaient sérieux, et les autres tristes. C'en était assez pour la dégoûter et des uns et des autres.

Laure, dans sa tristesse, s'était hâtée d'annoncer son arrivée à sa tante ; son desir d'y aller s'était évanoui bientôt ; mais elle ne pouvait manquer à sa promesse ; car l'imagination plus que passive de madame de Sivry aurait trouvé fort extraordinaire qu'on préférât Pétrarque à elle, et qu'on renonçât pour Vaucluse à venir dans son vieux château. Il fallut donc commencer par y aller. Saint-Léon, toujours soumis à la volonté des dames,

fut prié d'être du voyage, et l'on partit.

Nouveaux discours, nouveaux commentaires, aussi méchans que sots, furent répandus à cette occasion sur le compte de Laure, qui, au moindre mouvement, attirait tous les regards sur elle. Pour ne point réveiller la médisance, elle aurait dû rester au milieu d'une société qui avait flétri sa réputation, et lui faire un holocauste de tout ce qui pouvait la consoler du mal qu'elle en avait reçu. Son voyage fut traité de folie, d'extravagance : on ne se souvenait plus de tout ce qu'on lui avait fait souffrir, et on ne lui pardonnait pas de s'en rappeler encore.

Pendant qu'on analysait ainsi ses actions, Laure s'éloignait avec ses deux aimables compagnons de voyage. Montpellier lui était devenu odieux ; elle était contente de quitter cette

ville ; et son mari jouissait de voir ses idées mélancoliques se dissiper et fuir loin d'elle, comme la vue des objets devant lesquels ils passaient rapidement.

Après quelques jours d'un voyage plein d'agrémens, ils arrivèrent au château de Sivry. Le cœur de Laure palpite à la vue de la vieille tour du château : en passant sur le pont du fossé, et lorsqu'elle voit s'ouvrir la porte de la sombre cour, ses larmes coulent ; elle descend avec vitesse, monte, vole plutôt, et sa tante vient au devant d'elle dans la grande salle d'entrée ; mais après l'avoir embrassée : « Pourquoi, lui dit-elle, courir et » vous échauffer ainsi ? Vous allez » vous rendre malade. » Ces mots furent suivis d'un sermon sur le défaut des jeunes personnes qui se livrent trop facilement à de vives émotions.

On pense bien qu'à ces mots, celle

que Laure avait éprouvée se calma tout-à-fait. Saint - Léon devina, du premier abord, la mesure d'esprit de madame de Sivry, et abonda dans le sens de ses idées gauloises, pour s'en amuser tout bas : et madame de Sivry, qui le croyait de bonne foi, le trouva fort aimable, parce qu'il voulut bien l'écouter.

Laure conduisit Hyppolite dans tous les coins du donjon, pour reconnaître les endroits témoins des jeux de son enfance. Elle est dans sa chambre d'étude ; elle montre à son mari ses cahiers, dont chaque ligne, chaque rature, est pour elle un souvenir. Elle feuillette ses cartes, ses dessins ; elle revoit même avec attendrissement son livre de grammaire qui lui avait toujours été odieux ; et tout en riant aux éclats, laisse tomber une larme sur sa grande poupée.

Ils passèrent quelques jours chez

madame de Sivry, qui leur fit les honneurs de chez elle avec sa disgrâce ordinaire; mais, en revanche, avec toutes les cérémonies d'étiquette qu'on rencontre en province.

La vieille comtesse d'Eriant vivait depuis peu dans un château situé près des sources du Tarn. Elle devait en partir dans quelques jours pour se rendre à Paris. Laure oublia la répugnance qu'elle avait pour rendre des devoirs, et alla trouver sa belle-mère, dont l'aimable réception, bien opposée à celle de madame de Sivry, la retint jusqu'au moment du départ de cette respectable dame, qui savait embellir la vieillesse par l'indulgence et la douce gaîté.

Laure et ses compagnons de route se dirigèrent vers Avignon à travers les prairies et les côteaux couverts de vignes, qui bordent tous les chemins de cette province.

A la vue des murs élégans d'Avignon, Laure se croit transportée aux jours heureux des troubadours : comme les belles proportions d'un édifice nous rappellent le temps des anciens, de même les créneaux, les tourelles, retracent à notre mémoire le temps de la chevalerie : temps heureux, favori des femmes, où les hommes trouvaient dans leur doux servage la récompense de leurs pénibles travaux.

La lune éclairait les murs de la ville, et se réfléchissait dans le fleuve; elle se montrait à travers les arbres touffus qui ombragent ces murs de charmante structure : un calme parfait régnait par-tout, et n'était interrompu quelquefois que par un vent léger, qui agitait le feuillage et formait des cercles ondoyans sur la surface du Rhône.

Laure brûlait d'impatience de se

rendre à la fontaine de Vaucluse; car rien ne l'arrêtait à Avignon. Le tombeau de la célèbre Laure est détruit; le palais des Papes est en ruine.

Une légère cariole les conduit à Vaucluse. L'amphithéâtre d'énormes rochers qui l'entoure, s'offre de loin à leur vue. Cette masse imposante parle autant à l'ame qu'à l'imagination; un ruisseau charmant, qui forme des torrens et de petites cascades, roule ses ondes bleuâtres au milieu des prairies parsemées de fleurs, et coupées par des groupes d'oliviers et de mûriers. Il conduit nos voyageurs vers la patrie des amours poétiques. Laure saute de la cariole, et s'élance vers un chemin rocailleux, qui passe entre un mur élevé par la nature et le ruisseau de la Sorgue, sur la rive droite duquel on voit le château ruiné des ducs de Vaucluse.

L'onde, qui se précipite en écumant sur des pierres amoncelées, forme un coup-d'œuil des plus pittoresques. Nos voyageurs abordent en silence la tranquille fontaine qui surmonte la cascade; au milieu d'elle s'élève une colonne de pierre blanche, dédiée à Pétrarque. Un rocher d'une énorme élévation s'arrondit en demi-cercle d'un côté de la fontaine: on regarde avec émotion les masses imposantes qui semblent mettre à l'abri des outrages du temps les souvenirs que ce lieu renferme. Laure, fatiguée de considérer une nature sévère et aride, tourne les yeux vers la rive opposée de la Sorgue. Elle y voit un jeune homme, qui, précédé par un paysan, marchait le long de la rivière. Qu'on juge de sa surprise en reconnaissant, dans ce jeune homme, le beau Vladimir, que le sort semblait y avoir

conduit tout exprès. Lorsqu'il aperçoit nos trois voyageurs, il s'arrête sur l'autre bord, aussi stupéfait que Laure et Hyppolite. Cette scène muette se prolongea pendant quelques instans ; mais Laure trouva la rencontre si singulière, la physionomie de Vladimir si plaisante en ce moment, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire ; et la gaîté de Laure finit par se communiquer à tous les autres.

Hyppolite, trop sage pour être jaloux, va trouver le comte russe, l'embrasse, et l'entraîne avec lui. Vladimir, encouragé par l'accueil que lui fait le mari de Laure, se laisse conduire vers elle ; il ose à peine lever les yeux sur cette femme qu'il a tant aimée ; mais Laure, en lui parlant de Vaucluse, de Pétrarque, de ses sonnets, fait disparaître son embarras. On admire encore la beauté du

site, on s'assied au bord de la fontaine; l'un dessine, l'autre récite des vers; le troisième chante la jolie romance de Boyeldieu, où l'on fait parler les rochers de Vaucluse: Laure croit voir errer, autour d'elle, l'ombre de cette femme célèbre, dont elle est fière de porter le nom. Elle se plaît à répéter ce nom que le poète a redit tant de fois dans cette délicieuse retraite, où leurs ames semblent avoir laissé quelque chose d'elles-mêmes.

Un état d'exaltation ne peut se prolonger: les esprits se calment, les imaginations se refroidissent: Saint-Léon donne le signal du repas.

La journée s'était écoulée sans qu'on s'en aperçût, et le soleil commençait à décliner: on se décide, quoiqu'à regret, à s'éloigner de Vaucluse. Laure marche lentement, et regarde souvent derrière elle.

Nos voyageurs reprirent le chemin d'Avignon ; et Vladimir, retenu par le comte d'Eriant, se laisse conduire avec autant d'obéissance qu'un enfant, auquel on vient de pardonner d'avoir fait des sottises. Le sacrifice qu'il s'était imposé en s'éloignant de Montpellier, l'avait, contre sa propre attente, entièrement guéri de sa passion. Sa pensée était bien éloignée de Laure, au moment où il arriva à Vaucluse ; et lorsqu'elle l'aperçut, marchant d'un air distrait vers la fontaine, il songeait à une jolie femme qu'il avait rencontrée dans une societé de Nismes, et se reprochait de n'avoir pas eu la fantaisie d'en devenir amoureux. A son arrivée à Avignon, Hyppolite reçoit une lettre du Languedoc ; elle était de sir George. Nos voyageurs se réunissent pour l'entendre, et on lit ce qui suit :

Mon cher, je suis logé dans votre appartement : je suis sûr que vous en serez bien aise. Je m'y suis installé en votre nom : j'étais mal à l'auberge ; on y faisait trop de bruit. J'ai le *spleen ;* je ne voudrais voir que vous et votre femme. La perfide que j'aimais m'a abandonné ; elle est partie sans m'en prévenir. J'arrive chez elle le lendemain de son départ ; on me dit qu'elle a pris le chemin de Paris. Je me jette dans ma voiture de voyage et cours sur la route de la capitale. Mais arrivé à Nismes, j'ai changé de résolution, pensant que la baronne ne valoit pas la peine que je courusse après elle : je ne la crois pas très-bonne. Qu'en pensez-vous? Ne le dites pas à votre femme. elle est son amie. Vous devez être à Avignon: écrivez-moi où vous allez ensuite ; je viendrai vous rejoindre. Bonjour, mon cher.

P. S. Le comte et Saint-Léon m'ont aussi abandonné ; je ne sais où les trouver. Je deviens fou d'ennui.

Le style de cette lettre et la manière d'agir de sir George les amusa tous infiniment ; les trois amis se hâtèrent de lui écrire tous ensemble,

pour lui donner rendez-vous à Nismes.

Laure, suivie de ses compagnons de voyage, parcourt les environs d'Avignon; elle va plus d'une fois sur les bords de la Durance, près de la chartreuse de Bompas, ancien séjour des Templiers, de chevaleresque et touchante mémoire. Lorsqu'ils prirent le chemin de Nismes, en s'approchant du pont du Gard, une discussion s'engagea entre Laure et Saint-Léon sur les anciens et les chevaliers. L'un était profond admirateur de l'antiquité, l'autre n'aimait que les créneaux et les tourelles. « Vos » Grecs, et sur-tout vos Romains, » disait-elle, ont toujours les sourcils » froncés, et si parfois ils sourient, » c'est toujours d'un air sardonique. » Leurs monumens, dont je n'ai » encore aucune idée, doivent être » aussi sombres qu'eux. » Saint-

Léon lui répétait en vain que ce qui tenait à l'histoire des chevaliers ne pouvait intéresser davantage, que ce qui nous rappelle Périclès et César. « Comment, disait-il, ne » point desirer connaître ces édifices, » chargés de siècles et de grands sou- » venirs historiques, qui nous ap- » prennent à suivre, dans tous les » genres, les progrès des peuples » anciens. J'admire, comme vous, » l'amour des chevaliers pour les lois » sacrées de l'honneur. Mais ont-ils, » comme les anciens, travaillé à faire » fleurir les arts dans leur patrie? » nos chevaliers français ne perdi- » rent-ils pas même le goût de la » chevalerie, aussitôt qu'ils durent » en partager l'honneur avec les » hommes de lettres?—Et comptez- » vous pour rien, reprit Laure avec » vivacité, le respect qu'ils avaient » pour les dames, leur constance et

» les hommages qu'ils nous rendaient? » tandis que vos peuples antiques » s'embarrassaient fort peu de cette » noble galanterie, qui, selon moi, » est la base de toutes les lumières. » On pense bien qu'il était difficile, à un homme comme Saint-Léon, de combattre un pareil argument. On apercevait déjà les arches du pont antique, témoin de la grandeur des Romains. Saint-Léon voit avec plaisir l'étonnement se peindre sur la physionomie de Laure; il lui fait admirer la noble construction de cet édifice, qui, réunissant deux montagnes, s'élève en triple rang d'arcades au dessus de l'humble rivière du Gard: Laure a bientôt, oublié Vaucluse et ne rêve plus qu'antiquité.

En sortant d'un bois sur la route de Nismes, nos voyageurs voient venir au devant d'eux un homme à cheval, presque couché sur le cou

de sa monture : c'est sir George Kley qui descend de cheval, arrête la voiture, serre avec force la main de chacun de ses amis ; et, sans témoigner la moindre surprise en retrouvant Vladimir et Saint-Léon dans la voiture de la comtesse d'Eriant, après avoir pensé ne les revoir jamais, remonte sur son cheval et les précède au grand galop. Le lendemain de leur arrivée à Nismes fut consacré à parcourir la ville, à voir les antiquités qu'elle renferme, à examiner en détail les belles restaurations de l'amphitheâtre, les vestiges du temple de Diane, et la maison carrée, si belle, si noble, d'un style si élégant ; en un mot, digne d'orner la ville de Périclès.

Laure, ne rêvant plus qu'inscriptions, bas-reliefs et fragmens, prend tellement en affection cette ville, qui lui offre une nouvelle source

d'étude, d'autant plus attachante qu'elle a du *mystérieux*, qu'elle décide son mari à s'y établir, et les trois amis à y demeurer pendant le belle saison.

On avait mis en vente, dans ce moment, une maison de campagne située non loin de la ville. Elle était entourée d'un petit bois de hêtres; une jolie pelouse se voyait devant la façade de la maison, et un ruisseau qui filtrait au milieu du gazon et des fleurs, vivifiait ce réduit agreste et délicieux. Hyppolite le vit, en fut enchanté, et en fit don à la jolie femme. Il s'y transporta aussitôt avec elle.

Ce charmant hermitage avait appartenu à un vieil antiquaire allemand, établi à Nismes depuis plusieurs années. On pense bien que Laure voulut le connaître. Toutes les soirées furent dès lors employées à examiner, avec lui, des médailles

et des pierres gravées. Elle ne trouva bientôt plus de charme que dans sa conversation : mais Hyppolite et ses amis, qui étaient d'un avis tout opposé au sien, faisaient des vœux pour que l'amour de l'antiquité qui possédait Laure ne durât pas longtemps.

Quel fut l'étonnement d'Hyppolite lorsqu'un jour, en rentrant chez lui, il trouva Laure entourée d'antiquaires ; rangés autour d'une table, ils examinaient avec curiosité un morceau de pierre, que le vieil Allemand tenait dans sa main, Hyppolite s'arrête, et écoute. Un antiquaire francais faisait entrevoir en ce moment à l'honorable compagnie que ce morceau de pierre devait être un talon : cette idée fut adoptée à l'unanimité. Un autre savant crut y découvrir des traces de chaussure, qui rappelaient celle des sénateurs

romains. « Il y a à-peu-près mille
» huit cent seize ans, messieurs, re-
» prit alors l'Allemand, que la ville
» de Némoz, ou Nemausus, aujour-
» d'hui Nismes, fut fondée par un fils
» d'Hercule : aucun de vous ne l'i-
» gnore. On a cherché à diminuer
» l'éclat de cette glorieuse origine,
» en attribuant la fondation de la
» ville de Némoz aux Volsques Aré-
» comices; mais la franchise, la droi-
» ture d'un Germain, ne souffre
» point une pareille injustice. Pour-
» riez-vous douter que cette terre ne
» contint des vestiges précieux du
» temps de la colonie... et de quelle
» colonie, messieurs !... d'une co-
» lonie conduite par les fils d'Her-
» cule !... Et vous vous contentez
» de vos monumens romains; et vous
» laissez dépérir sous vos pas des
» antiquités grecques, plus hono-
» rables cent fois pour votre patrie,

» que les souvenirs de la nation
» orgueilleuse, qui vous a vaincus et
» soumis ! Grotius dit... mais pour-
» quoi parler ici de Grotius? Ne suffit-
» il pas, messieurs, que j'en appelle
» au devoir de tout Européen, qui
» est d'étendre les lumières, et de ne
» pas peser dans l'inertie, ainsi que
» les peuples de l'orient, sur une
» terre sacrée ? Enfin, messieurs,
» tout me prouve qu'il ne s'agit que
» de remuer cette terre intéressante,
» pour y trouver des morceaux pré-
» cieux de sculpture grecque. Je
» vous proteste, madame, dit-il à
» Laure, qui l'écoutait avec véné-
» ration, que plus d'une fois, en
» me promenant autour de cette
« maison, j'ai senti une résonnance
» souterraine qui annonce du vide;
» et je suis sûr et certain que, si
» vous y faites faire des fouilles, vous
» y trouverez des choses aussi pré-

» cieuses pour l'art que ce talon, qui » ouvre déjà un vaste champ à nos » conjectures. Votre campagne va » devenir une source de nouvelles » lumières, madame; faites-y des » fouilles. L'amour de l'antiquité vous » en fait une loi. »

Laure, enchantée, trouve cette proposition admirable, l'adopte; et les fouilles sont décidées pour le lendemain. Qu'on juge de l'indignation d'Hyppolite, en songeant que le joli bois doit être labouré, grâce au maudit antiquaire : il ne dissimule point son humeur à la savante assemblée, et cherche, mais en vain, à mettre à la raison sa jolie femme, dont la tête est montée, qui n'entend plus rien, et qui, les yeux fixés sur le soi-disant talon, veut excaver à tout prix. Après mainte et mainte prières, son mari, qui n'a jamais su prendre avec elle le ton d'un maître,

obtient la faveur de n'abandonner au fer des ouvriers que la place où ce fatal talon a été trouvé.

Dès le lendemain matin, la procession des ouvriers, portant des pics et des pioches, se rend sur le lieu indiqué. On remue, on coupe, on creuse la terre : Laure est sur les épines: l'Allemand pérore, et Hypolite veille à ce que le zèle des amateurs ne les emporte au-delà des limites marquées par lui.

Quel fut l'état de Laure et du vieil Allemand en voyant soulever une pierre, suivie d'une quantité d'autres, qui presque toutes ressemblent au prétendu talon, cause de cette triste fouille. Laure, fâchée, confuse, renvoie les ouvriers, et garde un profond silence. « Madame, lui dit » l'antiquaire, je dois convenir qu'il est » impossible de trouver dans un même endroit une si grande quantité

» de talons amoncelés, mais si vous » recommencez plus loin.... » Hyppolite coupe la parole au savant, et le congédie un peu brusquement, de peur que Laure, dont il redoute la promptitude, ne se laisse encore séduire par quelque extravagance.

La soirée fut d'abord maussade; Laure ne voulait point convenir qu'elle s'était donné un ridicule; Hyppolite ne pouvait point oublier les dégâts qu'on avait faits dans une partie de son bois. Cependant, vers la fin de la soirée, le triumvirat d'amis vint rompre leur tête-à-tête, et ramena la bonne humeur. Laure avoua qu'elle avait fait une folie; on parvint même à lui faire dire que le vieil antiquaire était un extravagant ennuyeux; et quant à elle, on décida que le rôle de femme aimable lui allait bien mieux que celui de savante.

Deux jours s'étaient écoulés, lorsque sir George vint déclarer à ses amis qu'il s'était décidé à partir pour la Laponie suédoise ; il avait, disait-il, grande envie de voir des équipages traînés par des rennes. Il ajouta qu'il n'avait pas de temps à perdre pour faire ce voyage, puisqu'avant l'ouverture des chambres, il devait absolument se retrouver à Londres. Ce projet fut trouvé aussi original que l'individu, qui fut sincèrement regretté. Il est de ces hommes qui, malgré leur nullité en société, nous deviennent véritablement nécessaires. C'est ce *je ne sais quoi* qui fait qu'on s'attache aux murs même, et qu'on soupire en quittant une ville ou l'on ne laisse que des objets indifférens.

Quant à Vladimir, il ne pensait point encore à quitter la ville de Nismes, et pour une bonne raison : il avait

des dettes. Saint-Léon se laissait retenir par le comte et la comtesse d'Eriant, dont le bonheur contribuait au sien ; son esprit fin et délicat faisait le charme de leurs réunions journalières. C'était lui qui avait, pour ainsi dire, expliqué à Hyppolite le caractère de sa jolie femme. Trop occupé de ses livres, celui-ci ne la connaissait avant que comme un homme d'état connaît son menage. Léon lui fit comprendre qu'il fallait toujours fournir de la nourriture à l'imagination de Laure, et ne jamais permettre qu'elle restât oisive. En effet, son imagination, maîtresse absolue de sa raison, l'exposait soit au danger des idées romanesques, soit à la dissipation, non moins fatale. Bien persuadé qu'il fallait diriger les élans de cette imagination si vive, et l'entretenir d'objets nouveaux pour l'empêcher de s'égarer, Hyppolite lui ins-

pira le goût des arts : déjà l'antiquité l'ennuyait : elle acquit des talens, et devint plus studieuse. Cependant elle changeait souvent d'occupation : le chant était abandonné pour le dessin, le dessin pour la peinture, la palette pour la harpe. Mais un sentiment profond, immuable, constant, vint la fixer à jamais. Elle devint mère ; et ses goûts, jusqu'alors toujours extrêmes et toujours changeans, furent à jamais enchaînés par l'amour maternel.

DEUX TRIBUS DU BRÉSIL,

OU

NABUYA ET ZIOIÉ,

NOUVELLE AMÉRICAINE.

PRÈS d'un lac étendu, dans la partie méridionale du Brésil, vivaient plusieurs tribus de Topinabous (1). D'énormes rochers couverts de forêts cachaient l'horizon du côté de l'orient ; un bois de palmiers répandait ses grandes ombres sur les rives méridionales du lac, et du même côté l'on voyait deux habitations simples, séparées des autres tribus par des cotoniers touffus : une plaine cou-

(1) Peuplade de sauvages d'un caractère plus doux que leurs voisins.

verte de toute espèce de fleurs leur servait de tapis. Matogas, vieillard respecté et chef d'une famille nombreuse, composée de ses femmes, de ses deux fils, de ses frères et de leurs enfans, possédait la plus belle des deux habitations : Igapéo était maître de l'autre. Ce dernier venait de perdre son unique compagne ; ayant toujours dédaigné de suivre l'usage qui permet aux Topinambous d'avoir plusieurs femmes, son cœur semblait avoir deviné la constance conjugale, et son heureuse épouse, pendant tout le temps de sa vie, n'avait partagé l'amour d'Igapéo qu'avec les enfans qu'elle lui avait donnés.

Ses deux filles, Zioïé et Nabuya, étaient à peine sorties de l'enfance. Nées le même jour, à la même heure, toutes deux étaient souples comme des roseaux, légères comme de jeu-

nes biches : leur teint rembruni ne leur ôtait rien de la grâce et de la fraîcheur, compagnes du bel âge. Les traits de Zioïé étaient plus délicats, et ceux de sa sœur avaient plus de noblesse ; Zioïé était vive et prompte : Nabuya cachait une âme ardente sous un extérieur doux et tranquille. Les deux jeunes filles étaient sans cesse occupées à consoler, à servir leur vieux père : Zioïé allait tous les matins chercher des racines, des végétaux et des fruits pour le repas d'Igapéo ; Nabuya préparait en attendant la boisson laiteuse qu'on retire du manioc ; et toutes deux, revenant ensuite près de leur père, lui servaient de soutien comme deux belles et fortes colonnes soutiennent un temple à demi-ruiné.

Les fils de Matogas avaient perdu leur mère bientôt après leur naissance. Le plus âgé se nommait Tauéo;

il était à la fleur de l'âge : l'autre, plus jeune, s'appelait Mataë. L'aîné, d'une taille noble, plus grand que ne le sont ordinairement les Topinambous, semblait un jeune chêne, droit, fort et élevé. On l'eût pris pour Hercule, lorsqu'armé d'une massue d'ébène, il allait combattre les bêtes féroces, et tendre des piéges aux reptiles dangereux. Son frère, plus faible et d'un caractère plus doux, s'amusait à pêcher dans le lac et à tirer des flèches aux oiseaux.

Après les repas, les deux tribus se réunissaient : les femmes de Matogas et les filles d'Igapéo, s'entr'aidaient pour cultiver les plantations de maïs, d'aipy et de manioc qui entouraient leurs habitations. Les soirées étaient consacrées au chant et à la danse. Les femmes chantaient l'amour, les vieillards, les exploits de la guerre, et les jeunes sauvages chantaient alter-

nativement la guerre et l'amour. Zioïé dansait bien : la souplesse de son corps lui permettait de prendre les attitudes les plus gracieuses, et la danse donnait à sa physionomie une vivacité qui brillait sur-tout dans ses beaux yeux noirs : on l'avait nommée *la belle des deux tribus*. Tanéo et Mataë avaient ce nom gravé dans leurs cœurs, et se disaient : heureux celui dont elle sera la compagne !

Depuis long-temps la plus vive admiration préparait une passion ardente dans le cœur de Tanéo, et l'intérêt le plus tendre disposait à l'amour celui de Mataë. Le jour était venu où les grâces de Zioïé devaient achever enfin la défaite des deux frères. La jalousie et l'amour se glissèrent presqu'au même instant dans l'ame de l'aîné. Eclairé déjà par un sentiment précurseur de la jalousie, jamais il n'avait parlé à son frère de

la belle des deux tribus, parce qu'il démêlait dans les regards de l'une et de l'autre, le plaisir qu'ils avaient à se trouver ensemble. Il est des jours où la beauté brille de plus de charmes, et où les cœurs sont plus disposés à se prendre d'amour. Un soir la danse avait duré plus long-temps que d'ordinaire; et lorsque les deux tribus se séparèrent et rentrèrent dans leurs foyers, la nuit était déjà fort avancée : les deux jeunes sauvages emportaient dans leur cœur le doux et âpre poison de l'amour. Mataë se rappelait plus d'un soupir, plus d'un regard; et, plein d'espoir, appelait le lendemain. Tanéo, inquiet, tourmenté de mille songes, ne se réveillait que pour repasser dans sa mémoire les mêmes regards, les mêmes soupirs, qui faisaient le bonheur de son frère, et dont le souvenir lui rongeait le coeur.

Zioïé cependant n'était pas plus tranquille ; couchée près de sa sœur, elle lui parlait ainsi : « Tout dort » autour de nous, Nabuya : quelle » est cette fièvre qui me tient éveillée » et qui me brûle intérieurement ? » quelle en est donc la cause ? serait-» ce l'influence du brillant *Taku ?* (1) » Hier pendant que nous dansions, » cette étoile parut dans le ciel; mais » si c'est d'elle que me vient mon » mal, pourquoi ne pensé-je qu'à » Mataë ? m'aurait-il tiré une flèche, » sans que je m'en fusse aperçue ? » Et sa tête tomba sur sa poitrine, et sa main pressa fortement son cœur :

Nabuya l'embrassa et lui dit : « Ah ! » ma Zioïé, tu souffres, et je souffre » comme toi ; non, non, ce n'est » pas *l'étoile de pluie* qui cause notre

(1) Autrement *étoile de pluie ;* nom donné à une étoile qui annonce la pluie parmi ces peuples sauvages.

» peine; c'est un mal qui vient du
» cœur. Igapéo m'a conté une fois
» que notre mère lui fit éprouver ja-
» dis une peine pareille à celle que
» tu viens de décrire, et que je res-
» sens comme toi. Te souviens-tu du
» jour où j'allai avec Tanéo cher-
» cher des œufs de perroquets, dans
» cette forêt où l'on en trouve dans
» les cavités des rochers et dans les
» troncs des vieux arbres : nous en
» prîmes beaucoup ; et lorsque j'en
» eus rempli ma calebasse, je me
» sentis accablée par la fatigue.
» J'étais brûlée par l'ardeur du soleil,
» comme une fleur par le vent du
» midi. Tanéo m'avait donné son arc
» pour m'aider à marcher ; et en
» m'appuyant dessus; j'éprouvais un
» mouvement de fierté de tenir son
» arme dans mes mains : je marchais
» avec plus de courage. Nous nous
» arrêtâmes auprès du torrent de la

» montagne pour nous désaltérer. Il
» remplit ses mains d'eau, et les por-
» ta à ma bouche : je bus avec une
» avidité extraordinaire ; il me sem-
» blait que mon cœur s'élançait
» sur mes lévres, tant il battait fort.
» Je lui demandai encore une fois de
» l'eau ; et plus je buvais, plus
» ma soif devenait brûlante. Tanéo,
» ayant pitié de mon état, me prit
» sur ses épaules, et me porta jusqu'au
» bois de palmiers : mes forces renais-
» saient par degrés ; je pus bientôt
» marcher sans son aide. Tanéo
» t'aperçut au milieu de nos planta-
» tions ; il me quitta pour aller te
» joindre : la peine, le dépit que j'en
» ressentis, me rendirent toutes mes
» forces ; je t'évitai pour la première
» fois, ma sœur ! Pardonne : je ne
» sais quel sentiment m'éloigna de
» toi .... Depuis ce temps, je rêve
» sans cesse à Tanéo : quand je dor s

» je le vois devant moi ; je le vois » près des cotoniers ; je le vois au » bord du lac : si je lève les yeux » vers le ciel, je le vois : si je regarde » la plaine, je le vois encore . . . . . » Mais il ne m'aime pas, ma sœur ; » il ne me cherche pas : je chante, » et il ne m'écoute pas ; il ne me re- » garde que quand il me parle. . . . » Il soupire auprès de toi, Zioïé. » Comme il te fixait hier ! comme il » observait tes mouvemens ! » Zioïé serra sa sœur dans ses bras et chercha à la rassurer sur ses craintes. Toute occupée de Mataë, elle n'avait rien vu, rien remarqué : « Je jure » par le céleste *Tuba* (1), répondit- » elle, de faire cesser tes tourmens et » et les miens ! j'irai prier mon père » de t'unir à Tanéo et de me donner » pour époux le bon Mataë ; nous

(1) Les sauvages du Brésil nomment ainsi le tonnerre, qu'ils regardent comme une espèce de divinité.

» irons en suite demander à Matogas
» de nous prendre dans sa tribu ;
» toutes jeunes que nous sommes ,
» nous trouverons assez de force pour
» suivre nos époux à la chasse et à
» la guerre même, s'il le faut: et nous
» saurons partager les périls auxquels
» ils s'exposent. »

Les deux sœurs s'embrassèrent encore, et quittant le hamac sur lequel elles étaient suspendues l'une et l'autre , et où elles avaient en vain cherché le repos , elles allèrent se baigner dans le lac avant le réveil de leur vieux père. Tanéo avait déjà quitté sa demeure; il était allé dans le bois de palmiers, et cherchait à calmer son agitation en respirant l'air du matin.

Zioïé et Nabuya, après s'être baignées, regagnèrent le rivage ; elle secouèrent leur longue chevelure, lisse comme les herbes aquatiques qui les

entouraient, mirent au-dessus de leurs fronts leurs bandeaux de plumes; et ayant attaché leurs ceintures de feuillage, elles prirent le chemin de leur habitation. Mataë, debout sur le seuil de sa porte, les aperçut de loin : « Belle des deux tribus, dit-il » à Zioïé en s'avançant vers elle, je » voudrais te parler. » Zioïé baissa la tête et quitta la main de sa sœur qu'elle tenait dans la sienne; Nabuya comprit ce langage et alla rejoindre son père. La belle des deux tribus marchait auprès de Mataë; et sans se dire un mot, tous deux prenaient le même chemin; ils arrivèrent au grand palmier. A leur approche, un nuage d'oiseaux de toutes couleurs s'éleva au-dessus du grand arbre qui leur servait d'abri, et rassurés aussitôt, les perroquets, les tuias et des oiseaux de toute espèce vinrent se poser tout près de leurs hôtes qu'ils

saluèrent de leurs chants. « Arrêtons-
» nous ici, dit Mataé à son amante.
» Écoute moi, Zioïé, toi, plus belle
» que l'étoile du matin, toi dont les
» cheveux sont plus noirs que l'ébène,
» toi dont les yeux brillent comme
» le reflet du soleil sur la surface des
» eaux, ô ma Zioïé, je t'aime! » La
jeune sauvage, simple et naïve
comme l'enfant de la nature, lui ten-
dit la main, serra contre son cœur
celle de Mataë, et lui apprit qu'elle
l'aimait aussi: « Je vais me jeter aux
» pieds de mon père, dit-elle, tu
» embrasseras les genoux du tien, et
» nous serons unis: » Alors il lui jura
par l'astre du jour, qui se levait en
ce moment, de l'aimer jusqu'au tom-
beau: à ces mots, elle prit le bril-
lant diadême de plumes qui ornait
le front de Mataë, et le portant à ses
lèvres, lui donna en échange le sien,

comme gage d'amour et de constance.

Tanéo sortait du bois au moment même où Zioïé prenait la main de son frère ; il la voit, se précipite à travers les arbres, et se trouve derrière le grand palmier qui prête son ombre aux deux amans. Il s'arrête, retient son haleine, et avale à longs traits le venin de la jalousie, en écoutant les douces paroles et les sermens de Zioïé et de Mataë, qui, sans le voir, ivres de joie l'un et l'autre, prennent le chemin de la maison de Matogas.

La fureur concentrée de Tanéo le tient longtemps glacé, sans qu'il puisse détacher ses pieds de la terre; mais cet état de stupeur, faisant bientôt place au désespoir, il jure de fuir des lieux affreux pour lui, et sans jeter les yeux sur le toit de ses pères, il gravit le rocher en poussant

des cris de rage et s'enfonce dans la forêt. Mais emportant avec lui la flèche empoisonnée de la douleur, il cherche en vain dans sa course rapide la suspension de sa douleur.

Nabuya était alors avec son père : assise auprès de lui, elle arrangeait des flocons épais de coton, qu'elle se préparait à filer. Elle attendait, avec une inquiétude qu'elle prenait pour l'espérance, le moment où sa sœur et elle allaient avouer leurs sentimens au vénérable Igapéo. Elle ne pouvait penser que, dans cet instant même, Tanéo fuyait loin d'elle, et détruisait toutes ses espérances de bonheur. Mataë et son amie arrivent dans ce moment ; ils se prosternent devant Igapéo; et le jeune sauvage lui conte naïvement la tendresse que sa fille lui a inspirée ; Zioïé confirme ce récit simple et touchant : « Ma » sœur, ajoute-t-elle, te demande

» comme moi, d'être unie à celui » qu'elle aime : Tanéo a touché son » cœur ; exauce nos vœux, ô mon » père! » Le vieux patriarche leur permet de s'aimer et de devenir époux. Aussitôt, il va prendre deux sacs d'écorce, dont chacun contenait autant de châtaignes que ses filles avaient vu de fois, depuis leur naissance, lever l'étoile de pluie (1) ; et après avoir mis ces fruits entre leurs mains, ils se rendirent tous à la demeure de Matogas.

Igapéo, appuyé sur l'épaule de chacune de ses filles, marchait dévancé par Mataë, qui sautait et bondissait de joie. Ils trouvèrent Matogas au milieu de sa nombreuse famille : l'on voyait plusieurs femmes occupées à laver différentes racines, d'autres réduisaient le manioc en pâte

(1) C'est la manière dont les sauvages brésiliens comptent leur âge.

farineuse, et en recueillaient la farine dans un vase de bois de lentisque. Des enfans suspendus dans des hamacs, se balançaient et jouaient entre eux. Les hommes aiguisaient leurs lances et leurs flèches, et le sage Matogas préparait un baume salutaire contre les piqûres venimeuses du *gekko* (1). Lorsqu'il vit entrer son voisin, il alla vers lui, lui présenta la main, et le pria de s'asseoir près de lui. Alors Igapéo fit approcher ses filles, leur fit ouvrir les sacs qu'elles avaient apportés: les châtaignes furent posées devant le vieux guerrier; et Igapéo lui dit le sujet de sa visite, et lui fit voir, par le nombre des fruits, l'âge qu'avait chacune de ses filles. Matogas mit à son tour, devant son voisin, les châtaignes qui marquaient le nombre

(1) Espèce de serpent.

des années de ses deux fils. On en compara la quantité de part d'autre, et les deux mariages furent conclus. Les enfans baisèrent les pieds de leurs pères, et on décida de donner un repas le jour même, en l'honneur des deux époux ; les soins ordinaires du ménage furent abandonnés aussitôt pour préparer la fête.

Tandis que Mataë serrait son amie contre son cœur, et lui prodiguait des paroles d'amour, Nabuya inquiète, agitée, regardait sans cesse autour d'elle, sortait sur le seuil de la porte, rentrait aussitôt, et parcourait toute la demeure de Matogas ; puis, les larmes aux yeux, se plaçant auprès de son père, elle entendit la promesse que les deux vieillards se faisaient mutuellement de l'unir bientôt à Tanéo. Nabuya frémit en écoutant leurs discours ; un vague pressenti-

ment lui faisait éloigner de son esprit toute idée de bonheur. Elle sortit de la maison, et laissa couler ses larmes.

Un sauvage d'une autre tribu descendait alors du haut de la montagne; il portait sur son dos les produits de sa chasse, et marchait vers le lac. Nabuya, qui l'aperçoit, se précipite au-devant de lui, et lui avant dépeint les traits de Tanéo, lui demande s'il l'a rencontré: « Je l'ai vu, » répond-il, bien au-delà de ces ro- » chers; il descendait du côté de la » mer: si vous vous intéressez à lui, » d'où vient que vous ne l'avez point » suivi? Il erre de tout côté comme » un enfant qui a perdu sa mère, et » paraît atteint de quelque mal. Je » lui ai demandé le nom de sa tri- » bu, afin de le ramener à la de- » meure de ses pères; mais il a gar- » dé le silence; et voyant que je ne

» voulais pas le quitter, il s'est tour-
» né sur moi avec fureur, tel que le
» kuandu (1) aux longs dards : j'ai
» abandonné ce malheureux à son
» triste sort, et il a disparu à mes
« yeux. Son esprit est sans doute
» égaré. » Nabuya, les regards fixés sur le sauvage, semble dévorer ses paroles : « Oui, je le suivrai, s'écrie-
» t-elle, et je saurai l'atteindre. Je
» m'attacherai à ses pas. Etranger,
» par pitié, montre-moi le chemin
» qu'il a pris. » Le sauvage, touché de la voir en cet état, lui fait signe de le suivre ; et sans songer qu'il enlève une fille à son père, il prend avec elle le chemin de la montagne.

Le père de Tanéo, supposant que son fils était allé, comme à son ordinaire, chasser dans la forêt, avait été long-temps tranquille ;

(1) Espèce de cochon sauvage et féroce.

mais la crainte le saisit lorsqu'il s'aperçut que le jour était avancé, et que son fils ne revenait pas. Il appelle Mataë, et lui demande en tremblant des nouvelles de son frère. Mataë ne l'avait point vu depuis le moment où il avait quitté la maison. Les femmes furent aussi appelées et questionnées tour-à-tour. L'une l'avait vu prendre son arc d'ébène et ses flèches ; l'autre l'avait aperçu non loin du bois de palmiers ; chacune ajoutait des détails qui n'apprenaient rien de positif sur le compte de Tanéo. Matogas se livre aux alarmes, et les angoisses de son cœur paternel sont partagées par le vieux Igapéo, qui demandait en vain sa fille Nabuya. Zioïé parcourt tous les lieux voisins ; elle appelle sa sœur à grands cris ; mais le vent emporte sa voix, et ses recher-

ches sont inutiles. Mataë court en même temps vers le bois de palmiers, en répétant les noms de Tanéo et de Nabuya; et l'écho seul redit ensemble ces deux noms, que l'amour n'avait point réunis.

Igapéo et Matogas ne se lassaient pas d'envoyer de toute part pour chercher leurs enfans. Ils se décidèrent enfin à s'adresser à un magicien renommé, qui vivait dans le tribu d'Igapéo, dans l'espérance que son art leur découvrirait la cause d'un événement aussi inattendu. Les deux tribus se rendent chez le magicien; on enfonce une longue perche à l'entrée de sa sombre chaumière (1), et chacun y suspend quelque offrande pour apaiser l'esprit malfaisant. Matogas

(1) Manière dont les sauvages consultent l'esprit malfaisant ou génie du mal, et dont ils cherchent à l'apaiser.

y attache d'un air fier, le crâne d'un des ennemis qu'il avait vaincus, et les jeunes sauvages regardent avec respect cette marque de sa vaillance. Igapéo y dépose une mesure de manioc, produit d'un champ qu'il avait ensemencé. Mataë suspend au haut de la perche deux perroquets de couleur brillante, qui portaient encore dans leurs flancs les flèches que le jeune sauvage leur avait tirées : et les femmes offrirent à leur tour des bracelets de plumes et des pierres brillantes qui ornaient leurs oreilles et leurs lèvres.

Le magicien consulta les esprits : après avoir répété plusieurs mots mystérieux, accompagnés de gestes et de sons lugubres, il déclara aux assistans que l'esprit malfaisant n'était apaisé qu'à demi, et qu'en ce jour il n'apprendrait rien sur le sort des

deux absens. Les tribus le quittèrent, en murmurant contre lui, et les deux pères en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Cependant Nabuya traversait la forêt; elle se trouve au milieu d'une enceinte révérée, formée par la nature, et où les tribus du pays venaient ensevelir les corps de leurs parens. Nabuya se souvient de sa mère, et s'arrête pour aller pleurer sur sa tombe. « O tombe de ma » mère! reçois mes adieux, dit» elle; et si tu entends les sou» pirs de ton époux dans ce séjour » de plaisirs éternels, dont tu » jouis au-delà des montagnes (*), » ô ma mère! daigne suspendre » un instant tes jouissances, pour » plaindre son sort et le mien. » » En achevant ces mots, elle prend

(1) Idée qu'ont les Brésiliens d'un lieu où, après leur mort, leurs âmes jouissent d'un bonheur éternel.

une pierre qu'elle place sur la triste tombe, et jette quelques plumes de son bandeau sur ce simple monument. Jalouse de regagner les momens consacrés au respect des tombeaux, elle hâte sa marche et entraîne son guide. Ils arrivent enfin au chemin étroit et rocailleux qui conduit du côté de la mer. La jeune fille renvoie le bon sauvage, en le remerciant par un regard, et après avoir pris de lui de nouveaux renseignemens, elle continue sa route. « Tanéo ! Tanéo ! « s'écriait-elle en marchant, entends « la voix de Nabuya; elle meurt de « peine et d'amour, et tu l'ignores » et tu la fuis ! Tanéo ! Tanéo ! » En appelant ainsi, elle écartait les branches des arbres pour regarder de toute part; elle montait sur chaque pierre, et alongeant son cou pour voir au-dessus des arbustes, elle ralentissait sa marche et écoutait attentivement:

mais elle n'entendait autour d'elle que les cris perçans des perroquets et le bruit que faisaient les oiseaux et les singes, en sautant et en se balançant sur les arbres. La lumière du jour était sur son déclin ; tous les objets s'obscurcissaient aux yeux de Nabuya ; des ombres prolongées annonçaient l'approche de la nuit, et Nabuya resta bientôt dans les ténèbres; la nuit la surprit presqu'aux pieds d'un rocher, sous une voûte épaisse, formée par des branches entrelacées par la nature. L'obscurité la force d'interrompre sa course rapide ; et la fatigue, jointe à l'accablement de la pesante douleur, affaisse son corps aussitôt qu'elle s'arrête. Elle essaie encore d'avancer; mais aussitôt elle tombe sur l'herbe et ses forces l'abandonnent.

La douleur repousse quelque temps le sommeil loin des yeux de

Nabuya ; mais enfin elle se lasse de combattre, et Nabuya s'endort. Des songes pénibles remplacent dans son esprit les tristes pensées ; mais le souvenir importun de la triste réalité, sur lequel le doux sommeil n'a qu'un pouvoir momentané, la réveille en sursaut et fait palpiter son cœur. Elle soupire, les larmes coulent le long de ses joues, et ses yeux se referment : ils se rouvrent bientôt pour attendre la première heure du jour : Nabuya se reproche les heures qu'elle a consacrées au repos. L'aurore ouvre les portes du ciel, et Nabuya a depuis long-temps recommencé sa marche : une pente insensible la conduit dans une vallée étroite et sablonneuse, qui aboutit à la mer. Elle se dirige vers ses bords, appelle Tanéo, l'appelle encore, mais le bruit sourd des vagues de la mer étouffe sa voix ; elle monte sur une

des collines qui bordent le vallon ; une autre vallée plus vaste se déploie devant ses yeux. Elle avance, et en la traversant, ses regards furtifs s'arrêtent sur une masse de terre, située près des bords de la mer. Son cœur, sa pensée, son ame, volent vers cet endroit : une voix secrète lui dit : *il est là*. Elle voit des traces d'homme imprimées sur la sable ; elle tressaille et suit cet indice qui la mène vers le lieu que son cœur lui avait indiqué. Elle s'approche et se trouve à l'entrée d'une caverne obscure et profonde. L'oreille aux aguets, le cœur attentif, elle croit entendre des soupirs : elle entend distinctement ces mots, qui font circuler l'effroi dans ses veines : « Ah ! jour affreux, jour que je » déteste, je te revois encore : quand » cesseras-tu d'offusquer ma vue ? »

Au son de cette voix qu'elle reconnaît trop bien, Nabuya perd le cou-

rage qui l'avait soutenue au milieu des forêts : à l'instant où elle peut revoir celui pour qui elle a bravé tous les dangers, ses genoux fléchissent, et sans pouvoir faire un pas, elle tombe à genoux près de l'entrée de la caverne. Tanéo, les yeux hagards, les cheveux en désordre, sort de sa retraite en s'écriant : « Cruelle » Zioïé ! et toi, frère odieux ! vous » ne jouirez pas de la vue de mes » tourmens ; je les ferai cesser avec » ma vie. » Aussitôt, il s'élance vers la mer. Nabuya vole au devant de lui, et embrassant ses genoux : « Arrête ! » lui crie-t-elle, je ne te quitte pas : » renonce à tou affreux projet. » Tanéo, stupéfait, la regarde, veut parler, et jette un cri de surprise en reconnaissant la sœur de Zioïé. Ses traits retracent à sa mémoire toutes les douleurs à la fois ; et sa jalouse rage allait éclater en injures, lorsque,

revenant à lui, la pitié arrête la violence de son égarement. Nabuya, étendue à ses pieds, semble toucher à son dernier moment, ses yeux se ferment et son corps se roidit. Tanéo, effrayé de son état, la porte dans ses bras jusqu'au fond de la caverne : il pose sa tête sur ses genoux, souffle fortement sur son cœur et en peu d'instans parvient à la ranimer.

Lorsque Nabuya ouvrit les yeux, et put, à travers le nuage de larmes qui les couvrait, distinguer les traits de Tanéo, elle se crut transportée dans le séjour des délices éternelles. Elle ne pouvait cesser de regarder celui qui la soutenait et qui lui prodiguait des soins: l'intérêt qu'il lui témoignait, répandait un rayon de consolation sur son cœur ; mais ses idées se rassemblant peu-à-peu, son visage fut de nouveau inondé de larmes, lorsqu'elle se souvint des mots cruels

qu'elle avait entendus. Tanéo, rassuré sur son état, lui dit : « Jeune » fille, que viens-tu chercher dans » ces lieux ? ils sont consacrés au » désespoir ; fuis loin d'ici, laisse-» moi finir mes tourmens ; ta com-» passion devient barbare en prolon-» geant une vie que je déteste : et si » tu connais mes tourmens, si tu me » plains, va conter ma mort à ta » sœur, et dis-lui que je péris pour » elle. » Nabuya ne songeant qu'à prévenir un malheur qu'elle redoutait plus qu'aucun autre, cache son amour sous les dehors de l'humanité, et renferme ses douleurs dans son cœur oppressé. « Loin de toi ce dé-» sespoir, dit-elle à Tanéo, rappelle-» toi ton père, vis pour lui; et si » l'amitié ne s'est point importune, » souffre-moi près de toi : ah ! ne me » refuse pas. — Moi vivre ! moi les » revoir ! non, Nabuya, je ne puis

» même supporter l'idée de leur bon-
» heur : j'ai fui nos foyers pour tou-
» jours ; mon exil ne finira point Mais
» toi, Nabuya, toi, belle comme un jour
» de printemps, que feras-tu dans ces
» déserts ? Retourne dans nos tribus.
» Faite pour le bonheur, tu ne peux
» comprendre ni ma jalouse rage, ni
» les maux affreux qui me déchirent;
» tu n'as pas encore aimé, tu es heu-
» reuse ! . . .— Heureuse ! moi heu-
» reuse ! Tanéo, connais mon cœur,
» et vois ce qu'il endure : chacune
» de tes paroles est une flèche aiguë.
» Non, je ne peux supporter l'idée
» de paraître heureuse à tes yeux, tan-
» dis que je languis pour toi. Tanéo,
» par pitié, ne me repousse point; j'ai
» parlé une fois pour toujours. »

Tanéo, trop absorbé par un autre sentiment, avait ignoré jusque-là l'amour de Nabuya. Il l'avait toujours vue avec un tendre intérêt, seu-

lement parce qu'elle était la sœur de Zioïé. Un aveu si inattendu fit sur son ame brûlée par une passion malheureuse, l'effet d'un baume onctueux, qui, sans fermer la plaie, y répand une fraîcheur bienfaisante. Il prend la main de Nabuya, la serre d'une manière expressive et après un long soupir : « Nabuya, lui dit-il, » reste auprès de moi ; ta présence » soulagera ma douleur. » Dès-lors Nabuya ne le quitta plus, et, voulant l'éloigner de cette agreste et triste caverne, elle le décida à l'abandonner aussitôt, pour s'établir dans un lieu moins désert. Tout en cheminant le long de la mer, une vallée délicieuse s'offrit à leurs yeux, l'air y était embaumé par un champ d'ananas, qui lui donnait une teinte dorée. Une cascade, qui se précipitait du haut d'une montagne escarpée, traversait le vallon, et se perdait

dans un bois de châtaigniers et de mangas chargés de fruits ; la vue de la mer achevait de rendre ce séjour enchanteur. Tanéo, malgré sa profonde tristesse, fut ému d'admiration et devint moins sombre le reste du jour : il accepta même les fruits que Nabuya lui présenta, et la remercia de ses soins. La nuit vint : la brise de mer répandait dans ce lieu une atmosphère douce qui disposait au sommeil. Tanéo s'endormit sous un arbre touffu, et Nabuya, assise près de lui, veilla pour éloigner les insectes incommodes qui pouvaient troubler son repos. Tanéo, dont le cœur était généreux, sentait tout le prix de ces tendres soins : mais insensible à l'amour de Nabuya, il avait pitié de ses peines, et lui cachait sa passion. Au bout de quelques jours, la reconnaissance d'un côté, et la tendresse de l'autre, éta-

blirent entre eux une douce confiance, un langage caressant : l'ascendant de l'habitude fit éprouver à Tanéo un sentiment nouveau, qui lui rendit la présence de Nabuya toujours plus nécessaire. Celle-ci le suivait en tous lieux, comme la brebis qui suit son pasteur. Aucun danger ne l'arrêtait. Lorsque Tanéo, dont le courage ne restait jamais oisif, allait dans les forêts combattre des animaux féroces, tels que le kuandu, le tigre et le léopard, elle s'armait comme lui, partageait ses périls, et lançait elle-même des traits avec adresse. La chasse, en exerçant leur courage, leur fournissait encore des moyens de subsistance, et la mer leur prodiguait aussi ses riches dons : ils ramassaient chaque jour sur ses bords, une quantité innombrable de coquillages, d'œufs de crocodiles, ou de tortues. Un radeau léger, formé de quel-

ques pièces de bois, les conduisait au milieu de la mer ; ils y prenaient une foule de poissons avec une perche flexible, qu'ils avaient faite de bois de timbo, et à laquelle était adaptée la dent d'une lamproie (1) qui leur servait d'hameçon. Ainsi se passaient les jours ; les soirs étaient employés au travail casanier. Tanéo avait construit au milieu du bois, deux petites cabanes de branchages, vis-à-vis l'une de l'autre ; et Nabuya s'était amusée à la tapisser intérieurement de mousse et d'écorce d'arbres. Après de longues recherches, elle découvrit, à quelque distance, une plantation de cotoniers, que des sauvages errans avaient abandonnée. Elle y fit une provision de coton, et en peu de temps en forma plusieurs filets pour prendre des oiseaux ; puis deux hamacs, qu'elle suspendit à l'entrée de

(1) C'est ainsi que les sauvages prennent le poisson.

leurs deux champêtres réduits : ils y passaient les nuits quand le ciel était pur ; mais lorsqu'un ouragan s'élevait dans l'air, ils se retiraient dans leurs petites huttes jusqu'au retour de beau temps.

Un jour, allant à la chasse des singes, dont la forêt était remplie, Nabuya entend à quelques pas d'elle, le bruit sourd que produisait un serpent, en se glissant au milieu des hautes herbes qui le cachaient entièrement. Elle s'avance vers l'endroit d'où part le bruit, s'arrête, écoute, essaie d'avancer encore, et pose son pied sur un serpent terrible, qui s'élève aussitôt devant elle, sillonne comme l'éclair, et s'entortille autour de sa jambe, qu'il perce de son dard empoisonné. Le venin a déjà coulé dans ses veines : Tanéo entend les cris de Nabuya, accourt et la trouve pâle, à demi-morte ; il voit l'affreux reptile

se détacher de sa proie et s'éloigner en sifflant : fulminant de colère, il déracine un jeune arbre qui lui sert de massue, se précipite sur le monstre et l'écrase d'un coup. Le languissante Nabuya, sans force, sans couleur, étendue sur l'herbe, pousse des gémissemens prolongés. Tanéo la prend dans ses bras : chargé de ce précieux fardeau, il arrive à sa hutte et l'y dépose ; il court aussitôt chercher de la racine de turméaque, qui croissait autour de leur demeure. Le venin qui, en attendant, faisait de grands progrès, causait de fortes douleurs à l'intéressante sauvage. Tanéo, après avoir broyé la racine avec ses dents, l'étend sur une large feuille, et l'applique à la partie attaquée. Les élancemens deviennent moins forts ; la racine s'imbibe de venin ; la chaleur diminue, et à chaque nouvel appareil l'espoir augmente dans le cœur

de Tanéo. Il s'y livre pourtant avec crainte, et assis auprès de Nabuya, il la regarde fixément et garde un silence inquiet. Celle-ci commence à reprendre ses forces; ses yeux sont moins ternes; elle jette un regard tendre et rassurant sur celui qui lui rend la vie, et ce regard a parlé. Tanéo attendri, hors de lui, se jette à genoux devant elle, en prononçant ces mots avec force : « O fille adorable! qui souffres à cause de moi, » qui as tout quitté pour me suivre! » ô Nabuya! je me rends au charme » de tes vertus et de ta constance. » Forêts, ondes pures, plantes, rochers et lumière du jour! je jure » par vous de lui consacrer ma vie. » Tes soins plus doux que le suc de » l'ananas, ton ame aussi grande que » la mer qui se déploie à nos yeux, » ton patient et fidèle amour, m'ont » fait ton esclave. Je jure par *Tuba*

» d'imiter ton père; comme celle qui » t'a donné le jour, tu n'auras pas de » rivale. » Nabuya, vivement émue, croit à peine ce qu'elle entend : ces mots inespérés, ces mots qui lui ouvrent les portes du bonheur, inondent son cœur de joie, et l'oppressent en même temps. Elle soulève sa tête, s'assied sur son lit de mousse, et répète d'une voix faible, mais avec l'énergie de l'ame, les sermens que Tanéo venait de faire : le ciel reçoit leurs vœux. « Au nom de mon amour, » reprend-elle, et de nos souffrances » passées, retournons près de mon » père et du tien ; et s'il se peut, » ajoute-t-elle avec timidité et en » observant le visage de son époux, » revois Mataë et Zioïé sans colère » et sans envie !—Dissipe tes craintes, » ô ma compagne chérie ! je suis à » toi seule jusqu'au moment où je » finirai d'exister. » Et l'embrassant

avec transport, il lui promet de retourner à la demeure paternelle. Elle ne faisait encore quelques pas qu'avec peine, mais le bonheur d'être aimée acheva sa guérison, et la dixième aurore après ce jour vint éclairer leur départ.

Nabuya, chargée d'un hamac, et Tanéo, portant ses armes sur lui, firent leurs adieux aux deux petites cabanes, aux bois, à la cascade, aux oiseaux qui voltigeaient autour d'eux comme pour les retenir, et s'éloignant de cette vallée délicieuse, ils la quittèrent tristement. Nabuya marchait appuyée sur l'épaule de son époux. Quelquefois, s'attachant fortement à son bras, elle regardait autour d'elle, craignant que la rencontre de quelque reptile dangereux ou de quelque bête féroce, ne vint troubler le bonheur dont elle jouissait. Ils cheminèrent pendant quatre

jours et trois nuits. Vers la fin du dernier jour de leur marche, ils entrèrent dans la forêt qui dominait les lieux de leur naissance. Ils la traversent avec vitesse, et se trouvent en quelques heures aux confins de la forêt, sur le chemin qui conduit vers le grand lac.

La vue des objets qui se déploient à leurs yeux, leur fait éprouver la plus vive émotion. Le soleil, dépouillé de ses rayons, répandait encore une lueur rougeâtre sur les palmiers, sur les eaux tranquilles du lac et sur les toits de leurs pères. Un grand feu s'élevait devant la cabane d'Igapéo; Nabuya devance son époux. A la mourante clarté du soleil couchant et à la lueur des flammes, elle aperçoit la porte de la maison paternelle, le grand palmier, les plantations qui l'entourent : elle voit un groupe de monde : elle distingue déjà

les traits de son vieux père, de sa sœur et de Matogas. Elle parcourt en un moment l'espace qui la sépare des objets de sa tendresse : sa sœur l'a reconnue et a volé dans ses bras, et Nabuya se trouve au même instant sur le sein de son père, qu'elle inonde de larmes. Igapéo, affaibli pas l'âge et les malheurs, peut à peine résister à la joie qu'il éprouve. Tanéo embrasse les genoux de son père. Des sons entrecoupés s'échappent de leurs bouches; aucun d'eux n'est en état de parler. Zioïé court, pleine de joie, à la demeure de Matogas, et s'écrie : « Mataë ! Mataë ! nos amis sont ici ; » les voilà devant la cabane de mon » père. » A cette heureuse nouvelle, Mataë, plus prompt qu'une flèche, s'élance, se trouve dans les bras de son frère, et frappe son front sur la poitrine de Tanéo, en mémoire de l'affliction qu'il a ressentie de son ab-

sence. Les tristes souvenirs sont effacés par les larmes de joie; et en s'embrassant, tous croient n'avoir jamais souffert. Les premiers transports firent aussitôt place aux questions de part et d'autre; mais comme on craignait de troubler ce jour plein de charmes, le récit des peines mutuelles fut ajourné. Nabuya leur apprit qu'elle était l'épouse de Tanéo, et Tanéo lui renouvela ses sermens. On ne pensa plus qu'à célébrer ce retour par des chants et des jeux, qui depuis leur absence, étaient bannis de ce séjour.

En marchant vers la demeure de Matogas, ces deux époux se virent entourés d'une foule de sauvages des deux sexes, qui, ayant appris leur heureuse arrivée, se précipitaient au passage et les conduisaient en triomphe jusqu'à l'habitation d'Igapéo. Les femmes des deux tribus,

selon l'usage hospitalier reçu chez les Topinambous, se disputèrent l'honneur de laver les pieds des deux époux ; et la journée finit pas un repas joyeux et une fête bruyante.

LES

MARIS MANDINGUES.

Un usage ancien et cruel avait été établi par les hommes de Manding, pays étendu à l'ouest de l'Afrique. Les maris mandingues avaient inventé une fable, qui, toute absurde qu'elle était, avait fait une impression profonde sur l'esprit de leurs femmes, tristes jouets du despotisme et victimes de leur crédulité. On disait, dans ce pays, qu'un être surnaturel était le puissant défenseur de l'autorité des époux, et que ce magistrat fantastique se nommait *Mombo Jombo*. Les femmes mandingues, superstitieuses à l'excès, croyaient aveuglément à l'existence du Mombo; et, de géné-

ration en génération, cette croyance était devenue un des dogmes de la religion des négresses païennes: la crainte du Mombo Jombo était regardée comme une des bases principales de l'éducation que les mères donnaient à leurs filles; et jamais une jeune femme n'avait quitté la hutte de ses parens pour aller habiter celle de son époux, sans s'entendre répéter plus d'une fois, par les matrones, de ne pas oublier qu'au moindre sujet de mécontentement qu'elle donnerait à son mari, elle attirerait sur sa tête la colère du terrible Mombo.

L'habit dont se revêtissoit ce prétendu génie était toujours suspendu à un arbre planté à la porte de chaque ville mandingue; et les pauvres femmes croyaient de bonne foi que ce vêtement avait été mis là par la propre main du génie protecteur des maris. Lorsqu'il leur arrivait de pas-

ser auprès de cet arbre, elles baissaient la tête en tremblant, et regardaient bien souvent derrière elles, pour voir si le Mombo ne venait pas s'emparer de ce fatal habit et de son terrible bâton pour les poursuivre et les frapper.

Néalée, la plus jeune des femmes du Mansa (1) de Kamalia (2), n'était point exempte des mauvais traitemens qui pesaient sur les autres femmes. Le sort semblait lui être d'autant plus contraire que la nature l'avait distinguée par les grâces extérieures et par les qualités de l'ame. Le Mansa avait le caractère dur; l'avarice la plus sordide étouffait en lui les sentimens; toujours sombre, toujours inquiet, il faisait le malheur de tout ce qui dépendait de lui; et Néalée, étant la plus jolie des femmes

(1) Gouverneur de la ville.

(2) Ville appartenant aux Mandingues.

qui composaient son sérail, en était aussi la plus malheureuse, parce qu'il s'occupait plus d'elle que des autres.

Néalée avait depuis peu de temps à son service, une esclave, négresse des bords de la Gambie. Dosita avait l'esprit plus étendu, plus ouvert que les femmes de Kamalia : le long séjour qu'elle avait fait chez un riche marchand, habitant de Pisania, l'avait mise dans le cas de voir une foule de voyageurs et beaucoup d'étrangers. Elle était questionneuse, douée d'une grande mémoire ; et rien de ce qu'elle avait vu et entendu n'avait été perdu pour elle. Le sort l'avait rendue esclave du Mansa, qui en avait fait don à la jeune Néalée: elles s'aimaient tendrement. Toutes les jeunes femmes de Kamalia chérissaient aussi Dosita, parce qu'elle avait l'art de se rendre utile de mille manières

différentes. C'était tantôt une coiffure nommée *jalla*, qu'elle arrangeait à la mode de Pisania, tantôt des perles de verre qu'elle enfilait avec goût, en nuançant les teintes ou en entremêlant les couleurs. Personne ne savait aussi bien relever les cheveux et les orner de coquillages ou de branches de corail. Ces talens, fortement appréciés par les jeunes femmes, n'auraient pas suffi pour la faire aimer des maris et des vieilles, si elle n'avait su gagner leurs bonnes grâces par l'art de pétrir le nourrissant et savoureux kouskou (1). Elle savait aussi conserver, dans toute sa fraîcheur, le beurre végétal que l'on exprime des fruits du zhéa. Elle était donc regardée comme très-savante par les habitans de Kamalia, et on y avait pour elle les égards et la considé-

(1) Ragoût de manioc, fort estimé des Africains.

ration que les autres esclaves négresses sont bien loin d'éprouver.

Dosita avait entendu parler avec étonnement des apparitions du Mombo Jombo, dont auparavant elle n'avait eu aucune idée, et ne savait que penser de ce fantôme qu'on disait être le protecteur exclusif des maris mandingues. Dosita n'avait pas encore été témoin, depuis son arrivée à Kamalia, de ces exécutions qu'on lui peignait sous des couleurs si terribles; mais sa maîtresse lui avait raconté les traitemens cruels qu'elle avait éprouvés plus d'une fois. L'injustice et la partialité de ce génie, diable ou fantôme, lui paraissaient incroyables: elle y pensait sans cesse, et ne pouvait se persuader qu'une puissance surnaturelle accablât de préférence le sexe le plus faible et ordinairement le moins vicieux, en accordant la même pro-

tection aux tyrans de leurs femmes et aux bons maris. « Les hommes, » se disait-elle, peuvent bien être in- » justes et partiaux ; mais les génies » supérieurs doivent connaître nos » ames, lire dans nos pensées, et ne » frappent pas toujours d'un seul » côté. » Elle finit par se persuader qu'il y avait de la fraude dans cette histoire du Mombo, et n'attendit qu'une bonne occasion pour s'en assurer, et éclairer les femmes mandingues sur un usage aussi absurde qu'inhumain.

La veille du jour où l'on devait commencer le lavage de l'or (1), le Mansa fit le tour de la ville et ordonna à toutes les femmes, esclaves ou libres, d'être prêtes le lendemain avant le lever du soleil, pour se rendre aux bords du torrent où l'on re-

(1) Nom que l'on donne à la recherche de l'or.

cueille des parcelles d'or. Lorsque le matin fit disparaître la nuit et le repos, toutes les femmes quittèrent leurs huttes : le soleil se montrait à peine qu'elles se trouvaient déjà sous le grand tabba aux branches horizontales, situé au sortir de la ville. Là, après un léger repas composé de farine humectée d'eau, et mêlée avec le suc acide du tamarin, elles se levèrent toutes à-la-fois pour faire le *saphi* (1) qui devait les éclairer sur le succès de leurs recherches : chacune d'elles posa sa bêche et sa calebasse en travers du chemin, elles formèrent ensuite autour de leurs outils un carré parfait, sifflèrent trois fois dans des tuyaux de plumes où elles devaient recueillir la poudre d'or, et ayant écouté pendant quel-

(1) Prière, conjuration ; manière de consulter le destin.

ques instans, elles récitèrent plusieurs prières, reprirent leurs outils, et marchèrent vers le torrent avec vitesse et gaieté.

Néalée ouvrait la marche, suivie de sa chère Dosita, qui portait sur sa tête, ainsi que les autres esclaves, un panier rempli de pistaches et d'autres provisions. Arrivées près de la montagne d'où sort l'eau sablonneuse du torrent, qui, dans ce moment, était à moitié desséché, les femmes se séparèrent en deux bandes: les unes courbées sur la terre, cherchent des yeux et de la main au milieu d'un sable épais; les autres, bravant la douleur, marchent sur les cailloux du torrent; leurs pieds nus sont blessés à chaque pas; mais leur courage est soutenu et récompensé par la découverte des endroits qui contiennent les grains précieux.

Déjà plusieurs calebasses, remplies

de sable humecté, sont mises en mouvement, afin de dégager la poudre d'or de ce qui l'entoure et la cache ; lorsque Néalée s'écrie avec transport qu'elle vient de trouver trois *sanou-birro* (1) de la plus grande beauté. Toutes les femmes accourent à elle pour les voir et la féliciter, non sans un mouvement d'envie : chacune d'elles sentait le prix d'une pareille découverte ; l'une aurait voulu s'en vanter auprès de son père, l'autre auprès de son maître ou de son mari ; et Néalée elle-même se réjouissait de l'idée de charmer le Mansa par la vue de ces belles pierres d'or, faites pour flatter son avidité insatiable.

L'ardeur du soleil devenant insupportable, Néalée et ses compagnes allèrent s'étendre sur le gazon jauni

(1) Pierres d'or.

et desséché ; mais qui leur sembla une couche aussi douce que la plus belle verdure. Elles s'endormirent à l'ombre de quelques bosquets de lotus, non loin du torrent. Néalée, un peu éloignée des autres, s'abandonnait au plus doux sommeil ; elle rêvait aux pierres d'or qu'elle venait de trouver ; le sourire errait sur ses lèvres vermeilles ; lorsque tout-à-coup elle se réveille en sursaut à un bruit de fer qui se fait entendre près d'elle : elle aperçoit un jeune homme traînant à son pied un reste de chaîne ; il marchait sur la pointe des pieds, et ses regards annonçaient la frayeur et le désespoir : au cri qui échappe à Néalée, ses compagnes se réveillent : le malheureux essaie de fuir ; on lui crie de s'arrêter, de se rassurer ; mais il est déjà loin. Dosita s'élance, l'atteint, le ramène ; et toutes les femmes l'entourent et lui

demandent à-la-fois son nom, son pays et son histoire. Néalée, plus attentive, leur impose silence, le fait asseoir, lui apporte une jatte de lait, et se hâte de faire rompre le bout de la chaîne suspendue à son pied. Le pauvre esclave reçoit avec reconnaissance de si charitables soins; mais ses regards inquiets se portent sans cesse vers le lieu d'où il est venu, et il est impatient de s'éloigner. « Femme généreuse, dit-il enfin à » Néalée, sauve-moi d'un monstre » affreux. Il me poursuit, il va venir... » Ah! cache-moi, cache-moi, ou » laisse-moi fuir. » Les sanglots lui coupèrent la parole. On parvint cependant à savoir de lui qu'il était esclave d'un méchant buschréen (1), qui, après l'avoir long-temps martyrisé pour le forcer à embrasser la religion musulmane, avait renoncé

(1) Surnom des nègres musulmans.

enfin à lui faire abjurer la foi de ses pères, mais l'avait chargé de chaînes, et voulait le faire exposer dans une forêt remplie de lions ; que le jour même de son supplice, une bonne vieille négresse l'avait aidé à briser ses chaînes et à s'échapper ; qu'il avait traversé précipitamment une partie du désert de Jallonkadou, sur le confin duquel se trouvait la demeure de Tarfa-Baura, son maître, et qu'enfin, lorsqu'il arriva près du torrent, où il cherchait à se désaltérer, il crut, en apercevant du monde, être tombé de nouveau entre des mains oppressives et barbares.

Tandis qu'il parlait, Dosita le regardait fixément, et son cœur battait avec violence : elle croyait reconnaître, dans les traits défigurés de ce malheureux, ceux de son frère qui, dans l'âge de l'adolescence, avait été emmené de Pesania

par un marchand de Jallonkadou. Elle n'en douta plus lorsqu'elle sut et le nom de son maître et le pays d'où il venait. Elle se nomma en sanglottant ; et serrant son frère dans ses bras, l'arrosa de ses larmes. Puis, se jetant aux pieds de sa maîtresse, elle la supplia de garder son frère auprès d'elle. Mais Néalée craignait son sévère mari, presque autant que le Mombo Jombo ; et connaissant son avarice sordide, elle n'osa lui amener un esclave qui paraissait malade et faible, incapable de supporter le travail, et par conséquent entièrement inutile au Mansa. Son bon cœur s'affligeait de ne pouvoir accorder à sa fidèle esclave la grâce qu'elle lui demandait ; et voulant alléger promptement la peine qu'elle lui causait malgré elle, elle prend tous les korys (1) qu'elle portait dans son

(1) Monnaie du pays.

petit sac de cuir, y joint plusieurs poignées de pistaches, les mêle avec des fruits de lotus, et donne vivement le tout au frère de Dosita. Elle lui recommande ensuite de se rendre par la plaine fertile du Zéryang dans une ville considérable de ce canton, et d'aller s'y présenter, de sa part, à un de ses parens, dont l'humanité était si connue qu'on appelait sa maison l'*hôtellerie des pauvres*. Pour que ce parent n'eût aucun doute de la vérité des paroles de l'esclave, elle remit à ce dernier son collier de verre, présent de ce bon habitant du Zéryang. Le frère de Dosita, plein de joie et de reconnaissance, se disposait à suivre ce conseil charitable, lorsque Néalée se reprocha d'avoir trop peu fait pour cet infortuné : docile à la voix de son cœur, elle prend sans balancer une des trois pierres d'or qu'elle avait serrées soi-

gneusement, et la donne au pauvre esclave; aussitôt, pour éviter les actions de grâce que Dosita et son frère lui rendaient, et jouir sans trouble du bien qu'elle vient de faire, elle se cache dans un buisson voisin. Dosita conduisit tristement son frère jusqu'à la route qui menait au Zériang; alors l'embrassant avec tendresse, elle lui dit: « Frère, sois » plus heureux. Fuis le mensonge. » Ne manque jamais d'offrir tes hum- » bles prières au grand être (1) cha- » que fois que la lune argentée re- » commencera son cours: aie souvent » recours aux saphis pour honorer » les esprits subordonnés au tout- » puissant. N'importune jamais hors » du temps prescrit le maître du mon- » de (2). Ne souffre pas qu'on insulte

(1) Les Mandingues reconnaissent un Dieu, maître d'autres Dieux subalternes.

(2) Les Mandingues pensent que c'est manquer de respect à Dieu que de lui parler souvent.

» notre mère ; et souviens-toi de Do-
» sita. » Elle se tut ; il prit le che-
min du Zeryang, et sa triste sœur re-
tourna près de sa maîtresse.

Les femmes venaient d'achever leur travail ; Néalée se remit à leur tête, et elles rentrèrent à Kamalia dans l'ordre où elles étaient en sortant.

On les attendait avec impatience : des gens de tout âge et une foule d'enfans accoururent au devant d'elles. Les hommes questionnaient leurs femmes et leurs filles sur le résultat de leurs recherches ; et selon la réponse qu'ils en recevaient, se réjouissaient ou s'affligeaient. Le cortége marcha vers la demeure du Mansa, qui, pour garder la dignité de son rang, n'était point venu à sa rencontre, et l'attendait gravement, assis sur une peau de caméléopard (1),

(1) Ou giraffe ; animal tacheté, dont la tête s'élève à une hauteur de seize pieds.

au milieu de la place publique. A mesure que la troupe s'avançait, elle devenait plus nombreuse : ceux qui n'avaient pas été au devant d'elle, quittait leurs habitations pour s'y réunir : un *tilli-kea* (1) entonna des chants de réjouissance, qui avaient pour objet de louer l'amour du travail dans les femmes, et la beauté du métal qui procurait aux Mandingues tout ce qu'ils pouvaient desirer : les jeunes gens dansaient et sautaient en mesure. Le Mansa fit avancer les femmes, passa en revue tout l'or qui avait été recueilli dans cette journée, le pesa dans de petites balances qui étaient rangées autour de lui et permit aux femmes de le porter dans la tente de leurs époux. Ceux-ci se rendirent au *bentang* (2), où, selon l'u-

(1) Musicien.

(2) Hôtel de ville, bâtiment ouvert disposé en amphithéâtre.

sage du pays, on avait préparé pour ce jour solemnel un festin abondant. Des flots de bière coulaient des calebasses, qui passaient de main en main, et répandaient dans l'assemblée la joie la plus bruyante. Les femmes qui donnaient lieu à cette réjouissance, n'y étaient pourtant pas admises : elles s'étaient réunies devant la porte du sirk (1) du Mansa, et, assises en rond, chantaient un chœur dont elles improvisaient les paroles.

« N'avons-nous pas recueilli l'or de » nos propres mains ? N'avons-nous » pas posé nos pieds dans le sable » brûlant, sur les plus durs cailloux? » Et cependant nous sommes bannies » des brillantes assemblées : est-ce » donc là notre récompense? » Elles recommençaient leurs chants ; et la

(1) Enclos fait de branches d'arbres, qui entoure chaque habitation.

plainte et l'harmonie allégeaient leurs peines. Lorsqu'elles eurent fini de chanter, Néalée conjura ses compagnes de ne point parler au Mansa du don qu'elle avait fait au pauvre esclave. Toutes le lui promirent, même les autres femmes du Mansa, dont elle avait su se faire aimer, en dépit de la rivalité. Une seule d'entre elles cependant, âgée, acariâtre et jalouse, qui ne manquait jamais l'occasion d'affliger ses jeunes rivales, apprit le secret de Néalée par une des esclaves, et se promit bien de le dévoiler au Mansa.

Salima étoit le nom de cette méchante négresse ; originaire du pays des Jéloups, elle avoit leur caractère triste et vindicatif. Elle ne filait ni ne battait le blé, et n'allait jamais au lavage de l'or : restant tout le jour à l'entrée de sa hutte, elle attendait, dans l'oisiveté et dans la paresse, les

occasions de nuire ou de calomnier. Les esclaves étaient continuellement tourmentées par elle ; elles ne trouvaient grâce à ses yeux ; et ne se garantissaient de ses injures, qu'en venant lui raconter tout ce qui se passait, soit dans les sirks des voisins, soit chez les femmes du Mansa, soit dans le bentang. Pour se concilier sa bienveillance, les esclaves du Mansa ne manquaient jamais de rendre compte à la vieille négresse du moindre événement qui venait à leur connaissance. La seule Dosita n'imitait pas leur exemple; aussi était-elle, comme sa maîtresse, l'objet de la haine de Salima, qui se réjouissait d'avance du mal qu'elle allait faire à l'une et à l'autre, et qui veilla toute la nuit pour guetter le retour du Mansa.

Les Mandingues se séparèrent à la pointe du jour, tous animés par les va-

peurs de la boisson mousseuse dont ils s'étaient abreuvés. Le Mansa, plus sobre que les autres, ne les avait pas quittés, pour empêcher que quelque querelle ne se glissât au milieu du tumulte de l'assemblée. Lorsqu'il revint chez lui, Salima l'arrêta à l'entrée de sa demeure, et lui conta l'histoire du *sanou-birro*, donné par Néalée au frère de Dosita.

L'avare Mansa frémit de rage, et sans répondre à Salima, entra dans l'enceinte du sirk. Lorsqu'il parut, Néalée fut saisie de frayeur ; elle vit à son air sombre qu'une sinistre pensée occupait son esprit; il lui dit qu'il voulait revoir l'or que ses esclaves et elle avaient recueilli. Les tuyaux de plumes furent vidés l'un après l'autre en sa présence; les grains d'or furent comptés, et les deux belles pierres d'or furent enfin posées devant lui. Alors le Mansa, fronçant

les sourcils et dévorant des yeux la timide Néalée, qui se tenait debout et n'osait le regarder : « Est-ce bien » tout ce que tu as trouvé, » lui dit-il d'une voix étouffée. « C'est tout... » répondit Néalée, plus troublée encore du mensonge qu'elle faisait que de la crainte que lui inspirait son époux. Celui-ci serre les dents comme la farouche hyène à l'aspect de sa proie, s'empare de l'or exposé devant lui, et sort en proférant les mots de *vengeance* et de *punition*.

Néalée vit avec effroi qu'elle était trahie. Un sentiment douloureux venait se mêler à celui de la frayeur. Elle ne pouvait se consoler d'avoir trahi la vérité pour la première fois de sa vie ; et se faisant les reproches les plus amers, elle s'abandonnait à ses regrets et à ses remords. « Mal-» heureuse Néalée, répétait-elle d'u-» ne voix lamentable, tu ne pourras

» donc plus dire à ta dernière heure » ces mots si chers aux Mandingues: » *durant le cours de ma vie, je n'ai ja-* » *mais dit un mensonge.* » Elle passa la journée dans les soupirs et les pleurs. On ne vit point paraître le Mansa aux heures où il avait l'habitude de revenir près de sa jeune femme. Néalée n'osait sortir de chez elle; assise sur un banc de bois, les mains jointes et posées sur ses genoux, elle était immobile et ses larmes coulaient en abondance. L'inconsolable Dosita, sans cesse auprès d'elle, ne pouvait parvenir à la tirer de cet état de stupeur. La soirée était avancée, et le Mansa ne revenait point. Néalée sortit alors de la triste apathie qui semblait la tenir enchaînée; et le trouble de son esprit se dissipant tout à coup, l'idée d'avoir attiré sur elle la colère du génie protecteur des maris mandingues, s'offrit à sa mémoire

et la fit tressaillir. «Ah! malheureuse, » s'écriait-elle, qu'as-tu fait? Pour- » quoi disposer de ce *sanou-birro* ? » Pourquoi t'exposer à mentir?...; » Mais devais-tu donc te priver du » bonheur de soulager la misère de » ce pauvre esclave?... Oh! Dosita, » Dosita, le terrible Mombo viendra » me punir de mon trop coupable » mensonge. » Dosita, pour toute réponse, baisait les mains de sa maîtresse, sanglottait, se désolait, mais était fermement convaincue, dans son cœur, que si ce Mombo était réellement un génie, il ne maltraiterait pas Néalée pour une action bienfaisante, ni même pour un léger mensonge, dicté par la crainte. L'imagination de Néalée, exaltée par la peur, lui faisait entendre la voix terrible de son mari qui l'appelait; puis elle croyait voir devant elle le Mombo Jombo armé de son bâton; et ces

visions la glaçaient d'effroi. Elle conjura Dosita d'aller voir ce qui se passait hors de l'enceinte du sirk, et de demander aux voisins s'ils savaient où se trouvait le Mansa. Dosita sortit. Néalée, restée seule, s'aperçut avec une sorte de terreur, de l'obscurité qui l'environnait. Les mots que son mari avait proférés en la quittant résonnaient encore à ses oreilles. « Peut-être en ce moment, se disait-» elle, invoque-t-il contre moi le » formidable Mombo Jombo .... » Elle se lève, sort du sirk, n'ose avancer, tremble et écoute.

La sévère obscurité de la nuit, le calme de l'air, quelques étincelles de lumière que l'on aperçoit à travers les taillis de bambou qui entourent les habitations, forment un ensemble à-la-fois mystérieux et imposant, qui fait palpiter le cœur de Néalée. Des cris d'enfans et la voix des femmes qui

préparent le repas du soir, interrompent seuls le silence de la nature. Néalée s'appuie à la porte de l'enclos; elle est près de perdre l'usage de ses sens: elle se remet pourtant, avance en chancelant, et entend un bruit léger. « Dosita, est-ce toi, » dit-elle à voix basse. C'était elle en effet, qui, pouvant à peine proférer une parole, entraîne Néalée dans l'intérieur du sirk, et après s'être assurée que personne ne peut l'entendre, parle en ces termes:

« Lorsque je sortis de chez toi, bonne maîtresse, j'allai chez la voisine Birra, et je lui demandai si elle avait vu passer le Mansa, et si elle pourrait m'indiquer le chemin qu'il avait pris. Elle me montra le côté du *bentang*: j'allais la quitter, lorsqu'elle m'arrêta pour me faire mille questions sur ce qui causait l'absence de ton époux. Heureusement

pour moi, les cris de son plus jeune enfant lui firent tourner la tête, et je me sauvai. Je m'acheminai vers le bentang, et, malgré l'obscurité, je remarquai à son entrée un groupe considérable de monde : je m'approche sur la pointe des pieds, de manière à n'être point vue. La voix de ton époux vient frapper mon oreille. « Non, non, disait-il; point de grâ-
» ce pour Néalée ; sa punition sera
» proportionnée à l'offense. Ses
» pleurs et ses cris peuvent seuls me
» dédommager du tort qu'elle m'a
» fait.—Mais, lui répondit une voix
» que je reconnus être celle de son
» frère, faut-il la punir pour une
» bonne action? » Le Mansa s'emporta contre lui. « Le Mansa a raison,
» interrompit un homme ; la femme
» de notre chef doit servir d'exem-
» ple à nos femmes. » Les gens assemblés convinrent de se retrouver

dans le bentang au premier signal, et d'y conduire leurs femmes. Le Mansa recommanda à son frère de t'amener avec ses autres femmes, aussitôt que le signal se serait fait entendre. Je suivis la direction de sa voix, et marchai légèrement après lui; à peine mes pieds touchaient la terre. J'eus un moment de frayeur, lorsque je vis se dissiper les nuages qui voilaient le ciel. Les innombrables étoiles répandirent bientôt sur tous les objets une lueur perfide. Je me cachai entre les enclos de deux sirks. Je vis alors distinctement que ton époux allait vers l'arbre où est toujours suspendu l'habit de votre Mombo Jombo.

» Je suivis le Mansa; il eut l'air d'entendre du bruit; il s'arrêta pendant quelques momens, et je me cachai de nouveau. Lorsqu'il reprit son chemin, je continuai à le suivre:

j'avais de grands soupçons . . . Je me décidai à monter sur le vieux arbre, qui, comme tu le sais, n'est point éloigné de celui qui est consacré au Mombo. A la clarté des étoiles qui scintillaient dans le ciel, je vis distinctement le Mansa détacher le grand habit d'écorce, s'en revêtir et s'emparer du terrible bâton qui tant de fois a pesé sur vous, et que toutes vos femmes croient être le fléau d'un génie vengeur. Sitôt que ton époux reprit le chemin par lequel il était venu, je descendis promptement de l'arbre; et pendant qu'il marche vers le bentang, je suis accourue vers toi. Maintenant il peut être déjà près de la petite plantation d'indigo. Il n'y a pas de temps à perdre, maîtresse chérie; cache-toi, sauve-moi du malheur effroyable de te voir maltraiter! » Et comme Nealée se taisait: « Bonne maîtresse, reprit

Dosita ; tu ne pouvais éviter un génie malfaisant déchaîné contre toi ; mais il est juste de fuir des barbares qui vous trompent pour vous tourmenter et vous traiter d'une manière cruelle. »

L'indignation de Néalée contre le Mansa et tous les maris mandingues fut plus forte que sa frayeur. Elle ne pouvait leur pardonner d'avoir réussi à fasciner, pendant si longtemps, les yeux de toutes les femmes, par une fable absurde, et dont il aurait été si facile de découvrir la fausseté, sans la terreur superstitieuse dont on avait su l'envelopper. Le souvenir des châtimens honteux dont elles avaient été les victimes, lui devint aussi odieux qu'il lui avait paru redoutable, et elle ressentit un profond mépris pour les auteurs de cette basse imposture.

Pendant que Dosita pressait sa

maîtresse de se sauver du sirk, un grand mouvement s'y fit entendre. Les femmes du Mansa y cherchaient Néalée pour se rendre toutes ensemble au bentang, où le frère du Mansa devait les conduire.

Salima, depuis long-temps à l'abri des mauvais traitemens du mystérieux Mombo, grâce à sa vieillesse et à l'indifférence de son mari pour elle, voyait toujours arriver, avec une joie maligne, la rumeur qui annoncait l'oppresseur des jeunes femmes. Elle croyait de bonne foi à la protection qu'il accordait aux époux, et se réjouissait en songeant que le Mansa l'avait invoqué dans sa fureur contre Néalée. Elle était convaincue que ce fantôme ne pouvait manquer de paraître dans une semblable occasion.

Le nom de Néalée, répété par différentes voix, se fit entendre dans

plusieurs endroits du sik. Dosita pressait, suppliait sa maîtresse de franchir le mur de l'enclos. Un moment encore, le frère et les femmes du Mansa allaient les trouver. Néalée se décide enfin; elles s'élancent toutes deux sur le mur, redescendent de l'autre côté, et se sauvent vers la mosquée des Buschréens: l'esprit de Dosita, toujours prompt, lui suggère l'idée de s'y aller cacher avec sa maîtresse. Les Kafirs (1) n'allant jamais dans les mosquées, c'était le seul endroit où Néalée pouvait être à l'abri des recherches du Mansa, au moins pendant cette nuit de terreur. Arrivées, en peu de temps, à l'habitation des Buschréens, elles se dirigent vers la mosquée, simple pièce de terre carrée, entourée de troncs d'arbres, irrégulièrement entassés les uns sur les autres.

(1) Nègres païens.

Elles se cachent entre deux de ces vieux troncs, dont les branches oubliées les couvraient entièrement.

Cependant le Mansa, revêtu du singulier habit fait d'écorce de bambou, et le visage couvert d'un masque effroyable, se trouvait au bentang, entouré d'une nombreuse assemblée. Il avait le bâton noueux du Mombo dans sa main droite, et se tenait au milieu d'un cercle d'hommes qui tous affectaient de lui rendre hommage. Les uns tenaient des flambeaux allumés qu'ils secouaient autour de lui, et dont la pâle clarté contrastait avec l'obscurité du ciel, en répandant sur tous les objets des jours incertains et lugubres. D'autres hommes dansaient et gambadaient, au son du tambour, autour du Mombo Jombo, et faisaient sonner de petits grelots qu'ils avaient aux bras et aux jambes, tandis qu'un musicien tirait

des sons tristes et prolongés d'une dent d'éléphant percée, dont la triste harmonie augmentait la frayeur dans le cœur des pauvres femmes. Assises en rond, plusieurs d'entre elles attendaient le moment où le prétendu génie allait désigner celle qui méritait d'être châtiée.

Au premier signal du Mombo Jombo, cri aigu qui annonçait le moment où l'on devait se réunir au bentang, le frère du Mansa était allé avertir Nealée et ses compagnes de s'y rendre sans délai : n'ayant pas trouvé celle qui était l'unique objet de la réunion, et l'ayant cherchée en vain, il était revenu trouver son frère, et avait amené avec lui, pour la forme seulement, les autres femmes du sérail. La disparition de Néalée excita la colère du Mansa. La crainte seule de trahir le secret des maris mandingues, l'empêcha d'éclater ;

mais ne pouvant supporter long-temps cette scène devenue inutile à sa vengeance, il fit un geste pour ordonner aux femmes de se lever ; et en même temps, le *tilli-kea*, frappant sur son tambour avec une baguette crochue, fit entendre ces mots: *approchez-vous toutes*. Les femmes s'avancèrent avec crainte, en se serrant timidement les unes contres les autres, et n'osant lever les yeux sur l'être redoutable qui allait prononcer leur arrêt. « J'étais » venu, dit enfin le Mansa d'une » voix rauque, pour savoir si vous » remplissiez tous vos devoirs, dont » le premier est la soumission à vos » maris. Je regarde dans le fond des » cœurs; rien ne m'est caché, je vois » aujourd'hui que vous êtes sages et » soumises, et je me retire satisfait; » mais malheur à celles qui mécon- » tenteront leurs époux! » A ces mots, il frappe trois fois la terre de son

bâton, et commande à l'assemblée de se retirer au plus tôt.

Les femmes se hâtant d'obéir à cet ordre, se dispersèrent, au sortir du bentang, comme une masse de sable que le vent soulève et entraîne. Plusieurs d'entre elles bénissaient, en s'éloignant, le peu de perspicacité du génie ; mais les hommes disaient, en s'en allant, que le Mansa avait eu tort de ne pas avoir choisi une de leurs femmes pour remplacer Néalée. « Voilà une belle occasion manquée, » répétaient-ils.

Lorsque toute l'assemblée fut retirée, le Mansa se hâta de retourner vers l'arbre du Mombo pour y suspendre le vêtement et le terrible bâton, et revint aussitôt chez lui, afin de voir ce qu'était devenue Néalée. Il la chercha par-tout pendant le reste de la nuit; il parcourut toute la ville, tous les sirks. Désespérant en-

fin de la trouver dans les murs de Kamalia, il s'abandonna sans réserve à la rage qui dévorait son cœur, et selon l'usage des Mandingues, lorsqu'ils se livrent au désespoir et à la fureur, il se tordit les bras, et fit craquer ses doigts, en poussant des cris prolongés. Ses femmes n'osaient paraître devant lui ; chacune d'elles restait cachée dans sa hutte ; et Salima se désolait de ce que l'apparition du Mombo Jombo n'avait point eu pour but de châtier celle qu'elle haïssait. Elle ne pouvait concevoir comment Néalée avait disparu de la ville; et assise dans un coin obscur, elle se plaignait tout bas du Mombo et du sort.

Le soleil rougissait déjà les campagnes et les toits coniques des habitations mandingues. Néalée et Dosita, qui avaient été cachées toute la nuit dans la mosquée des Buschréens,

songèrent, en voyant le jour, au danger qu'elles couraient d'être apercues : c'était bientôt le moment où les Buschréens devaient venir faire leurs prières et leurs ablutions du matin. Leur haine pour les Kafirs était trop connue, pour que Néalée et sa fidèle esclave ne craignissent point d'exciter leur colère en se laissant surprendre dans leur temple. Malheureusement ces idées ne s'offrirent à leur esprit que quand la joie d'avoir trouvé un asyle fit place à la réflexion, et cette joie se dissipa avec les ombres de la nuit. Dosita et sa maîtresse ne savaient où porter leurs pas. En sortant, elles pouvaient rencontrer quelque Buschréen ; car ils demeuraient tous à peu de distance de la mosquée : si même elles parvenaient à échapper à leurs regards, devaient-elles s'enfoncer dans les bois sans secours, sans espoir? Pouvaient-

elles retourner à Kamalia, et se livrer au plus barbare oppresseur. Mais il est trop tard pour prendre un parti.

Le prêtre buschréen entre dans la mosquée pour annoncer au peuple l'heure de la prière du matin. En se plaçant sur l'élévation située du côté de l'orient, il aperçoit les deux femmes qui cherchaient inutilement à se cacher. Il s'arrête, descend, reconnaît la femme du Mansa, et s'adressant à toutes deux d'un air courroucé : « Depuis quand les païens osent-ils » souiller notre sainte mosquée de » leur présence? Femmes téméraires ! . . . Je vous ferai repentir de » votre audace, sans exemple jusqu'à » ce jour. » Néalée embrassa les genoux du Buschréen, et lui conta naïvement que, redoutant la colère de colère de son mari, elle avait fui de sa demeure, et avait choisi la mosquée pour son refuge, parce qu'elle

avait cru que le Mansa ne penserait pas à l'y venir chercher.

Le prêtre buschréen feignant d'être attendri par son récit et ses larmes, lui commanda d'aller l'attendre hors de la mosquée, avec Dosita, et promit de les conduire chez lui, après avoir récité les prières d'usage, et de les protéger contre les autres Buschréens. Elles allèrent se placer hors de l'enceinte, de manière à ne point être vues de la foule qui allait s'y rassembler à la voix du prêtre.

L'air retentit du chant mélancolique et monotone, qui invite les mahométans à venir prosterner leurs fronts devant le grand prophète. Les Buschréens se rassemblèrent dans la mosquée ; et lorsqu'ils eurent fait leurs ablutions préparatoires et récité dévotement leurs oraisons, le prêtre leur montra les deux païennes qui avaient osé entrer dans leur mos-

quée. Aussitôt cent voix s'élevèrent contre elles; elles furent injuriées; on voulut même les enchaîner et les garder comme esclaves. Mais le prêtre buschréen, content de les avoir exposées aux insultes du peuple, lui imposa silence en déclarant que l'une d'elles était femme du Mansa, et qu'il allait les ramener toutes deux au chef de Kamalia. Les supplications de Néalée et de Dosita furent inutiles; elles eurent les mains liées derrière le dos, et le prêtre les fit marcher en cet état vers la ville.

Lorsque les habitans de Kamalia les aperçurent de loin, ils vinrent au devant d'elles; plusieurs d'entre eux demandaient à Néalée la raison de sa singulière disparition; d'autres se moquaient de la situation dans laquelle elles se trouvaient toutes deux; d'autres encore, mais c'était le plus petit nombre, les plaignaient et

cherchaient à les consoler. Les scènes d'éclat sont par-tout aimées du peuple et des gens ignorans, toujours avides de voir. On quitta bientôt ces femmes infortunées pour se disputer le triste avantage d'aller avertir le Mansa de l'arrivée de sa jeune épouse. Aussitôt qu'il en est instruit, il s'élance de son habitation, semblable au tigre qui, sortant de sa retraite, promène ses regards farouches, et cherche sa proie d'un œil égaré. Le Buschréen lui livre les deux femmes, et exige de lui un fort salaire pour prix de sa peine, ce qui augmente encore la colère de l'avare Mansa; il se voit forcé de satisfaire le Buschréen, qui ne veut se retirer qu'après avoir obtenu la récompense qu'il a demandée.

Qui pourrait peindre l'état de Néalée, de son esclave, et la rage du Mansa? Ce dernier ne pouvait proférer une parole; ses yeux en-

flammés, ses poings fermés et tremblans trahissaient sa fureur, trop forte pour pouvoir s'exhaler. Il demande enfin à Néalée quelle était la cause de sa fuite. Celle-ci, se dépouillant de sa timidité, et s'armant de l'éloquent courage que donne le désespoir, lui reproche amèrement l'imposture indigne inventée pour tyranniser des femmes crédules et faibles. Elle maudit le nom du Mombo Jombo, tous les hommes qui avaient imaginé cette fable monstrueuse, et jure de faire connaître à toutes les Mandingues, la pure et entière vérité.

Dès les premiers mots qu'elle lui adressa, le Mansa repoussa la foule de monde qui se tenait à l'entrée de sa hutte pour entendre leurs débats, ferma la porte, la barricada, et revint écouter en frémissant les imprécations qui s'échappaient de la

bouche de Néalée. Dosita tâchait en vain d'arrêter sa maîtresse, qui ne l'entendait plus. Lorsque le Mansa eut entendu ce qui jamais n'avait encore frappé l'oreille d'un mari mandingue, il songea aux moyens de s'assurer d'un secret qu'il regardait comme la base de l'autorité maritale. L'idée de poignarder ces deux femmes lui vint d'abord à l'esprit; mais celle de perdre la place qu'il occupait, si l'on venait à savoir cet assassinat, lui fit prendre le parti de les éloigner pour toujours, en les vendant à des *slatées*(1) qui devaient partir dans cette même nuit.

Le chef de la caravane avait déclaré qu'il paierait une forte somme en korys, avec plusieurs briques de sel et une provision de poudre, pour une belle esclave, aussi noire que les semences du nittas. Il s'engageait

(1). Marchands qui font le commerce des esclaves.

aussi à donner une *barre* (1) de marchandises d'Europe à celui qui lui amènerait une autre esclave alerte et forte, qui fût sur-tout habile à préparer le beurre végétal très-estimé par les nègres.

La taille de Néalée était parfaite; la noirceur de sa peau et la blancheur de ses dents la faisaient passer pour une des plus jolies femmes de Kamalia. Dosita excellait, comme nous l'avons dit, dans l'art de sécher et de faire bouillir les fruits du zhéa. L'appas des richesses que le Mansa allait retirer de cette vente, l'affermissait dans la résolution cruelle qu'il n'avait prise d'abord que pour conserver l'ascendant des maris. Il se tut le reste du jour, ne sortit point de chez lui, et fut sourd aux reproches amers de son épouse et aux supplications de Dosita, qui

(1) Mesure de convention pour évaluer les marchandises qu'on échange.

prévoyait de grands malheurs pour elle et sa maîtresse, et qui se livrait à la plus profonde douleur.

A la nuit tombante, le Mansa attacha des fers à leurs pieds; et une chaîne réunit la maîtresse à l'esclave. Elles voulaient jeter des cris; mais le Mansa saisit la carabine suspendue à son baudrier, et la dirigea contre ces deux femmes, qui, effrayées, se turent et se laissèrent mener sans résistance.

Néalée, ne pouvant presque marcher, traînait sa chaîne en poussant de longs et douloureux soupirs; et Dosita, qui ne sentait que les souffrances de sa maîtresse, cherchait à réveiller et à soutenir son courage: la seule pensée qui la faisait frémir était qu'on pouvait la séparer d'elle. Plusieurs fois les gémissemens de Néalée excitèrent, pendant la marche, la colère de son barbare époux,

qui la menaça plusieurs fois de tuer : « Eh bien ! s'écriait-elle, ôte-» moi la vie ; je n'en veux plus, c'est » un fardeau. » Mais le Mansa, dont l'avarice s rdide jouissait d'avance des avantages considérables qu'il allait retirer de la vente de ses victimes, remettait son fusil sur son épaule, et se contentait de les accabler d'injures et de mépris ; et alors toutes deux s'écriaient : « Ote-moi la vie, mais ne maudis pas ma mère (1). »

Ils arrivèrent à la demeure des slatées, qui se trouvait hors de la ville. Les gens de la caravane étaient endormis, les uns devant la porte du *baloun* (2), les autres auprès d'un *corée* (3) de pierre, où l'on voyait

(1) Le respect que les Mandingues ont pour leur mère, est poussé au plus haut degré.

(2) Auberge.

(3) Fontaine.

aussi un groupe d'ânes; les uns étendus sur la terre, les autres debout près de la fontaine. Des gardes, armés de mousquets, marchaient autour d'une foule de malheureux esclaves, chargés de fer, ou liés par des cordes, et qui veillaient et gémissaient, tandis qu'à quelques pas d'eux, plusieurs marchands dormaient paisiblement, entourés de ballots et de bardes.

Le Mansa fit entrer ses deux victimes dans le baloun; il demanda à parler au chef de la caravane, nommé *Domba*. Le marché fut bientôt conclu, et le Mansa, satisfait de la beauté des marchandises qu'il avait reçues en échange de sa femme et de son esclave, les abandonna sans remords. Néalée et sa compagne furent conduites près des autres esclaves. Entourées d'infortunés, qui trouvaient du soulagement à se plain-

dre hautement de leur malheur, elles les entendirent parler du pays de *Jong-Sandou* (1), où les blancs devaient les conduire pour les vendre aux horribles cannibales, habitans de cette terre. Rien ne put égaler le désespoir de ces deux malheureuses femmes, en songeant à leur sort à venir, sort que les esclaves croient aussi certain que leurs malheurs sont réels. Elles jurèrent de ne prendre aucune nourriture, résolues de mourir sous le ciel qui les avait vues naître, plutôt que d'être victimes des blancs et des *Kouris* (2).

Lorsque l'étoile du matin parut dans le ciel, Domba et les autres slatées sortirent du baloun et appelèrent à haute voix les gens de la caravane afin qu'ils se disposassent à partir.

(1) Nom donné par les Mandingues à l'Amérique.

(2) C'est le nom que donnent les Mandingues aux sauvages de l'Amérique.

Aussitôt les hommes libres coururent préparer leurs montures, et charger leurs marchandises sur le dos de leurs ânes. Après avoir rempli des outres d'une eau limpide, unique espérance des voyageurs dans les déserts ; les serviteurs de la caravane allèrent chercher les esclaves destinés à être vendus, et les conduisirent à l'endroit où on leur distribuait une nourriture grossière. Néalée et sa compagne refusèrent de manger. Les menaces ne purent changer leur résolution. On les amena devant le chef de la troupe. Domba leur demanda sévèrement la cause de leur obstination : elles se turent. Il renouvela sa question : des sanglots furent leur seule réponse. Domba, vieillard respectable, était accessible à la pitié; il résolut de les faire traiter avec douceur, pour les amener peu-à-peu à l'obéissance. Ce bon slatée, si diffé-

rent de ses semblables, voyant l'abattement dans lequel Néalée et Dosita se trouvaient toutes deux, leur fit ôter les fers qu'elles avaient aux pieds, et les fit lier l'une à l'autre par des cordes : on y attacha encore cinq esclaves appartenant à un autre slatée, qui suivit l'exemple de Domba, non par humanité, mais par l'idée qu'en diminuant leurs forces, atténuées par le désespoir, il pouvait diminuer la valeur de ses esclaves.

La caravane partit : elle marcha pendant deux jours à travers des déserts brûlés par le soleil, ne trouvant que des pierres et du sable ardent pour se reposer de ses fatigues. Au commencement du troisième jour, un long sifflement, suivi d'un nuage de poussière, annonça le terrible fléau connu dans les déserts de l'Afrique ; fléau qui poursuit les voyageurs, et atteint même par fois les oiseaux dans les

airs. Le ciel s'obscurcit ; un large torrent de sable inonde la caravane et l'enveloppe de toute part. La violence de l'ouragan renverse les femmes et les esclaves chargés de fers ; les nègres libres, couchés sur leurs montures, ne sont pas ébranlés, mais pendant quelques instans le sable les aveugle et leur remplit la bouche et les oreilles. La plus grande confusion est répandue dans la caravane, et chacun craint de voir redoubler l'ouragan.

Cependant la frayeur et le trouble n'ont pas empêché un des esclaves liés par la même corde à Néalée et à Dosita, de concevoir l'heureuse idée de recouvrer la liberté. Quand l'esclavage n'abrutit pas, il donne la présence d'esprit. Cet esclave fait des efforts prodigieux pour rompre la corde qui le lie; et la forte secousse qu'il lui donne, avertit en un instant ses malheureux compa-

gnons du projet qu'il a formé; ils le secondent de tout leur pouvoir. L'espérance leur a rendu le courage et les forces. Dosita, qui a imité leur exemple, parvient à rompre ses liens au même instant que les autres qui, devenus libres, ont déjà pris leur essor.

Trop occupée d'un travail qui doit lui rendre la liberté, Dosita ne s'aperçoit pas que sa pauvre amie, exténuée par la privation de nourriture et par les émotions qu'elle a éprouvées, indifférente à ce qui se passe autour d'elle, est étendue sur le sable, et y reste sans vouloir se lever. Dosita, n'osant lui parler de peur d'être entendue, saisit son bras, l'entraîne presque malgré elle, et se sentant une force qni lui était inconnue jusqu'alors, s'éloigne rapidement avec Néalée; elle suit la direction que le hasard ou son bonheur lui fait suivre, avant que Domba, les slatées et les

gardes soient revenus de la stupeur qui règne parmi eux. Néalée la suit sans savoir ce qu'elle fait. Elle demande à Dosita de s'arrêter pour reprendre haleine : aussitôt un coup de vent soulève une nuée de sable qui les atteint. Dosita n'a eu que le temps de couvrir sa tête et celle de Néalée ; elles sont renversées sur la terre.

L'ouragan s'éloigne. Dosita bénit le Grand-Etre, lorsqu'elle voit qu'un épais nuage de sable les sépare de la caravane de Domba. Néalée, qui porte dans son cœur cette piété que la nature imprime dans les ames tendres, Néalée, indifférente à l'espoir de recouvrer sa liberté, insensible à la crainte de retomber dans l'esclavage, n'a pas entendu sans une vive émotion les actions de grâce que Dosita adresse au Créateur. Elle s'unit à sa compagne pour remercier le Grand-Etre de ses bienfaits. Elle s'anime; son

ame s'ément, sa raison reprend son empire, et ses forces morales et physiques renaissent en même temps. Après avoir encore renouvelé sa prière, elle se lève, et veut s'eloigner de ce lieu trop voisin de la route des voyageurs.

Plusieurs rochers de granit blanc, s'élèvent d'un côté de ce désert ; ils cachent un ruisseau qui coule tranquillement entre deux rives : l'une est couverte de gazon fleuri, dont la fraîcheur se conserve à l'ombre des rochers ; et l'autre plus sauvage est bordée de hautes herbes qui semblent disputer le terrain à quelques masses de rochers. Plus loin, une sombre forêt s'élève de ce même côté. Nos deux fugitives aperçoivent le mur de granit, qui se sépare en deux comme pour leur laisser un passage : l'instinct de l'espérance leur fait deviner qu'il renferme un asyle, et qu'elles

vont y trouver des secours qui ne leur devenaient que trop nécessaires. Une espèce de fièvre leur faisait encore combattre la faim qui les tourmentait; mais cette vigueur factice allait les abandonner, lorsque, après avoir franchi la fente du rocher, en cherchant des yeux quelques fruits ou quelques racines, une grande flamme frappe leur vue; elle se mêlait à une fumée épaisse, et jetait des étincelles sur le gazon, où était placé une espèce de bûcher, formé de broussailles sèches. Elles avancent et trouvent, avec une joie inexprimable, une gazelle posée sur le bûcher, et dont la peau et les cornes étaient jetées près de là, avec des sabres et des carabines. Rompre de fortes branches, s'en servir pour retirer la gazelle du feu, saisir un des sabres qui se trouvaient près du bûcher, pour diviser l'animal en plusieurs parties,

fut l'affaire d'un instant. Le repas fut court et joyeux ; mais la crainte le suivit bientôt. A qui, se disaient-elles, pouvaient appartenir ces armes? pour qui ce repas était-il préparé ? Ces réflexions ne leur permirent pas de s'abandonner au sommeil qui, à la vue d'un gazon frais et velouté, commençait à appesantir leurs paupières. En examinant les armes et les sacs de cuir rouge qui se trouvaient auprès, elles connurent qu'ils devaient appartenir à des Maures. Des hennissemens de chevaux qu'elles entendirent, les confirmèrent dans l'idée qu'un parti de Maures n'était pas éloigné. Plusieurs larges fentes dans le rocher laissaient voir, sur la droite, une plaine immense et un bois de bambous secs.

Trois Maures, appartenant à une compagnie de brigands, revenaient d'un village qu'ils avaient pillé ; la

gazelle qui se trouvait sur le bûcher avoit été tuée par eux ; couchés au bord du ruisseau , où peu après s'étaient rendues nos deux fugitives, ces Maures attendaient le retour de leurs camarades , lorsqu'un lion, sorti du bois, était venu fondre sur leurs chevaux , qui , épouvantés de cette apparition , s'étaient dispersés dans la plaine. Un d'eux atteint par le féroce animal, poussait des cris aigus. A ces cris , les trois Maures s'étaient précipités dans la plaine , et étant à moitié endormis , ils avaient oublié de prendre leurs armes. Leurs chevaux, écumant de rage, saisis d'épouvante , ne reconnaissaient plus la voix de leurs maîtres , et fuyaient à leur approche. C'était dans ce moment que Néalée et Dosita étaient entrées dans l'hermitage que la nature semblait avoir placé dans ce désert, comme la consolation auprès

de la douleur, et tandis que, tranquilles et contentes, elles réparaient leurs forces épuisées, la lion déchirait les flancs du cheval à quelque distance d'elles.

La troupe des brigands maures, qui revenaient du pillage, arriva dans la plaine, et c'était le hennissement de leurs chevaux qui avait frappé l'oreille de Néalée et de sa compagne. Lorsque les brigands aperçurent le lion, il était près d'abandonner sa victime ; et, rassasié de sang, il la regardait d'un œil paresseux. Ils saisirent aussitôt leurs carabines et fondirent sur le féroce animal, qui n'ayant pas eu le temps de se reconnaître, passa de l'apathie à la mort.

Les deux amies, ayant vu tout ce qui se passait dans la plaine, à travers les crevasses du rocher, tinrent conseil sur le parti qu'elles avaient à prendre : devenir esclaves des Mau-

res était un sort aussi affreux que celui qu'elles avaient évité. Elles résolurent de passer le ruisseau à la nage, et de s'enfoncer dans la forêt qui s'élevait sur la rive opposée : en peu d'instans, elles se trouvèrent sur l'autre bord, et se frayant un chemin à travers les hautes herbes et les pierres, elles se virent enfin au milieu d'une sombre galerie d'arbres antiques. Après avoir suspendu leurs vêtemens aux branches pour les faire sécher, elles s'endormirent dans cette nouvelle retraite, où le destin avait marqué, pour elles, le commencement d'une nouvelle existence, sinon heureuse, du moins tranquille.

Des hommes et des femmes joulahs se réunissaient tous les jours, depuis le saison des fruits, dans cette forêt, presque toute composée de zhéas et de nittas. Dès le matin, ils s'y rendaient en chantant; et la gaieté,

habitante des hameaux, les y accompagnait avec l'amour du travail. Les hommes, montés au haut des arbres, cueillaient les fruits du nittas, et les jetaient dans des paniers que les femmes leur présentaient. Lorsque Néalée et Dosita eurent pris quelque heures de repos, elles recommencèrent à cheminer. La voix des Joulahs parvint à leurs oreilles, et elles se dirigèrent vers eux. Dosita connaissait parfaitement leur langage, et sa maîtresse en savait quelques mots. Elle n'ignorait pas que le caractère du peuple joulah était bon, compatissant et généreux. Dans cette persuasion, elles s'avancèrent avec confiance vers les Joulahs de la forêt, et se montrèrent à une jeune femme dont les manières franches et gracieuses leur promettaient l'hospitalité. Dosita lui demanda sa protection; et la bonne négresse, les prenant toutes deux par

la main, les fit asseoir au pied d'un arbre, et les pria de lui faire le récit de leurs aventures. Dosita lui conta, en peu de mots, l'histoire de sa pauvre maîtresse. Hommes et femmes avaient interrompu leur ouvrage, et écoutaient avec tant de recueillement le récit de l'infortunée étrangère, que sa voix se faisait seule entendre au milieu de la vaste forêt. Elle intéressa vivement tous les auditeurs; mais ce qui fit le plus d'impression sur les femmes, ce fut la fable du Mombo Jombo. Leurs gestes, en l'écoutant, exprimaient l'indignation qu'elles éprouvaient contre les maris mandingues. Néalée ne put entendre, sans verser des torrens de larmes, un récit qui lui retraçait ses douleurs Elle fut, ainsi que son amie, comblée des soins les plus touchans par les Joulahs et particulièrement par la jeune femme. Cette bonne négresse engagea

ses compagnes à leur chanter une complainte, pour diminuer l'amertume de leurs chagrins: le refrain en fut simple : « Pauvres étrangères, di-
» sait-il, vous n'avez point de mère
» pour essuyer vos larmes, point de
» fils pour vous faire une caresse. »
Ce refrain simple, mais dicté par le cœur, fut aussi entendu par le cœur. Lorsqu'on cessa de chanter, un des hommes fit observer que la chaleur du jour commençait à percer le feuillage, et qu'il était temps de mener les bœufs à la rivière. Les femmes prirent leurs paniers remplis de fruits, et tous marchèrent vers le village. La bonne Joulah rassura les deux étrangères sur leur sort à venir, en leur promettant de les adopter comme sœurs et de les conduire chez son vieux père, près duquel elles étaient sûres de trouver pour toujours un refuge assuré.

Ces Joulahs étaient pasteurs. On voyait paître des bœufs dans leurs prairies, et des chèvres brouter l'herbe sur les hauteurs. Les bergers, assis à l'ombre, veillaient à la sûreté de leurs troupeaux. Les mères allaitaient et amusaient leurs petits enfans, tandis que les jeunes filles filaient à leurs côtés. D'autres femmes vanaient le grain du kouskou, et des pintades et des perdrix rouges s'empressant autour d'elles, becquetaient en se disputant les grains qu'elles laissaient tomber. Un mouvement général animait ce village; chacun y était attentif à son devoir, et l'aisance était le prix des travaux de ces laborieux villageois.

La bonne Joulah conduisit ses deux sœurs adoptives chez son père, vieux pasteur, qui, quoique riche, était compatissant. Depuis qu'il avait marié sa fille unique, l'ennui le dé-

vorait, et il ne se sentait renaître que lorsqu'elle venait le voir ; mais elle avait contracté des devoirs impérieux ; un enfant nouveau-né, le soin de son ménage, un mari sévère, qui la laissait rarement sortir de chez lui, étaient autant de raisons qui la retenaient loin de son père, dont la hutte était fort éloignée de son habitation. Le vieux pasteur n'avait conservé qu'une seule de ses femmes, et cette infortunée venait de perdre la vue, ce qui était pour son époux un surcroît de peine et d'ennui. Quand on est sur le déclin de la vie, on a besoin de voir régner autour de soi le contentement et la santé, afin de pouvoir se distraire de ses propres maux. La bonne Joulah jouissait de l'idée d'attacher à son père les deux femmes qu'un hasard avait conduites près d'elle, et que la pitié d'un côté, la reconnaissance de l'autre, allaient

y retenir pour toujours. Elle les présenta au vieux pasteur, et les nomma ses sœurs d'adoption ; il n'en fallut pas davantage pour les faire recevoir avec un accueil paternel, et lorsqu'il apprit qu'elles étaient étrangères, il leur tint ce discours : « Ma » fille desire que je vous adopte; elle » vous a nommées ses sœurs, et dès » ce moment vous êtes mes en- » fans. Cette fille chérie vous confie » son vieux père; c'estsur vous qu'elle » compte pour me soigner en son » absence. Vos discours me désen- » nuieront; vos chants me rappel- » leront le temps de ma jeunesse; » et c'est encore à ma fille que je » devrai ces doux momens. Mais vous, » pauvres étrangères, ne regretterez- » vous pas votre patrie ? N'aurai-je » point le chagrin de vous voir verser » des larmes? Ne penserez-vous jamais

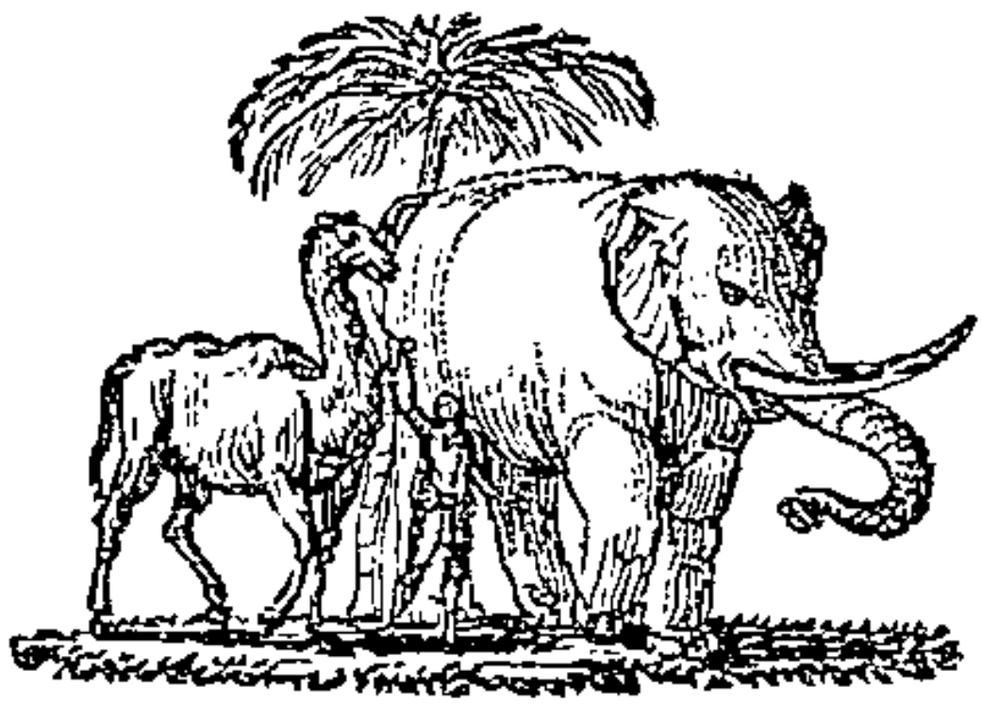
» à me quitter. » Néalée et Dosita, jusqu'alors muettes de surprise et d'émotion, tombèrent à ses pieds : « Te quitter, s'écrièrent-elles ! non, » non ; nous voulons vivre et mourir » auprès de toi. Renvoie tes bergers, » reprit Dosita ; moi seule je soi- » gnerai tes troupeaux, je moudrai » ton grain ; et pendant que Néalée » t'accompagnera dans les champs, » ou guidera ta femme aveugle, je » préparerai ton repas, et j'irai traire » tes vaches et tes chèvres. Ah ! redis, » redis-nous encore que tu nous gar- » des près de toi. Les malheureux ont » de la peine à croire à ce qui ter- » mine leurs maux. » Le vieillard attendri répondit à la bonne Dosita que sa fille lui avait conduit deux enfans et non deux esclaves, que jamais il ne permettrait qu'elles partageassent le travail de ses serviteurs.

Néalée et son amie demandèrent au vieux pasteur la permission de faire un saphi d'action de grâces. Le vieillard s'unit à elles avec sa fille : il s'assit entre les trois femmes, qui mirent une de leurs mains sur leur cœur et l'autre dans les mains du vieillard. Les deux étrangères firent à haute voix le serment de lui consacrer leurs jours, et de l'aimer comme un père.

Depuis le moment où le vieillard reçut chez lui les deux étrangères, il ne connut plus ni la solitude ni l'ennui ; et lorsque la bonne Joulah venait visiter son père, on avait de la peine à reconnaître quelle était des trois sa véritable fille.

On nommait Néalée et Dosita, parmi les habitans de ce hameau, *les filles de la forêt des zhéas*, et on s'y souvient encore aujourd'hui de l'histoire

de ces deux négresses. Les mères la racontent aux jeunes gens, pour leur faire détester la despotisme dans le mariage, et aux jeunes filles pour leur apprendre à ne pas être trop crédules.



L'ENFANT DE KACHMYR;

NOUVELLE ASIATIQUE.

AZAD-KHAN (1) gouvernait, au nom de l'empereur des Afghâns, la belle province de Kachmyr. Sa résidence était la ville de Sirignagor, plus connue sous le nom de Kachmyr; et son habitation ordinaire était la sombre forteresse de Chargor, autour de laquelle étaient cantonnés un grand nombre de soldats et d'officiers afghâns, satellites infatigables d'un maître avide de crimes. Les Kachmyriens, adorateurs constans du plaisir, ne pouvaient, malgré la dureté de leurs

(1) Historique. Son caractère était tel qu'il est dépeint ici.

maîtres, perdre leur goût pour les divertissemens de tout genre. Ces divertissemens avaient, à la vérité, perdu de leur éclat ; le luxe en était banni : leur parure était plus simple, leurs maisons moins ornées ; on ne voyait plus dans leurs festins la même profusion qu'au temps où le Kachmyr florissait sous la dépendance des Moghols; et la crainte d'éveiller la jalousie et l'avidité de leurs maîtres troublait sans cesse leurs joyeuses réunions : cependant, jamais la saison des roses ne s'était passée sans qu'ils se fussent tous réunis dans les jardins de la ville et de ses environs, afin de célébrer la naissance de cette fleur, belle et suave comme la saison que la fait naître.

Tel était le naturel de ce peuple licencieux et volage, que, malgré la rapacité et les cruautés sans nombre qu'exerçait Azad-Khan, jamais un

Kachmyrien ne s'était vu maître d'une somme quelconque, sans l'employer aussitôt à donner un festin à ses amis, ou une promenade sur le lac de Kachmyr, lieu de délices pour les habitans de cette ville.

Presque toujours de pareils rassemblemens attiraient l'attention du farouche Azad, et par conséquent des malheurs sur la tête de celui qu'il supposait être riche, et qui recevait ordinairement la visite du premier lieutenant de la garde du khan : celui-ci, accompagné de soldats armés de hâches, marquait toujours ses visites par la ruine, le désespoir et même le sang.

Aux époques où le tribut devait être porté à la cour, les marchands cachaient en différens endroits l'argent qu'ils avaient recueilli dans leurs longs et pénibles voyages. Les paysans et les artisans travaillaient le jour et la

nuit pour pouvoir satisfaire à la rapacité du gouverneur, afin de sauver leur vie, sans être même sûrs d'avoir ensuite de quoi pouvoir exister. Tous les habitans n'étaient occupés, dans ces temps de calamité, qu'à imaginer des moyens nouveaux et sûrs, de soustraire une partie de ce qu'ils possédaient aux regards avides des percepteurs afghâns. Azad-Khan leur avait donné l'ordre de punir, sans jugement, par une mort prompte, ceux qui seraient soupçonnés de cacher leur argent ou leurs effets, et avait autorisé, dans ce cas, ses agens à piller leurs maisons, et à s'emparer de leurs femmes. Ce temps de désolation pour le peuple Kachmyrien était un temps de fête pour le cœur du tyran. Il n'avait d'autre plaisir que celui de se rassasier de crimes; on le voyait rarement sortir de sa retraite de Chirgor; mais lorsqu'il se montrait dans

la ville, c'était toujours avec le desir ardent d'avoir une occasion de commettre un acte de despotisme ou de barbarie. Il avait la passion du mal comme un autre a celle de la gloire. aussi était-il mécontent de lui-même, et craignait-il d'être méprisé, lorsque quelques jours se passaient sans qu'il eût ordonné la ruine ou la mort de quelque individu. Azad était un monstre, même parmi les méchans : sa figure atroce, quoique régulière, inspirait autant de terreur que son nom. Sa taille était bien prise, élancée : il était d'une adresse extraordinaire et personne ne tirait du fusil aussi bien que lui, ni ne se servait de la fronde avec autant de dextérité. A dix-huit ans, il regardait déjà l'amour comme une faiblesse indigne d'un maître ; mais ce qui l'éloignait principalement des femmes, c'était la crainte qu'il avait de leur esprit insinuant, et plus

encore de l'ascendant de leurs charmes : en un mot, il craignait que leur influence ne le rendit plus humain. Il avait fait chasser toutes ses femmes depuis qu'une d'entre elles avait obtenu de lui la grâce d'un malheureux esclave, qu'il avait condamné à mort. Depuis un an, son harem était désert: cependant l'aversion qu'il avait pour le beau sexe ne l'empêchait pas de sentir la force de la privation qu'il s'imposait par orgueil, ce qui faisait que sa haine contre lui était remplie d'aigreur. L'envie le déchirait à la vue d'un couple heureux, et jaloux d'une félicité dont il ne voulait pas, il abhorrait aussi les enfans, parce qu'il avait entendu dire qu'un enfant est le complément du bonheur de deux êtres qui s'aiment. Si, lorsqu'il parcourait la ville de Kachmyr, suivi de son immense cavalerie, il apercevait des enfans que son

approche n'empêchait pas de s'amuser entre eux, parce qu'à cet âge on ne sait pas ce que c'est qu'un tyran, il commandait aussitôt à ses gens de les écarter à coups de plat de hache et de les fouler sous les pieds de leurs chevaux, s'ils ne se rangeaient pas assez vite. Plusieurs malheureux enfans avaient été déjà ses victimes. L'esprit de cet homme cruel n'était troublé que lorsqu'il méditait un ordre sanguinaire ; une fièvre momentanée venait alors s'emparer de ses sens ; mais lorsqu'il avait ordonné le crime, il devenait tranquille, éprouvant alors le contentement intérieur qu'un homme vertueux ressent après une action louable. On pense bien que son cœur ne pouvait être accessible à l'amour filial. Sa mère, femme vertueuse et respectable, venait d'être arrachée de son palais par son ordre, sous prétexte qu'il avait des

preuves de son inconduite; mais dans le fait, pour se débarrasser d'un juge incommode. Il l'avait fait enfermer dans un château près de Kachmyr, et n'allait l'y voir, de temps en temps, que pour lui rendre sa prison plus affreuse. Cette infortunée ne demandait à son Dieu que d'abréger ses tristes jours; tandis que son fils, inaccessible aux remords, entassait crime sur crime, et ne laissait pas au repentir le temps de s'emparer de son cœur.

La saison des roses ramenait quelques idées riantes dans l'esprit des Kachmyriens; c'était le seul temps de l'année où les gens du peuple se livraient encore à quelques plaisirs. Aussitôt que les rosiers se couvraient de boutons, ces infortunés levaient leurs têtes appesanties sous le joug, et couraient saluer la fleur, premier ornement du sol kachmyrien.

Les jardins de Kachmyr étaient

embaumés par les fleurs du printemps, et les boutons de roses vivifiaient des masses de verdure pittoresques. On voyait des rosiers dans les allées des jardins, au bord des étangs et du Dall; on en voyait s'élever au milieu des petites îles, parsemées sur la surface du lac. Une foule de Kachmyriens, d'autant plus heureux que c'était la seule époque de l'année où, par un hasard singulier, on n'avait pas encore troublé leurs plaisirs, se disposait à célébrer la naissance de la rose. Ouvriers, femmes et enfans, marchands et laboureurs, pauvres et riches, s'étaient parés de ce qu'ils possédaient de plus beau. Les femmes de la classe inférieure, qui seules ont en Asie le droit de se montrer, s'ajustent avec plus de soin, tressent leur chevelure d'une manière plus élégante que de coutume; elles la font

tomber avec grâce sur leur cou orné de chaînes ou de perles ; et leur robe de laine est à moitié couverte par une draperie de couleur éclatante attachée au sommet de leurs turbans. Tous marchent gaiement vers le Dall : là, des bateaux sont rassemblés, depuis le lever de l'aurore, pour attendre ceux qui doivent se réunir dans ce lieu, où tout enchante les yeux et l'esprit. Les bateliers ont répandu des fleurs et des herbes aromatiques dans leurs bateaux. Les barques des riches Kachmyriens sont ornées de tapis et de voiles magnifiquement brodés. Mais le pauvre sous l'abri d'une simple natte, y jouit tout autant que le riche étendu mollement sur des coussins, à l'ombre de superbes voiles. La nature invite également à ses fêtes et les grands et le peuple ; et celui qui n'a rien à étaler aux yeux du vulgaire, est presque

toujours plus satisfait, que le fastueux qui veut faire croire à un contentement qu'il est lui-même bien loin de sentir.

Les femmes des nobles, qui languissent au milieu des grandeurs, voient passer une foule immense, à travers les grilles qui les séparent du monde. Un sentiment de jalousie fait verser des larmes à plusieurs d'entre elles; tandis que d'autres, par une philosophie assez ordinaire parmi les femmes, cherchent à se consoler promptement; elles se voilent le visage, montent sur les terrasses qui dominent les toits de leurs maisons, et vont y admirer les rosiers qu'elles y ont plantés elles-mêmes. Couchées nonchalamment au milieu des fleurs, elles y respirent un air délicieux, en écoutant les longs récits de leurs vieilles esclaves.

Déjà les portes des jardins sont ouvertes, les bateaux sont en mouvement; une rumeur prolongée, produite par les voix des bateliers et des promeneurs, par le bruit des rames qui fendent les eaux du lac, par le ramage des oiseaux, répand dans les esprits un vague plein de douceur, et les dispose à une agréable rêverie.

On voit, en un instant, les promenades publiques se remplir de monde; des groupes se forment près des rosiers, à l'ombre des platanes argentés *tchinârs* (1) de l'Asie. Les uns fument le *hhouqah*, d'où s'échappe une vapeur parfumée: par-tout, l'odeur de la rose se fait sentir; des flots d'eau de roses sont versés dans le bocal du *hhouqah* (2); et l'on voit passer de main en main des milliers de flacons

(1) Arbres très-estimés dans le Kachmyr.

(2) Bocal de verre adapté à une espèce de pipe.

d'athar (1), de petits vases d'argent remplis de feuilles du savoureux bétel (2), et des gâteaux où plusieurs aromates sont mêlés à l'enivrant opium. Les poètes récitent des vers analogues à la naissance de la rose et ont recours à la plus basse flatterie pour faire leur cour aux riches et aux grands. Les courtisanes et les danseuses se répandent de toute part ; elles dansent au son de la guitare, au milieu du cercle qui se forme pour les admirer ; et multipliant à l'infini les minauderies qui caractérisent les femmes Kachmyriennes de cette profession, elles prennent dans leurs danses des attitudes où la volupté règne avec la grâce : non contentes de l'impression que leurs charmes font sur les assistans, quelques-unes de leurs com-

(1) Huile de rose.

(2) Herbe agréable que les orientaux aiment à mâcher.

pagnes parcourent les rangs, en présentant aux hommes des coupes remplies d'arak, obligent les Kachmyriens idolâtres à s'écarter de leur sobriété, et font disparaître la gravité des musulmans. Un des jardins des bords du lac, plus étendu que les autres, réunissait aussi plus de plaisirs. Des rosiers et des noyers, dont la grandeur et l'antiquité contrastaient avec la jeunesse des fleurs qui croissaient à leurs pieds, bordaient un superbe gazon : l'ombre, bonheur des orientaux, y régnait avec la fraîcheur produite par un jet d'eau, qui s'élevait au milieu d'une fontaine en marbre, due à la munificence des plus riches marchands de la ville. Sur ses bords dorés, on lisait des vers en caractères persans, en l'honneur de ceux qui l'avaient fait construire. De cette enceinte, on a la vue sur le lac et les montagnes, à travers une

allée d'arbres fruitiers qui offrent à l'œil et au goût les fruits les plus beaux et les plus délicieux. Le temple de Salomon, dont le nom est vénéré parmi les Kachmyriens, s'élève sur la plus haute des montagnes qu'on aperçoit au bout de l'avenue ; et qui, détachée des autres, se distingue par la richesse de sa végétation, par la structure singulière du temple dédié au plus sage des rois de la terre, et par la couleur antique de ses ruines majestueuses et pittoresques. Ce temple, qui domine le lac, dont la surface est couverte par les bateaux des voluptueux Kachmyriens, semble n'être là que pour censurer par son aspect sévère et par le nom qu'il porte, la folle joie qui règne à ses pieds.

En ce jour, le plaisir est l'unique dieu des Kachmyriens : idolâtres et musulmans, tous oublient, dans ces lieux de délices, et leurs haines, et les

ernautés du tyran qui gouverne leur pays, et leurs maux journaliers. Le plaisir semble se mêler à l'air qu'ils respirent ; il est dans leurs regards et dans leurs paroles ; pour eux il n'est plus de lendemain, ni de passé ; et ces heures si promptes à s'écouler leur semblent une vie entière, heureuse et sans bornes.

En vain les *molhâs* (1) cherchent-ils par leurs exhortations à obtenir, pour leurs mosquées, quelques-unes des roupies d'or (2) que les riches donnent avec profusion aux danseuses et aux courtisanes. En vain les Brahmanes (3) affectent-ils de montrer, au milieu de cette foule insensée, leurs visages pâles et sévères, portant des marques emblêmatiques de leur caste,

(1) Prêtres musulmans.
(2) Monnaie d'Asie.
(3) Prêtres hindous.

ils ne peuvent parvenir à arracher de la générosité de leurs sectaires, ce que d'un autre côté leurs mains répandent en abondance, pour satisfaire leurs folles passions. Les dévots molhâs et les pieux disciples de Brahma sont regardés avec mépris, dans ce jour d'oubli de tout devoir. On les repousse sans les entendre, et ils se retirent confus, en jurant à haute voix, les uns par le prophête, les autres par Vichnou aux quatre mains, qu'ils leur feront payer bien cher, dans d'autres temps, les humiliations qu'ils supportent aujourd'hui : personne ne les écoute, et leurs voix sont étouffées par le bruit des haut-bois et des timbales, dont les sons étourdissans troublent de plus en plus les esprits des Kachmyriens, et augmentent le délire de ceux qui sont plongés dans l'ivresse.

Un jeune marchand idolâtre qui s'était marié depuis peu à une fille de même religion, était assis avec sa femme au pied d'un tremble, dont la cime était panachée comme celle du palmier. Ils ne partageaient pas la joie licencieuse de la foule, et ne songeaient même pas à ce qui se passait autour d'eux. La fête des roses les y avait attirés, mais c'était pour y faire respirer un air embaumé à leur enfant, âgé de quelques mois, qui pour la première fois souriait aux fleurs et aux plantes printanières; et les gentillesses de cet être intéressant, ses regards attentifs sans objet, ses gestes si joliment maladroits, ses petits cris de joie sans motif, les occupaient plus que les danses les plus gracieuses, que l'harmonie la plus brillante. La jeune Adendea rappelait à son époux ce précepte indien que le cœur d'une mère paraît avoir dicté : « Ah! Raceb,

» il est bien vrai que le son des ins-
» trumens ne paraît beau qu'à ceux
» qui n'ont pas entendu le gazouille-
» ment de leurs enfans. » Un baiser qu'elle donnait à son fils, venait à l'appui de ce qu'elle avait avancé ; et Raceb l'assura que, pour lui, la vraie fête des roses était sur les joues vermeilles d'Adendea et de son fils ; à ces mots, le bonheur d'être aimée et d'être mère augmenta la vive et charmante rougeur de la jolie Kachmyrienne.

Deux Brahmanes, repoussés avec rudesse par un seigneur idolâtre, qui, plongé dans l'abrutissement de l'ivresse, ôtoit la vie à un insecte, au mépris des lois des Hindous, après avoir inutilement réitéré leurs réprimandes à ce sectaire indocile, s'éloignaient et prenaient le chemin de la porte du jardin. Tous deux paraissaient misérables ; l'un d'eux sur-tout semblait miné par les jeûnes et la fa-

tigue. Celui-ci s'était arrêté pour regarder d'un air de pitié les insensés qui se livraient à de honteux déréglemens. Adendea l'aperçoit, se lève avec précipitation, en tenant son enfant dans ses bras. « Mon cher » Raceb, dit-elle, courons vers ce » vénérable Brahmane, qu'on vient de » maltraiter : portons-lui ces roupies » que nous destinions à payer notre » promenade sur le lac. Nous pour» rons bien nous en passer, et cette » aumône attirera sur notre fils la bé» nédiction du grand Brahma (1). » Aussitôt ils joignirent le Brahmane, et lui remirent le tribut de la charité. « Priez pour l'enfant, » dit Adendea. Le Brahmane bénit ce bon couple, et ajouta d'une voix énergique : « Jeune » homme, combien tu es heureux de » ne point oublier le devoir de la

(1) Dieu hindou.

» charité ! et toi, femme, conserve
» toujours ton respect pour les Brahma-
» nes. Regardez ces hommes sensuels:
« se souviennent-ils, au milieu du tu-
» multe des plaisirs, du gouffre de la
» mort et de l'*ame pensante* (1)? Sem-
» blables à ces durs musulmans, qui
» ne connaissent ni le divin Bruma (2),
» ni le conservateur de tout ce qui
» respire (3), ni le grand destruc-
» teur Routren (4), ils méprisent la
» morale émanée de Dieu. Malheur à
» ceux qui oublient le respect qu'ils
» doivent aux Brahmanes ! Malheur à
» ceux qui sont esclaves de la débau-
» che ! leurs âmes, dégradées après
» leur mort, seront placées dans les
» corps des animaux les plus abjects.

(1) Nom que donnent les Hindous à Dieu, maître et créateur du monde.

(2) Dieu qui préside à la naissance.

(3) Vichnou.

(4) Dieu vengeur.

» L'arc de Chiren se dirige contre leurs » têtes, quand ils oublient leur loix, » et maltraitent un Brahmane ! » Il étendit alors ses mains sur l'enfant, et récita cette courte prière ; « Oh ! » Vichnou ! daigne le préserver du » mal ! le guider vers le bien et » conserver sa vie ! . . . — Ah ! mon » père, s'écria Adendea, que ce vœu » du Brahmane avait fait tressaillir : » pourquoi parlez-vous de sa vie ? » prévoyez-vous quelque malheur ? ... » pourquoi mon cœur a-t-il fré- » mi ?... mon enfant ! . . . . cher » Raceb, d'où me vient la frayeur » qui me glace ? » En proférant ces paroles, elle pressa son fils contre son cœur, et l'enfant, croyant qu'elle vouloit l'allaiter, écarta de ses petites mains le lin qui lui cachait la source de son bien-être, et se mit à têter : elle prit ce mouvement pour un heureux augure. Le bonheur qu'une mère

trouve à conserver l'être qu'elle a mis au monde, la console bientôt de toute peine et dissipe les pensées qui viennent la troubler. Adendea sourit, caresse son fils, et bientôt le pressentiment qu'elle avait eu se change en douce émotion.

Le Brahmane les quitta, s'éloignant à pas lents, et Raceb, après l'avoir accompagné pendant quelques momens, conduisit son épouse à l'entrée du jardin. « Eloignons-nous du » bruit, lui dit-il, arrêtons-nous ici » pour admirer cette suite de ba- » teaux, qui rasent la surface du lac: » regarde, mon Adendea, les belles « ruines du temple de ce roi des Hé- » breux, qui honora ces lieux de sa » sublime présence. Vois plus loin » ces côteaux, ces nombreux ruisseaux, » qui coulent vers le Dall, et qui ra- » fraîchissent un gazon velouté. Re- » garde, et dis-moi si la société de la

» nature n'est pas plus délicieuse, » plus pure, que celle de nos sem- » blables; car l'aspect d'un beau » site ne nous trompe pas comme » l'extérieur, par fois décevant, de » l'homme habitué à déguiser son » ame. Quels lieux enchanteurs, » Adendea! qu'il est beau le spectacle » de la création de Dieu! . . . — Ah! » dit-elle avec enthousiasme, en mon- » trant son fils, voilà sa création la » plus belle: voilà la nature avec » toutes ses richesses. . . . Ne vois-tu » pas comme il te tend les bras? Il » voudrait te parler, je crois. . . » C'est ainsi que cette tendre mère ex- pliquait les mouvemens irréfléchis de son enfant. Il avait alors quitté le sein qui l'avait nourri, et tendait ses doigts vers le bout richement bigarré du schal que Raceb portait en turban. Adendea et lui souriaient aux efforts qu'il faisait pour atteindre les fleurs

de cette bordure, qu'il semblait vouloir cueillir.

Adendea et Raceb se tenaient à la porte du jardin, lorsqu'une rumeur se fit entendre dans la rue qui suivait les bords du Dall et conduisait à ce jardin. Azad-Khan, fatigué d'entendre parler des plaisirs que goûtaient les Kachmyriens, à l'époque où les roses paraissaient, dévoré de dépit lorsqu'il songeait que l'on pouvait se livrer à la gaieté dans la ville où il commandait en maître, prit le parti d'aller la troubler par sa présence. Il aurait voulu pouvoir imaginer une raison plausible pour défendre ces réunions; mais il avait tout lieu de croire qu'en mettant obstacle à un usage ancien, auquel les Kachmyriens tenaient comme à la vie, il risquait d'exciter une révolte parmi eux et de les contraindre à demander justice contre lui à l'empereur des

Afghâns : en effet, l'attente de quelques jours de plaisirs faisait seule supporter au peuple les malheurs de toute l'année.

Azad, faisant appeler son premier officier, homme féroce et digne confident des crimes de son maître, lui dit : « Cours rassembler cent hommes » de ma troupe, et que mon cheval » soit prêt. Je vais au Dall, suis-moi.— » Eh quoi! seigneur, vous allez vous » mêler à cette foule méprisable, qui » se livre à la licence la plus honteuse ? à ce peuple qui mériterait » d'être écrasé d'un seul coup, » comme un amas de vils insectes? « — Obéis, reprend le gouverneur, » j'abhorre leurs plaisirs, et c'est » pourquoi je veux les troubler. » L'officier, satisfait de cette réponse, court exécuter les ordres de son maître, et peu d'instans après, la suite du Khan et son cheval, riche-

ment caparaçonné, se trouvent à la porte de Chirgor. Armé de son poignard, de son épée et d'un fusil qu'il remet à son premier officier, il sort de sa sombre habitation, où le jour ne parvenait que par de tristes reflets de lumière; et tel qu'un guerrier qui va combattre ses ennemis, il part suivi de sa troupe, qui ne respire que le pillage et n'attend que le signal pour se livrer à son goût dominant. En traversant des rues silencieuses, que l'amour des plaisirs a fait déserter, le bruit des armes de ses soldats et du fer qui couvre leur chevaux, vient frapper les oreilles des femmes de haute naissance, renfermées dans leurs maisons. La curiosité les attire d'abord vers les grilles de leurs fenêtres; mais sitôt qu'elles aperçoivent le Khan, elles se retirent à la hâte, en maudissant son nom, qui retrace

à leur mémoire mille traits de la cruauté la plus atroce.

Azad marche vers le lac : il aperçoit bientôt les couleurs variées des voiles qui ornent les bateaux, et les groupes de peuple qui se promènent dans les îles et au bord du Dall. Les plaisirs qu'il suppose régner parmi eux, lui semblent des sarcasmes contre sa puissance. Sa méchanceté le tourmente comme une douleur ; il sent le besoin pressant de la faire éclater, et sa physionomie devient celle d'un monstre avide de sang. Il côtoie le lac, et ses satellites le devancent pour lui faire un passage au milieu du peuple : la crainte les aurait déjà servis, sans la curiosité naturelle aux Kachmyriens, et qui toujours l'emporte, chez eux, sur la prudence et le raisonnement. Mais tous ont bientôt fuit devant la hache des Afghâns.

Les mères sur-tout, qui connaissaient l'aversion du monstre pour tous les enfans, s'étaient dispersées avec effroi, aussitôt qu'elles avaient aperçu la troupe du Khan.

Azad, cependant, continuait sa marche, et regardant de tous côtés avec le sérieux de la haine, il écoutait en silence son premier officier, qui lui faisait remarquer l'effet que son apparition produisait sur la foule. Celui-ci, fier de pouvoir impunément adresser la parole à son maître, promenait ses regards autour de lui avec cet air de satisfaction méprisante qui appartient au favori d'un tyran.

Bientôt la nouvelle de l'approche du gouverneur passe de bouche en bouche jusqu'au beau jardin, où les promeneurs se portaient de préférence. Les curieux Kachmyriens, dispersés d'abord par la crainte, sont ramenés aussitôt à la porte du jardin, par le desir

de voir : ils entraînent avec eux les femmes et les enfans.

Adendea et Raceb étaient alors, comme nous l'avons dit, à l'entrée de ce jardin. Etrangers à ce qui se passait autour d'eux, la nouvelle qui occupait tous les esprits n'avait point frappé leur oreille, et ils se virent tout-à-coup pressés et poussés en avant par une prodigieuse quantité de monde, sans même en savoir la cause. En vain, lorsqu'ils l'apprirent, cherchèrent-ils à se faire un passage pour s'éloigner : le sort les avait entourés d'obstacles ; il n'était plus temps de traverser la rue pour se sauver dans un des bateaux du lac, Azad-Khan se trouvait déjà vis-à-vis de l'entrée du jardin. Les Afghâns qui le précédaient ne s'y arrêtant pas, l'idée que le tyran ne fera que passer, sourit à tous les esprits, comme lorsqu'on se voit délivré d'un danger qui menaçait ses jours.

Les regards d'Azad s'arrêtent sur un groupe de belles femmes. La haine émeut son cœur, fermé à tout autre sentiment : cette émotion se change, dans lui, en un caprice affreux ; il lui vient à l'esprit d'exercer son adresse, en tirant un coup de fusil contre un des individus qui le regardent passer. Aussitôt, il prend son arme des mains de son officier, et cherchant des yeux une victime, ses regards tombent sur Adendea. Son enfant, effrayé de la foule qui l'entourait, jetait en ce moment des cris perçans, et serrait fortement l'épaule de sa mère. Azad, adroit à manier le fusil et toujours sûr d'atteindre son but, a entendu ces cris, les a pris pour indice, et visant d'un œil tranquille, fait partir le coup. La balle siffle, et l'enfant est blessé mortellement. Il tombe sur le sein de sa mère, et le moment d'après y demeure sans voix, sans cou-

leur et sans vie. La malheureuse mère tient dans ses bras le corps inanimé de ce fils chéri ; une force convulsive l'empêche de perdre ses sens ; ses regards sont farouches et égarés. Elle ne sait d'où est parti le coup affreux qui lui ravit son snfant. Ceux qui l'entourent lui nomment le tyran ; alors Adendea le cherche des yeux, le voit s'éloigner, veut s'élancer après lui et proférer des malédictions ; mais elle reste immobile et ses lèvres tremblantes ne laissent échapper que des gémissemens.

Cependant le favori du Khan applaudit à l'adresse de son maître, qui reçoit ses éloges comme un être aussi blasé sur la flatterie que sur le crime. Il va porter la terreur dans d'autres lieux, et se dirige vers le Châlimar (1).

Le peuple se presse autour du cou-

(1) Superbe jardin de Kachmyr.

ple infortuné; et Raceb, revenu du premier saisissement, arrache des bras de son épouse le corps du malheureux enfant, et apercevant de loin le Brahmane qu'il avait secouru quelques momens plutôt, il lui confie sa chère Adendea, livrée au plus affeux désespoir, Raceb emporte son fils à travers la multitude : tous d'une voix unanime maudissent le nom du monstre, et déplorent le sort des deux victimes de sa barbarie.

Conduite par le Brahmane, Adendea retourne dans sa maison, devenue le séjour de la douleur. Raceb les avait précédés, et avait déposé l'enfant dans son berceau changé en cercueil. Adendea frémit à cette vue, elle ne peut plus franchir le seuil de la porte ; ses genoux fléchissent, Raceb la soutient dans ses bras, et le Brahmane invoque Siyer, qui préside à l'adversité. Dans quel état la pauvre Adendea

revoit-elle son fils ! Une heure auparavant plein de vie, de beauté, maintenant immobile, couvert de sang : quel aspect pour une mère ! Quelle leçon effroyable, quoique inutile, pour un cœur trop attaché à ce qui n'est pas durable ! Le Brahmane s'approche de la triste couche, prend un bambou, suspendu à sa ceinture, et humecte la bouche de l'enfant avec l'eau qu'il contient, en récitant cette prière :

« Divine eau du Gange, dont j'ai » visité la source salutaire, où j'ai » plongé mon corps, plus de fois que » ma bouche n'a reçu de nourriture » pendant le temps de mon pélerinage : eau incorruptible et vivifiante, purifie l'ame de cet enfant, » en même temps que je lave ses lèvres décolorées : que son ame qui » voltige encore autour de son corps, » soit lavée des taches dont elle a pu

» se souiller dans une vie précé-
» dente ! Toi, sublime Brahma, toi,
» qui écrivis dans la tête de cette créa-
» ture, l'histoire de toute son exis-
» tence, puisse la vie si courte et si
» innocente qu'il vient de terminer,
» fléchir ta rigueur ! Si ce corps sans
» péché n'est pas encore la dernière
» prison que tu réserves à son ame,
» daigne la faire entrer maintenant
» dans le corps d'un sage, dont le
» génie contemplatif la prépare à
» s'élancer vers cette région inef-
» fable, où l'ame est absorbée dans
» ta nature divine ! »

Lorsque le Brahmane eut terminé sa prière, il s'occupa avec Raceb du triste soin de déposer l'enfant dans le sein de la terre. Adendea osa demander au Brahmane de brûler le corps de son fils, afin de pouvoir toujours conserver auprès d'elle ses cendres précieuses ; mais le disciple

de Brahma lui opposa l'indomptable loi de l'usage, loi qui ne permet de consumer que les corps des hommes sortis de l'enfance. Il fallut se soumettre : on inhuma l'enfant près d'une simple pagode, sous un arbre antique et énorme, où la vigne venait mêler ses feuilles élegantes à la sombre verdure de l'arbre sur lequel elle était suspendue.

La pagode qui s'élevait sous cet ombrage, avait été consacrée par un seigneur idolâtre, charitable et dévot, au Dieu, maître des autres dieux hindous. Non content d'avoir honoré la divinité, il voulut être utile aux pauvres voyageurs. Il obtint le droit de faire le bien, à la faveur d'une somme considérable payée annuellement au gouverneur de Kachmyr. Il avait fait construire, auprès de la pagode, un édifice où l'on trouvait à toute heure des vases rem-

plis d'eau fraîche, et d'autres pleins de riz. Sous ce toit hospitalier, musulmans et gentils, tous avaient également le droit de se reposer; tandis que plus loin, on voyait s'élever une fontaine abritée appartenant à des Musulmans, de laquelle les idolâtres étaient repoussés, comme indignes de jouir de la même ombre, et de se désaltérer à la même fontaine.

Adendea, étant privée à jamais de la vue du corps de son fils, vue cruelle mais attachante, son désespoir prit un caractère plus calme; elle pleura, et ses yeux purent enfin distinguer les objets dont elle était entourée. Après avoir offert de l'encens, du riz et des légumes à chacune des idoles qui remplissaient la pagode, après avoir aspergé ses murs, et adoré le taureau furieux, le Brahmane salua Raceb et sa femme, et emporta,

pour prix de ses peines, les légumes et le riz consacrés aux idoles. Les deux époux méditèrent long-temps en présence de l'image de Vichnou aux quatre mains, sur la grandeur de *l'ame universelle* (1), et retournèrent ensuite, avec plus de courage, sur la tombe de leur enfant. Une profonde mélancolie avait fait place au désespoir. Adendea, debout, les yeux fixés sur la tombe, appuyée sur l'épaule de Raceb, gardait, ainsi que lui, le plus morne silence. Il fut le premier à le rompre, et lui dit: « Douce con-
» solation de ma peine, confie-moi
» donc les pensées qui se présentent
» à ton esprit: parle; les paroles et
» les larmes soulagent également un
» cœur oppressé. — Je songeais,
» répondit-elle avec un long soupir,
» au moment de la naissance de ce

(1) Nom donné à une ame divine, que les hindous croient être la source de toutes les autres ames.

» petit être que nous ne verrons » plus. » Et ses larmes, telles que les gouttes de la rosée qui tombent de feuille en feuille, tombèrent sur ses joues, sur sa poitrine et enfin sur la terre qui couvrait l'objet de sa douleur. « Te souviens-tu, re- » prit Raceb, de cette soirée où tous » deux assis au milieu de notre jar- » din, nous aperçûmes cette traî- » née de lumière qui s'élança du » ciel, et s'arrêta sur le grand pom- » mier ? tu portais alors dans ton » sein ce fils tant aimé : avec quel » empressement tu courus cueillir » plusieurs fruits de cet arbre, dans » l'idée de trouver, parmi eux, celui » que la lumière avait frappé ! — » Hélas! oui, je m'en souviens. Eh » bien! dis-moi, Raceb, si, comme » le croient les Brahmanes, ces mé- » téores sont des ames qui tombent » des astres, peut-on penser que

» celles qui ont une si noble origine,
» après avoir été emprisonnées dans
» un corps, soient destinées à se
» souiller de plus en plus, en ani-
» mant d'autres corps? Je te l'avoue,
» maintenant, j'ai toujours eu l'idée,
» depuis que j'avais mangé de ces
» fruits, qu'une ame céleste avait
» animé en moi cet enfant que nous
» pleurons: je croyais le lire dans
» ses yeux; il me semblait ne pas
» ressembler aux autres enfans des
» hommes. — Comme il aimait les
» astres! avec quelle joie il les
» apercevait dans les cieux! — Il
» aimait aussi le grand pommier,
» ajouta Raceb, ce singulier rappro-
» chement. . . . » Un oiseau volti-
geait, en ce moment, autour d'eux.
« Regarde cet oiseau, s'écrie Aden-
» dea; il vient se poser devant moi,
» sur cette branche... Il a l'air de me
» regarder en gazouillant.... Peut-

» être. . . . mais non, l'ame du petit
» ne s'est pas encore éloignée de sa
» dépouille. . . elle doit être-là, près
» de nous. . . . elle nous entend sans
» doute. . . O mon fils! mon cher
» fils! . . . — Je poserai sur cette
» terre de douleur, dit Raceb,
» une pierre où je ferai sculpter
» en or la figure de Krischen, dis-
» pensateur du bonheur : il est dit
» que quiconque l'aura adoré joui-
» ra du ciel. — Non, Raceb, re-
» prit-elle, un monument d'or
» exciterait l'avidité de nos maîtres
» cruels; ils détruiraient ce tom-
» beau; ils troubleraient cet asy-
» le. — Mais lorsque l'herbe au-
» ra recouvert cet endroit, pour-
» rons-nous, ma chère Adendea,
» nous-mêmes, sans indice, retrou-
» ver l'espace où notre enfant a été
» déposé? — Ah! je le reconnaî-
» trais, quand même une forêt s'é-

» leverait en ce lieu : l'émotion de » ce cœur déchiré me l'indiquerait » suffisamment. L'endroit, l'espace, » ce qui l'environne, les plantes qui » croissent alentour, les branches qui » l'ombragent ; tout est gravé dans » ce pauvre cœur avec des traits qui » ne s'effaceront pas. Voilà, Raceb, » voilà le monument le plus durable, » il est indestructible comme nos » ames. » A ces mots, Adendea retomba dans une profonde rêverie, et tous deux gardèrent le silence.

FIN.

ERRATA.

Pag.	Lig.	
16	17	accueil de bonté *lisez* accueil plein de bonté
34	3	ces *l.* les
38	23	les soins *l.* le soin
41	7	les professeurs et les officiers *l.* les professeurs, &c.
45	16	lieu et qui *l.* lieu, qui
66	15	la baronne Saint-Elly *l.* la baronne de Saint-Elly
75	20	C'est un Russe? *l.* C'est un Russe.
80	13	manque *l.* manqua.
89	7	sous-sentendus *l.* sous-entendus
134	15	la *l.* sa
142	12	Léon *l.* Saint-Léon
152	19	dessus ; *l.* dessus,
156	21	turas *l.* ruins
175	20	s'est *l.* c'est
191	4	de *l.* dû
226	19	contres *l.* contre
239	6	de fer *l.* de fers
244	19	qui *l.* que
246	1	s'ment *l.* s'émeut
250	3	la lion *l.* le lion
252	7	quelque *l.* quelques
284	6	sou *l.* son

extrémal : f' strate

Gen: lig:

32 13 d'une réputation lieg
d'une réputation

43 19 pétrissez Je homme lieg
pétrissez homme

45: 10 le goût lieg le goût

53: 19 trouve lieg homme

83: 17 ressembl. généralisée a lieg

97: 7 habitons lieg habitons

1: 4 sanctifiée généralisée a lieg

5: 8 pétrée lieg terre

105: 21 écoutées lieg répétée

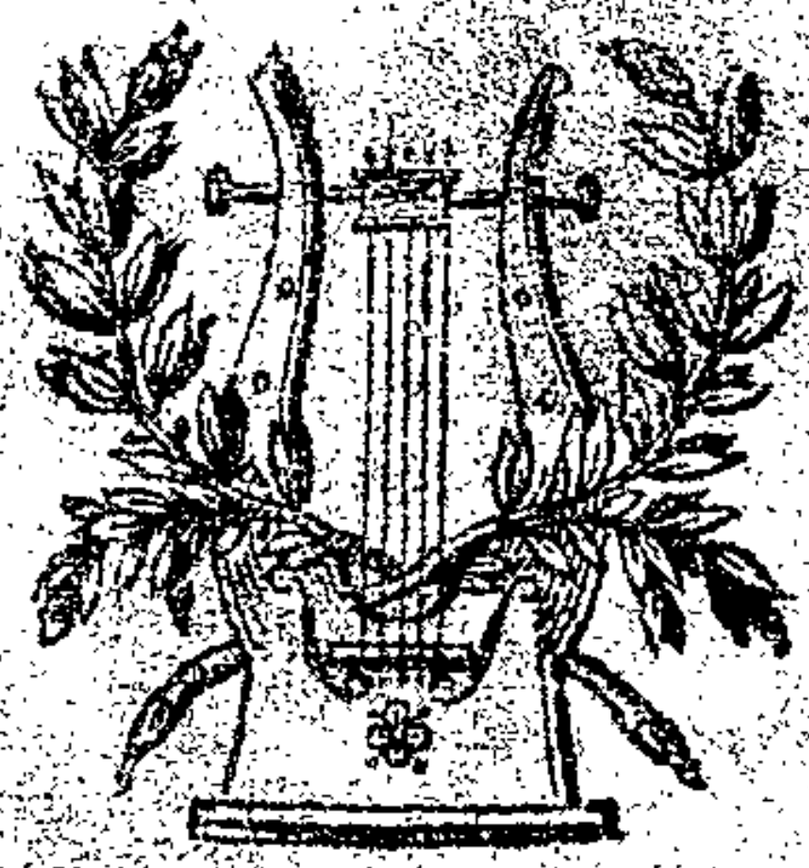
85: 4 vivez lieg vivez

132: 6 ordonnée lieg a la géné
ou generalisée

34: 4 le bellu lieg bleu

62: 2 part d'autre lieg part
en d'autre

66: 12 les tribus lieg les tribus

172: 10 les rebelles lieg les rebelles

193 — 8 elle tombe à genoux devant
le tombe-avec —
192 — 5 le langue Hamlet lies langue
196 — 2 prononcées à ingrédients
203 — 23 Fernand lies Fernand
205 — 3 actuellement lies actuellement
le tout
210 — 18 Jehan lies Jehan
223 : 6 d'élancent lies d'élancent
230 : — 20 la colère de lies la colère
de son mari
235 — 1. Lethem lies de la tête
260 — 3 du diplomatisme lies le
diplomatisme
261 — 10 Chanyu lies Chiyou
262 — 18 guerriers fur
269 — 6 notre cuthier. Parle-lui
du cochonnet
282 — 1 Chieu lies chieu
Que — 2 Fure lies Fure
290 — 23 ses jeunes lies ses jeunes
293 — 8 affreux désespoir lies
affreux désespoir :